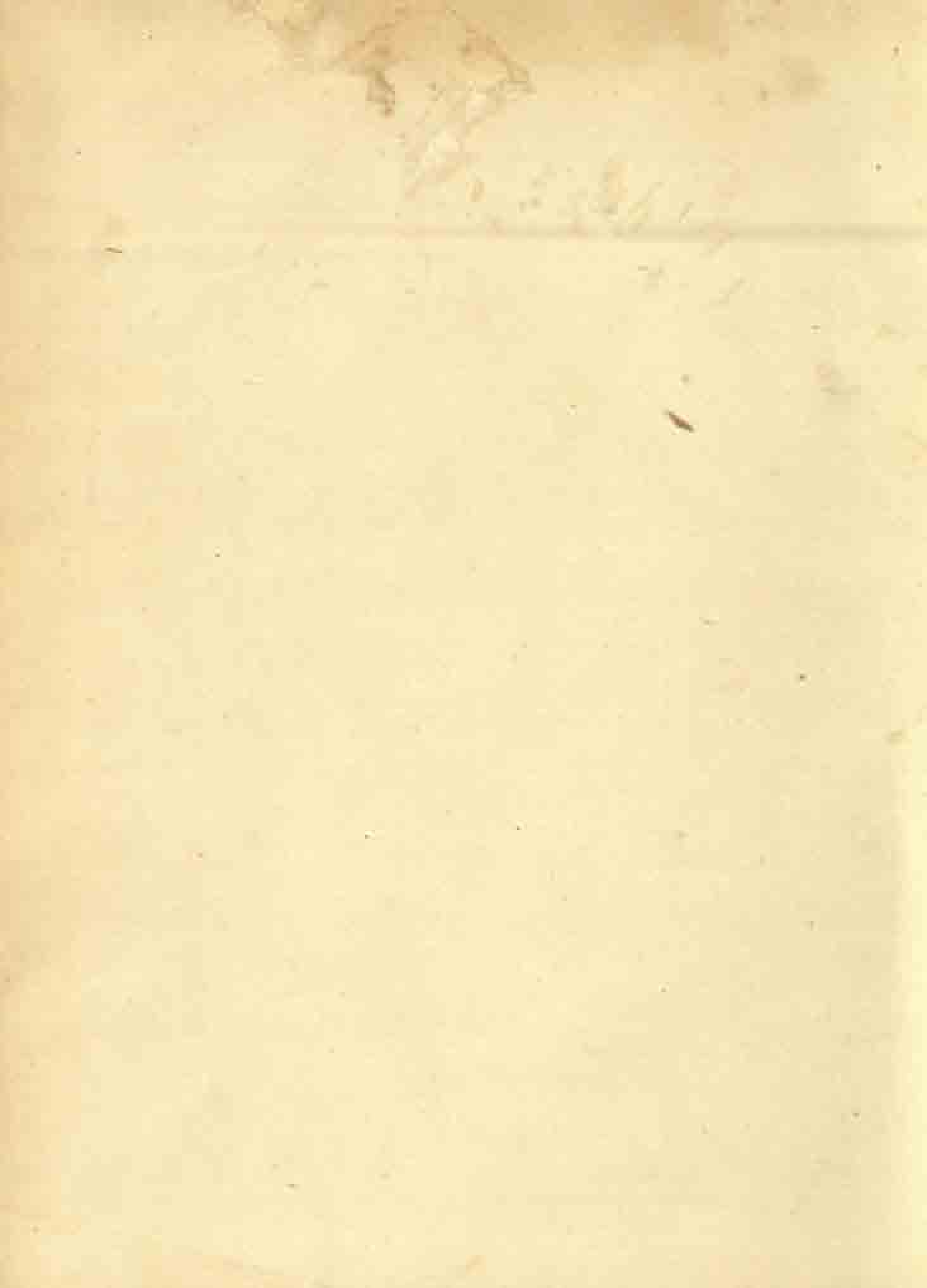


# BULLETIN

## DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

### DU CAIRE





MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

# BULLETIN

## DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. PIERRE JOUGUET

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME XXXIV





LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1934

كتاب تاريخ مصر

المشهور ببدائع الزهور فى وقائع الدهور

# EXTRAIT

# DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE, VOLUME II,

## PAR AHMED IBN IYÂS AL ḤANAFY AL MAṢRY

(BOULAQ, 1311 A. H.)

(avec 3 planches)

TRADUIT DE L'ARABE

PAR M^me R. L. DEVONSHIRE.

## INTRODUCTION.

La traduction d'un premier extrait de la chronique d'Ibn Iyâs parut dans le *Bulletin* en 1924. J'avais espéré continuer ce travail un peu plus tard, avec l'encouragement du savant professeur M. A. Guidi, qui se trouvait alors au Caire, mais son départ me priva d'un appui sans lequel mes propres connaissances ne me semblaient pas suffisantes. J'ai été assez heureuse cette année pour m'assurer la précieuse collaboration de Maḥmûd Effendi Aqqûsh qui non seulement connaît à fond l'arabe, mais aussi le turc et a, de plus, spécialement étudié les monuments du Caire dont l'histoire se confond avec celle des sultans mamelouks.

Je me suis donc remise à la tâche et j'espère faire paraître petit à petit, règne par règne, la continuation de cette traduction. Entre temps, un quatrième volume de cette chronique, qui manquait jusqu'à présent, a été publié

à Stamboul par les soins de MM. Paul Kahle et Mohammed Mustafa. Ce volume, qui comprend les années 906-921, c'est-à-dire le règne d'al Ghûry avant la conquête ottomane, décrit par un contemporain, abonde en faits intéressants et en détails personnels. Les éditeurs nous annoncent un volume supplémentaire de notes et d'explications.

Peut-être, si j'arrive à compléter cette traduction, sera-t-il possible de la revoir en entier, de la rendre plus homogène au point de vue de la transcription des mots arabes et turcs, d'y ajouter un index et, surtout, d'y faire les corrections qui seront indiquées par le travail que préparent en ce moment MM. Kahle et Mustafa. Je n'ai pas voulu attendre que ce travail ait paru pour profiter de l'hospitalité que M. Jouguet a bien voulu m'offrir dans le *Bulletin de l'Institut français*, et je prie donc mes lecteurs de considérer comme provisoires les erreurs que m'a fait commettre l'édition défectueuse dont je me suis servie. Je leur serais du reste très reconnaissante de me les signaler.

J'ai cru devoir, comme précédemment, respecter les nombreuses répétitions dont l'auteur abuse, ainsi que son style simpliste, et j'ai essayé de donner un à peu près du sens des vers de qualité inégale qui se trouvent épars dans la chronique. J'adresse ici mes sincères remerciements aux divers savants, particulièrement mon ami, le Dr Max Meyerhof, qui m'ont obligeamment fourni les indications utilisées dans les annotations dont ma traduction est accompagnée, ainsi qu'à M. Creswell auquel je suis redevable des belles photographies qui en composent les planches.

HENRIETTE DEVONSHIRE.

## RÈGNE DU SULTAN AL MALIK AL 'AZÎZ ABUL MAḤÂSIN DJAMÂL AD DÎN YÛSUF, FILS D'AL MALIK AL ASHRAF BARSBÂY AD DUQMÂQY AZ ẒÂHIRY.

(841 a. h.) (*p. 23*) Ce fut le trente-troisième des rois turcs ou d'origine turque[1] (qui régnèrent) en Égypte et, des Circassiens, le neuvième. Il fut élu[2] au sultanat après la mort de son père, al Malik al Ashraf, le samedi 13 Dhu'l Hidjdja de l'année 841; il était alors âgé de 14 ans. Il prit le titre d'al Malik al 'Azîz. Sa mère était une concubine circassienne nommée Djulbân[3]. Lorsque il eut été reconnu sultan par les gens (*an nâs*)[4] il s'assit sur le trône royal. L'*atâbek*[5] Djaqmaq[6] porta au-dessus de sa tête la Coupole et l'Oiseau[7] depuis la Porte du Rideau (*Bâb as Sitâra*[8]) jusqu'au Grand Palais (*Qasr al*

(1) Le texte porte «turcs ou de leurs enfants»; l'auteur veut sans doute distinguer entre les sultans d'origine mamelouk et leurs fils, nés en Égypte, qui furent appelés à leur succéder, tels qu'al 'Azîz lui-même.

(2) Le mot *mubâya'a* (مبايعة) acceptation, employé à l'origine pour l'élection des Khalifes, s'appliquait alors à l'élection du sultan suivie de son investiture par le khalife, dont c'était à peu près la seule prérogative.

(3) Cette princesse avait accompli le pèlerinage en 848, voir t. XXV, p. 122.

(4) Il semble bien qu'Ibn Iyâs entende par ce mot l'armée, la cour, les émirs et fonctionnaires, et non pas le peuple égyptien dans l'acception ordinaire du mot. Ceci expliquerait le titre *Aulâd an Nâs* qu'il donne aux fils de mamelouks tels que lui-même et qu'Abul Maḥâsin ibn Taghri Berdi. Ceux des émirs mamelouks qui ignoraient leur propre ascendance se nommaient ordinairement Ibn 'Abdallah. Les fonctionnaires de robe ou plutôt «à turban», au contraire, *qâdys* et *sheikhs* originaires de diverses provinces, ajoutaient le nom dérivé de leur province à une généalogie d'autant plus honorable qu'elle était plus longue.

(5) *Atâbek*, pour ce titre, voir Gaudefroy-Demombynes, *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, p. LVI, et Van Berchem, *Corpus*, *Égypte*, p. 290.

(6) Le mot Djaqmaq ou plutôt Tchaqmaq, en turc signifie «Briquet».

(7) Voir t. XXV, p. 118, et *Zeitschrift für bildende Kunst*, avril 1931 : *Der «Baldachin mit dem Vogel» in persischen Miniaturen*, von Mrs. R. L. Devonshire; texte anglais dans *Apollo*, nov. 1931.

(8) *Bâb as Sitâra*, Porte du Rideau. Cette porte donnait de la mosquée dans le harem et était peut-être la même que la porte dite de l'horloge. Pour cette porte, ainsi que pour les divers détails de la topographie de la Citadelle, les auteurs arabes ne nous ont laissé que des renseignements très peu précis; du reste les remaniements successifs ont graduellement modifié l'aspect et la position des diverses constructions qui en faisaient partie. L'enceinte Nord, qui comprend les fortifications, a été étudiée à fond par M. Creswell, *Archeological Researches at the Citadel of Cairo* (*Bulletin I. F. A. O. C.*, t. XXIII). Pour l'enceinte sud, qui comprenait les palais, bureaux, écuries, etc. des sultans

*Kebîr*) et, lorsqu'il s'assit, les émirs baisèrent la terre à ses pieds. L'atabek Djaqmaq al 'Alâ'y assuma la conduite du royaume et prit en main toute l'autorité.

(842 a. h.) Cette année vit se produire beaucoup de discorde entre l'atâbek Djaqmaq et les émirs Ashrafys[1] qui s'opposaient à tout ce qu'il faisait. Quand à al Malik al 'Azîz, il était comme une girouette (*lawlab*) que Djaqmaq faisait tourner à son gré; il n'avait de la royauté que le nom et la signature des décrets.

L'atâbek Djaqmaq était fortement gêné par les mamelouks Ashrafys; ils désiraient sa mort et tentèrent plusieurs fois de l'assassiner dans le palais. Ce n'est que grâce à son heureuse destinée qu'il ne fut pas assassiné le jour même de la mort d'al Ashraf. Enfin un grand nombre des mamelouks Mu'ayyadys et Nâṣirys[2] se rallièrent autour de Djaqmaq et se révoltèrent contre al Malik al 'Azîz. De nombreux mamelouks Seifys[3] se joignirent à eux et, en moins d'une heure, les mamelouks Ashrafys furent défaits et dispersés, ayant souffert de grosses pertes. Après cette défaite, on tomba d'accord pour élire l'atâbek Djaqmaq sultan et ce fut fait. Le Khalife al Mu'taḍed bi'llah Daûd et les quatre Juges[4] furent convoqués; ils déposèrent al Malik al 'Azîz et proclamèrent l'atâbek Djaqmaq. Ce fut le Grand Juge Shahâb ad Dîn ibn Ḥagar[5] qui prononça la déchéance d'al Malik al 'Azîz.

Lorsque l'atâbek Djaqmaq fut nommé sultan, il ordonna qu'al Malik al 'Azîz fut logé dans l'appartement des femmes au lieu de l'emprisonner dans

mamelouks, nous avons la magistrale étude du regretté Casanova, *Histoire et description de la Citadelle du Caire* (*Mémoires de la Mission archéologique au Caire*, t. VI). Mais Casanova ne s'était occupé que de la partie historique, croyant laisser à Herz Pacha la tâche d'ajouter à son œuvre une discussion du point de vue architectural, et la mort surprit ce dernier avant l'accomplissement de ce travail. Je me sers ici des quelques indications que j'ai pu trouver dans l'étude de Casanova concernant les lieux cités par Ibn Iyâs.

[1] Qui avaient appartenu à al Ashraf Barsbây, père du jeune sultan.

[2] Qui avaient appartenu à al Mu'ayyad Sheikh et à an Nâṣir Faradj fils de Barqûq.

[3] Appartenant à l'atâbek lui-même.

[4] Sur ces quatre juges ou *Qâḍys*, Shâfeïte, Mâlekite, Hanbalite et Hanafite, voir Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. xxii.

[5] Ibn Ḥagar al Asqalâny, célèbre traditionniste, auteur du *Sharḥ al Bukhâry*, *Ta'dlîk at Ta'lîq* et de plusieurs autres ouvrages. Voir As Suyûṭy, *Ḥusn al Muḥâḍara fî akhbâr Miṣr wal Qâhira*, édit. Mawsuât, p. 170 et Abul Maḥâsin ibn Taghry Bardy, *Nudjûm az Zâhira fi Mulûk Miṣr wal Qâhira*, édit. Popper, vol. VII, p. 326.

la forteresse d'Alexandrie comme il était d'usage pour les princes royaux. Il lui assigna l'appartement nommé qâ'at al Barbariya[1] et l'y fit installer. Il (*p. 24*) avait l'intention de le marier et de continuer à le loger à la Citadelle. Mais al Malik al 'Azîz manqua de patience et il en arriva ce que nous décrirons plus loin, selon le dicton[2] :

قد يدرك المتأنى جل مقصده     وقد يكون مع المستعجل الزلل

La durée du règne d'al Malik al 'Azîz Yusuf ibn al Ashraf Barsbây fut de trois mois et cinq jours, qui passèrent «comme un rêve incohérent»[3].

Ici se termine notre bref résumé de ce règne.

## RÈGNE D'AL MALIK AZ ẒÂHIR SEIF AD DÎN

### ABU SA'ÎD DJAQMAQ AL 'ALÂ'Y AZ ẒÂHIRY.

Ce fut le trente-troisième des rois turcs ou d'origine turque (qui régnèrent) en Égypte et, des Circassiens, le dixième. Il fut proclamé sultan lorsqu'al Malik al 'Azîz Yusuf, fils d'al Malik al Ashraf Barsbây fut déposé, le mercredi 19 Rabî' I de l'année 842, en présence du Khalife al Mu'taḍed bi'llah Daûd et des quatre Juges. Ils déposèrent al Malik al 'Azîz et conférèrent le sultanat à Djaqmaq, qui prit le titre d'al Malik az Ẓâhir. On lui apporta les insignes royaux, qu'il revêtit à la Porte de la Chaîne (*Bâb as Silsila*)[4], puis il monta la jument officielle (*faras an nauba*). Son Excellence (*al maqarr*)[5] Qurqmâs[6]

[1] *Qâ'at al Barbariya*, ou des Barbarins. Certains auteurs ont cru qu'il s'agissait ici d'une erreur de lecture ou de copie et qu'il fallait lire *Baisariya*. D'après Casanova, étant un contemporain du sultan Djaqmaq, *Khalîl az Ẓâhiry*, ces deux salles étaient distinctes et faisaient toutes deux partie du harem royal, la *Baisariya* étant réservée à l'usage de la première princesse et la *Barbariya* aux concubines (*sarâry*).

[2] Celui qui patiente arrive à son but,
Mais celui qui est trop pressé peut courir à sa chute.

[3] Qorân, XXII, 44.

[4] *Bâb as Silsila*, Porte de la Chaîne. Casanova pense que cette porte se trouvait en dehors de la Citadelle proprement dite, et correspondait à peu près à la porte turque actuelle que l'on nomme *Bâb al 'Azab*.

[5] Pour ce titre, voir Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. LXXXII, et Van Berchem, *op. cit.*, p. 183.

[6] Nom turc qui signifie «celui qui ne s'effraye point».

ash Sha'bâny émir *silâḥ*[1], portant la Coupole et l'Oiseau au-dessus de sa tête. Comme nous l'avons déjà dit, cet émir était récemment revenu d'une expédition militaire (*tadjrîda*) avec des troupes.

Étant donc venu à cheval du *maq'ad*[2] au Grand Château par la Porte Secrète (*Bâb as Sirr*)[3], le nouveau sultan prit place sur le trône royal; son nom, proclamé dans la ville du Caire, fut acclamé par le peuple et on fit battre à la Citadelle les tambours de bonne nouvelle. La plupart des gens se réjouirent de son avènement, car c'était un homme de bien, pieux et sans vices[4].

Al Malik az Ẓâhir Djaqmaq était d'origine circassienne: acheté par le *Khawâdja*[5] Guzel, il fut offert à 'Ala'ad Dîn 'Aly fils de l'atâbek Inâl al Yûsufy qui l'acheta et en fit présent à al Malik az Ẓâhir Barqûq. Étant ainsi au nombre des mamelouks sultaniens, il fit partie de la Maison Royale (*Khâṣkiya*)[6] et devint échanson (*Sâqy*). Sous le règne d'al Malik an Nâṣir Faradj, il fut arrêté et emprisonné, puis relâché et promu au rang d'émir *ṭabalkhâna*[7] et de Magasinier (*Khazindâr*), sous al Mu'ayyad Sheikh.

Sous al Malik az Ẓâhir Ṭaṭar il devint commandant de mille et, sous al Malik al Ashraf Barsbây, Grand Chambellan (*ḥâdjeb*[8] *al ḥodjdjâb*), Grand écuyer (*émir akhôr*), émir silâḥ et enfin atâbek des Armées, tout cela sous le règne d'al Malik al Ashraf Barsbây.

Et lorsque ce dernier mourut et que son fils al 'Azîz Yûsuf fut élevé au

[1] Porte-glaive, que l'on traduit parfois par *armurier*. Voir pour cette dignité, Van Berchem, *op. cit.*, p. 276.

[2] Balcon, sorte de loggia, garnie de sièges.

[3] *Bâb as Sirr*, la Porte secrète, était réservée au sultan et aux grands émirs; elle faisait partie des palais et semble avoir été située en face du grand Iwân où le sultan trônait les jours de cérémonie.

[4] Djaqmaq paraît cependant n'avoir pas été exempt de la cruauté féroce qui faisait alors partie des mœurs. Abul Maḥâsin raconte d'horribles tortures ordonnées par lui à l'occasion de l'évasion d'al Malik al 'Azîz; il voulait faire mettre à la question la nourrice de ce dernier et en fut détourné par l'intervention d'une de ses épouses, la princesse Moghal bint Bârezy, *an Nudjûm az Ẓâhira*, vol. VII, p. 86, édit. Popper.

[5] Titre donné alors aux marchands d'esclaves, puis en général à tous les étrangers non militaires.

[6] Le mot *Khâṣkiya* se traduit parfois par «corps des pages», qui me semble un peu trop restrictif. En effet nous trouvons cette épithète appliquée à des femmes, à des eunuques, à de vieux émirs ou à de brillants officiers et non uniquement à de jeunes mamelouks qui pourraient faire partie d'une école de pages. Voir Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. i et xxxiii.

[7] Voir t. XXV, p. 119, note, et Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. xxxviii et liv.

[8] Voir Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. lviii et lix.

sultanat, Djaqmaq gouverna le royaume en qualité de Régent et de Conseiller, sans cesse en butte à la plus grande hostilité de la part des mamelouks Ashrafys. Cet état de chose ne dura pas longtemps. Les émirs Mu'ayyadys et Nâṣirys s'assemblèrent en sa faveur, déposèrent al Malik al 'Azîz et le nommèrent sultan. Il monta donc alors sur le trône; les émirs baisèrent la terre à ses pieds et il se sentit maître du pouvoir. Il fit arrêter dès ce jour-là l'émir Djawhar az Zimâm[1] al Lala et le fit enfermer dans la tour de la Citadelle (*p. 25*) nommant à sa place l'émir Firûz[2], échanson. Djawhar al Lala en mourut de peur.

Le cortège officiel (*mawkab*)[3] vers le Grand Palais fut alors organisé et les émirs suivants reçurent des robes d'honneur (*khila'*) et des promotions, à savoir : Son Excellence Seif ed Dîn Qurqmâs ash Sha'bâny, qui fut nommé atâbek des armées en Égypte à la place du nouveau sultan; on lui maintint ses fiefs (*aqtâ'*)[4] et il fut fait Régent du Royaume (*Niẓâm al Mamlaka*); il reçut de plus un commandement de quarante à Damas. S. E. Seif ad Dîn Aqbugha[5] at Timrâzy fut nommé émir *silâḥ* à sa place et fut lui-même remplacé en qualité d'émir audiencier (*madjlis*) par S. E. Seif ad Dîn Yashbak[6] as Sudûny. S. E. Seif ad Dîn Timrâz[7] al Qarmishy fut nommé émir *akhor* au lieu de l'émir Djânem al Ashrafy et S. E. Seif ad Dîn Qaraqodja[8] al Ḥasany fut nommé chef de la garnison de la Citadelle (*ras naubat an naub*)[9] à la

[1] *Zimâm*, directeur ou intendant du harem. Voir Van Berchem, *op. cit.*, p. 186-188.

[2] *Djawhar* (joyau) et *Firûz* (turquoise) sont des noms d'eunuque. Chacun de ces deux émirs a laissé une jolie mosquée; celle de Djawhar, près de la Citadelle a été restaurée par le Comité de Conservation des Monuments de l'art arabe. D'après Abul Maḥâsin, *op. cit.*, p. 254. Djawhar, eunuque abyssin qui avait été précepteur (*Lala*) des princes Mohammed et Yusuf, fils de Barsbây, était fort malade lorsque Djaqmaq le fit emprisonner.

[3] *Mawkab*, cortège royal: l'ordonnance en était réglée d'après les grades et les dignités des émirs qui composaient la cour mamelouke et devait donc être refaite à l'avènement de chaque sultan en tenant compte des promotions et destitutions qui avaient lieu à cette occasion.

[4] Dotation foncière, non héréditaire. Voir Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. xxx, xl, cv, cxiv.

[5] *Aqbugha*, en turc, «Taureau blanc». Cet émir était beau-père d'Abul Maḥâsin.

[6] *Yashbak*, en turc, «Jeune Prince».

[7] *Timrâz* طمرز ou تمراز est une forme géorgienne, *Theimouraz*, laquelle est une adaptation du nom *Thamouras*, d'un roi légendaire de la Perse (Je dois ce renseignement à l'amabilité de M. Blochet).

[8] Littéralement «Petit Noir».

[9] Voir Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. lvii. Cette expression serait erronée.

place de Timrâz al Qarmishy. S. E. Tughry Bardy al Baklamishy, surnommé le Malfaisant (*al Mu'dhy*)[1] remplaça Yashbak al Sudûny en qualité de grand chambellan. S. E. Urkmâs az Ẓâhiry conserva l'emploi de grand *dawadar* (porte-écritoire), qu'il occupait déjà sous le règne d'al Ashraf Barsbây. Tel fut le classement des émirs commandants aux principales fonctions lors de l'avènement d'al Malik az Ẓâhir Djaqmaq.

Plus tard, on transféra les titulaires de certains de ces postes, comme nous le verrons plus loin. Le sultan conféra un commandement de mille à plusieurs émirs; à d'autres, le titre d'émir *ṭabalkhâna*[2] et à d'autres encore un commandement de dix, favorisant les Mu'ayyadys et les Nâṣirys autant qu'il le pouvait. Il paya la solde de l'armée sur la caisse royale et distribua les fiefs aux mamelouks sultaniens et aux mamelouks Seifys auxquels il devait son avènement.

Il régna donc quelque temps avec tranquillité. Mais lorsque vint la fin de Ramaḍan, les gens qui s'étaient couchés le soir apprirent avec surprise le lendemain matin qu'el Malik Yûsuf s'était enfui de la Citadelle pendant la nuit de la fête. Il était descendu après le coucher du soleil, déguisé en marmiton, en haillons, portant un chaudron (دست الطعام) sur la tête; son visage fut souillé par la suie de chaudron et cela lui porta malheur.

Il gagna la porte de la Citadelle, suivi par un cuisinier qui le frappait et le bousculait pour le faire aller plus vite. Cette folle escapade, qui étonna les gens, lui avait été inspirée par des mamelouks de son père, qui l'abandonnèrent ensuite et le renièrent. Il en fut comme l'expriment ces vers[3] :

لقاء أكثر من يلقاك أوزار — فلا تبالى أغابوا عنك أو زاروا
أخلاقهم حين تبلوهن أوعار — وفعلهم مالمٌ للمرء أو عاروا
لهم لديك إذا جاؤوك أوطار — إذا قضوها تنحوا عنك أو طاروا

[1] Fondateur d'une jolie mosquée à coupole très caractéristique (Pl. I), près de la Mosquée d'Ibn Tulûn. Abul Maḥâsin, *op. cit.*, p. 284, donne la biographie de cet émir avec des détails pittoresques sur le caractère désagréable qui lui avait valu ce surnom.

[2] Voir *Bulletin I.F.A.O.C.*, t. XXV, p. 119, et Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. xxxiii et xix.

[3] La plupart de ceux qui viennent chez toi
sont déloyaux :
Que t'importe qu'ils te suivent ou qu'ils
s'éloignent?
Leur caractère paraît droit à qui les interroge
Mais leurs actes sont nuisibles et félons.
Ils s'approchent de toi lorsqu'ils désirent
une faveur

Al Malik al 'Azîz resta caché pendant un mois environ; le gouverneur (*wâly*) faisait faire des descentes dans les maisons et surveiller les chemins pour le chercher. Si quelqu'un avait un ennemi, il le dénonçait comme complice et on faisait une perquisition dans sa maison; cet état de choses dura quelque temps, on était comme sur un feu qui couve. Enfin al Malik al 'Azîz alla trouver quelques émirs qui le trahirent. Yelbây[1] al Mu'ayyady, qui habitait dans le Zuqâq Ḥalab[2] apprit ces événements; il arriva à pied, s'empara d'al Malik al 'Azîz et se rendit avec lui à la Porte de la Chaîne. Le sultan lui octroya 500 dinars et le rang d'émir de quarante.

(*p. 26*) Il fit mettre al 'Azîz aux fers ce soir-là et battre les cymbales (*ku'sât*). Le lendemain, dans la matinée, on descendit al Malik al 'Azîz de la Citadelle et on l'emmena par le fleuve à Alexandrie, où on l'emprisonna. Car «on guérit en dernier lieu les plaies par le fer rouge» et «trop de hâte est souvent suivie de regrets»[3].

L'intention d'al Malik az Ẓâhir avait été de marier al 'Azîz et de le laisser habiter la Citadelle, mais il ne sut pas s'affranchir des mamelouks de son père qui l'induisirent en erreur en lui conseillant la fuite; nous citerons là-dessus les vers suivants[4] :

ولم يُدخلوه السجن إلا مخافةً     من العين أن تطرا على ذلك الحسن
وقلنا له شاركت فى الاسم يوسفا     فشاركه أيضا فى الدخول إلى السجن

Al Malik al 'Azîz resta en prison durant tout le règne d'al Malik az Ẓâhir Djaqmaq[5]. Lorsqu'al Malik al Achraf Inâl devint sultan, il décida de donner

Et, l'ayant obtenue, s'envolent comme des vautours et ne te connaissent plus.

[1] Ce nom signifie «le Prince Jaune».

[2] Probablement quartier du Caire peu éloigné de la Citadelle.

[3] Ici Ibn Iyâs se complaît, selon son habitude, à citer des proverbes populaires.

[4] S'ils l'emprisonnèrent, ce fut par crainte
Du mauvais œil qui eût porté atteinte à sa beauté.
Et nous lui avons dit : tu ressembles à Joseph par le nom :
Eh bien, ressemble-lui aussi en entrant en prison.

Noter le jeu de mots sur Djamal (beauté) qui était le nom du jeune prince.

[5] D'après Abul Mahâsin, Djaqmaq lui fit donner trois jeunes filles esclaves et une pension de 1000 dirhems par jour, du *waqf* de son père. *Nudjûm*, p. 106.

sa liberté à al Malik al 'Azîz, qui habita alors un certain harem du port d'Alexandrie, d'où il se rendait à cheval à la mosquée à l'heure de la prière. Il vécut ainsi jusqu'au règne d'al Malik az Ẓâhir Khoshqadam et mourut à Alexandrie, comme nous le verrons plus loin. Retournons maintenant au règne d'al Malik az Ẓâhir Djaqmaq.

Lorsque revinrent les troupes qui avaient été en Syrie, et avec elles S. E. Seif ad Din Qurqmâs ash Sha'hâny, ce fut pour trouver qu'al Malik az Ẓâhir avait été élu sultan. Or, Qurqmâs lui-même convoitait le trône. Lorsque Djaqmaq fut proclamé, il fut nommé Grand Émir (*Émir Kebir*) et resta ainsi pendant quelques jours. Puis, jouant au polo avec le Sultan, l'atâbek Qurqmâs conçut l'idée de s'emparer de sa personne au cours de la partie. Il s'approcha donc de lui à cheval, avec l'intention de l'attaquer, mais le sultan s'éloigna et chevaucha jusqu'à la Duheïsha[1].

Et, lorsque le jeu fut terminé et les émirs rentrés chez eux, l'atabek Qurqmâs revêtit son armure de guerre et monta à la Rumeila, où il fut rejoint par un certain nombre d'émirs et de mamelouks sultaniens. Mais la majorité des émirs et de l'armée étaient du parti d'az Ẓâhir Djaqmaq. Qurqmâs, chevauchant vers la Rumeila, s'arrêta au Marché aux chevaux, tandis que le sultan descendait à la Porte de la Chaîne pour s'asseoir au *maq'ad* qui donne sur la Rumeila. Lorsque les émirs du parti du sultan apprirent cela, neuf des principaux d'entre eux se rendirent à la Rumeila. Parmi eux se trouvaient l'émir Biboghâ aṭ Ṭayyâr[2], l'émir Timurbây[3], l'émir Qaraqodja al Ḥasany, l'émir Yashbak as Sudûny, l'émir Timrâz al Qarmishy, l'émir Tughry Berdy al Mu'dhy et d'autres encore. Il y eut entre eux et Qurqmâs une bataille violente qui ne dura pas moins d'une heure; l'atabek Qurqmâs, défait et mis en fuite, alla se cacher dans un champ qui lui appartenait dans l'Ile centrale[4].

La raison de cette défaite rapide était qu'un mamelouk nommé Bilbân[5],

[1] *Duheïsha*. Cette salle (*qa'a*) ou plutôt ce pavillon, qui paraît avoir contenu un bain, avait été fondée par al Malik aṣ Ṣâliḥ Isma'îl, fils de Moḥammed ibn Qalaûn. On donna également ce nom à la petite madrasa fondée par Faradj ibn Barqûq près de la porte Zuweila.

[2] «L'Oiseleur.»

[3] «Prince de fer».

[4] *Djezîrat al Wasṭa*, la Gezira actuelle, entre Roda et Bûlaq, connue aussi comme *Djezîrat al Arwa*. Voir Maqrizi, II, p. 186.

[5] Ou *Balabân*, en turc «épervier».

visa Qurqmâs et l'atteignit d'une flèche de bois dans la paume de la main. Qurqmâs, désarmé par la douleur, fut réduit à s'enfuir.

Le sultan, ayant appris cela, octroya des fiefs importants au dit Bilbân et l'admit dans la Maison Royale (*Khaṣkiya*).

Qurqmâs resta caché dans son champ pendant trois jours et puis envoya demander (*p.* 27) grâce au sultan. Celui-ci le fit chercher par quelques émirs et amener à la Citadelle, où il fut enchaîné et envoyé à la prison d'Alexandrie. Ce fut la fin des troubles et Qurqmâs n'obtint pas ce qu'il avait désiré, ainsi que le signifient ces vers[1] :

يا خاطب الدنيا إلى نفسه  تنحّ عن خطبتها تسلم
إن التى تخطب غدارة  قريبة العرس من المأتم

Le sultan conféra alors une robe d'honneur à S. E. Seif ad Dîn Aqbogha at Timrâzy et le promut *atabek al 'asâker* à la place de Qurqmâs ash Sha'bâny; il le nomma aussi Vice-Roi (*nâib as salṭana*). Il rendait des jugements et une garde commandée par un officier (*ras nauba*) se tenait à sa porte. Ce fut le dernier qui gouverna comme *nâib as salṭana* en Égypte, poste qui avait déjà été aboli au temps de Moḥammed ibn Qalaûn. C'était un poste plus important que celui de l'atâbek; le nâib pouvait distribuer les petits fiefs sans consulter le sultan.

Le Grand Juge mâleky, Shams ad Dîn al Busâṭy[2] mourut cette année-là et fut remplacé par al Badr (*sic*) at Tunsy (le Tunisien).

(843 a. h.) En cette année arriva de Syrie la nouvelle qu'Inâl al Djakmy, gouverneur de Damas (*nâib ash sham*), s'était révolté, ainsi que Tughry Barmish, gouverneur d'Alep. Le sultan prépara donc une expédition contre eux. Il octroya des robes d'honneur à S. E. Seif ad Dîn Aqbogha at Timrâzy qu'il nomma gouverneur de Damas à la place d'Inâl al Djakmy, et à l'émir Yashbak as Sudûny qu'il nomma généralissime à la place d'Aqbogha at Timrâzy.

Lorsque les troupes arrivèrent en Syrie, elles attaquèrent les gouverneurs

[1] Ô toi qui courtises le monde
Abandonne ton projet si tu veux rester sauf
L'objet que tu courtises te trahit
Et les funérailles sont bien près des réjouissances nuptiales.

[2] Membre illustre d'une famille de savants.

rebelles, les vainquirent et s'emparèrent d'eux. Leurs têtes furent coupées et envoyées au Caire pour y être suspendues à la Porte Zuweila.

Le commencement du règne d'al Malik az Ẓâhir fut donc marqué par de graves événements, dont l'évasion d'al Malik al 'Azîz de la Citadelle, l'attentat de l'atâbek Qurqmâs, la révolte des gouverneurs et encore bien des troubles. L'atâbek Qurqmâs fut accusé (par le sultan?) d'impiété (*Kufr*); il fut jugé par le Grand Juge Shams ad Dîn al Busâṭy. Chose extraordinaire, lorsqu'on voulut lui couper la gorge en prison, le bourreau s'y prit à trois fois pour le frapper d'une épée sans réussir à l'entamer; on le fouilla alors et l'on trouva un anneau d'argent dans sa bouche.

Qurqmâs avait autrefois fait partie des mamelouks d'az Ẓâhir Barqûq; il fut décapité pendant qu'il était en prison dans le fort d'Alexandrie.

Après ces événements, la vie d'al Malik az Ẓâhir devint paisible et tranquille et il continua à régner jusqu'au moment où il mourut dans son lit, comme il le sera raconté en son temps. Le poète l'a dit[1] :

لا تسأل الدهر فى بأساء يكشفها     فلو أردت دوام البؤس لم يدم

(844 a. h.) En cette année, le sultan octroya une robe d'honneur au qâḍy Djamâl ad Dîn ibn al Bârezy et le promut Secrétaire Privé Royal (*Kâtib as Sirr ash Sharîf*) en Égypte. Ce qâḍy Djamal ad Dîn ibn al Bârezy était beau-frère d'al Malik az Ẓâhir Djaqmaq, qui avait épousé sa sœur, et il atteignit à cette époque le comble des honneurs.

Le sultan honora aussi le qâḍy Djamal ad Dîn Yusuf ibn *Kâtib Djakm*[2] et le promut Intendant de la Maison Royale (*Nâẓir al Khawâṣṣ ash Sharîfa*). (*p.* 28) Puis il fit arrêter le qâḍy 'Abd al Bâsiṭ[3], intendant des armées (*Nâẓir al Guyûsh*) et confisqua son bien; il lui prit environ 200.000 dinars. Puis il l'exila à la Mecque et le transféra ensuite en Syrie. Lorsqu'il destitua le qâḍy 'Abd al Bâsiṭ de l'intendance des armées, il nomma à sa place le qâḍy Muḥebb ad Dîn ibn al Ashqar.

[1] Ne demande pas à la destinée de faire cesser tes peines
Si tu désirais les voir durer, elles ne dureraient point.

[2] Je n'ai pu découvrir ce que signifiait ce titre.

[3] Voir *Bulletin I. F. A. O. C.*, t. XXV, p. 196, note, et Pl. I du présent fascicule.

Et, en cette année, le sultan déposa le Grand Juge Shahâb ed Dîn ibn Ḥagar de sa fonction de juge et nomma à sa place le qâḍy 'Alam ad Dîn Ṣâliḥ al Balqîny. Et Shahâb ad Dîn ibn Ḥagar dit[1] :

يأيها السلطان لا تستمع    في أمر قاضيك كلام الوشاة
والله لم نسمع بأن امرأ    أهدى له قط ولا قدر شاة

Le qâḍy 'Alam ad Dîn al Balqîny ne conserva cette place que peu de temps; il en fut destitué et le poste rendu à Ibn Ḥagar.

(845 a. h.) En cette année eut lieu la mort du Prince des Croyants, al Mu'taḍed bi'llah Abul Fatḥ Daûd ibn al Mutawakkel. Son khalifat avait duré vingt-huit ans et deux mois, durant lesquels il avait donné l'investiture à six sultans : al Muẓaffar Aḥmed, fils d'al Mu'ayyad Sheikh, Az Ẓâhir Ṭaṭar, son fils, al Ashraf Barsbây, son fils et al Malik az Ẓâhir Djaqmaq. Lorsque le Khalife Daûd mourut, le sultan descendit prier sur lui; il avait fait beaucoup d'aumônes et de charités. Sa mort eut lieu le Dimanche 4 Rabî' 1er de cette année[2].

En cette année, la crue du Nil atteignit son maximum le 14 *abib*[3] pour la seconde fois pendant ce khalifat.

Badr al 'Ainy fut destitué de l'inspectorat des marchés et remplacé par le Sheikh 'Aly al 'Agamy al Khorasâny.

On dit aussi que le Sheikh Tâqy ad Dîn al Maqrîzy[4] mourut cette année-là, mais en vérité, c'est non pas alors qu'il mourut, mais en l'année 846.

Lorsqu'al Mu'taḍed mourut, on élut à sa place son frère Suleimân ibn al Mutawakkel, qui prit le titre d'al Mustakfy bi'llah, et les gens dirent que Suleimân (Salomon) avait succédé à Daûd (David).

(846 a. h.) Parmi les événements qui eurent lieu cette année-là, on raconte qu'une troupe d'esclaves noirs complotèrent contre leurs maîtres, traversèrent (le Nil) et se réunirent sur la rive de Giza, où ils campèrent en

[1] O Sultan! n'écoute point
Sur ton Qâḍy les calomnies
Par Allah! nous n'entendons pas dire que quiconque
Lui ait rien donné, cadeau ou pot-de-vin.

[2] Abul Maḥâsin dit (p. 276) que ce Khalife fut enterré au sanctuaire de Saïda Nefîsa, à côté duquel se trouve effectivement une intéressante coupole (pl. III) contenant plusieurs tombeaux de la famille Abbasside; aucune de ces stèles, cependant ne porte son nom.

[3] Mois copte, commence le 7 juillet.

[4] Le célèbre historien et topographe, auteur des *Khiṭaṭ*.

déclarant leur révolte. Ils s'étaient choisi un Sultan, un Wazir, un Émir Kébir et un Dawadar; leur sultan chevauchait, un étendard jaune au-dessus de sa tête et entouré d'une troupe de nègres, cinq cents environ. Ils firent beaucoup de dégâts, dépouillant les gens qui passaient de leurs céréales. Lorsque le sultan apprit cela, il envoya un des émirs accompagné d'une troupe de mamelouks sultaniens qui traversèrent (le Nil) pour rejoindre et combattre les noirs. Ces derniers furent vaincus, leur sultan fut pris ainsi que beaucoup d'autres, le reste prit la fuite et on revint au Caire. Là-dessus, le sultan ordonna que chaque habitant qui possédait un esclave noir l'amenât à la Porte de la Chaîne et en reçût le prix, 12 dinars. Les gens obéirent et le sultan en acheta un grand nombre; il les envoya dans les villes de Turquie avec ordre de les vendre là-bas. On les emmena dans un bateau, dans des carcans, et on les vendit là-bas. C'est ainsi que le Caire fut débarrassé de cette racaille (*shanâtra*[1]).

Cette année-là, c'était le Grand Juge Badr ad Dîn Maḥmûd al 'Ainy, hanafite, qui était inspecteur des marchés[2] (*p. 29*). Il punissait les contraventions par des confiscations; lorsque l'on trouvait dans les marchandises quelque chose d'avarié, on l'envoyait aux prisons et les prisonniers mangeaient cela. C'est ainsi qu'il punissait les contraventions.

(847 a. h.) En cette année, le qâḍy Zein ad Dîn Abu'l Kheir ibn an Naḥḥâs atteignit de grandes dignités, étant à la fois Intendant du Trésor, Intendant de la Kiswa et Directeur des Impôts sur les Étrangers (*Nâẓir al Djawâly*). Le sultan en faisait si grand cas qu'il comptait le marier à une de ses filles. Personne au Conseil n'osait le contredire, sa renommée allait s'étendant et il était tout puissant au Caire. Comme le disent ces vers[3] :

يقول بيت المال لما رأى    تدبيره ذاك الجلي الجليل
الله أعطاني وكيلا رضا    فحسبي الله ونعم الوكيل

[1] *Shanâtra*. Ce mot qui, au Yémen, se rapporte à des boucles d'oreilles, est, paraît-il, employé quelquefois en Égypte en manière d'insulte, s'appliquant à de mauvaises gens (*ahl al faḥsh*), sans origine (*gheir 'aṣl*). Naum bey Shucair, dans son *Histoire du Soudan*, p. 51, parle d'une tribu des 'Ababda, nommée *Shanâtir*, qui serait éparpillée à l'est du Nil, entre Suez et Korosko.

[2] *Muḥtasib*, qâḍy chargé des peines correctionnelles. Sur al 'Ainy, voir *Bulletin I. F. A. O. C.*, t. XXV, p. 126, n. 3, et pl. III du présent fascicule.

[3] Le Trésor parle et dit : Je me dis en voyant

(848 a. h.) En cette année le sultan envoya chercher le qâḍy 'Abd al Bâsiṭ de la Mecque, où il était exilé. Lorsqu'il revint, le sultan le reçut avec honneurs. Il resta dans sa maison, sans poste, mais comblé de gloire et de grandeur. Il allait au commencement de chaque mois présenter ses hommages au sultan qui le recevait avec des démonstrations d'affabilité; cet état de choses dura jusqu'à sa mort.

En cette année, l'émir Tughry Berdy el Mu'dhy fut assailli par ses propres mamelouks tandis qu'il était dans sa maison, assis à son balcon (*maq'ad*). Ils lui lancèrent des flèches et il courut s'enfermer dans l'intérieur de la maison, mais ils l'assiégèrent depuis le matin jusqu'à l'après-midi et il eut si peur qu'il en tomba malade et mourut. Après sa mort, le sultan donna à l'émir Inâl al 'Ala'y la dignité de grand dawadar qu'il avait occupée.

(849 a. h.) En cette année, la peste s'abattit sur l'Égypte et il en mourut plus de gens que l'on n'en peut compter; cependant cette épidémie fut faible en comparaison de la peste qui avait eu lieu au temps d'al Ashraf Barsbây. Le Sheikh Shams ad Dîn an Nawâdjy fit là-dessus ces vers[1] :

يا إلها أضحى إلى الخلق رحمى     بوباء جم الثواب العظيم
قد شريت النفوس منا فخذها     بالرضا في قضاك والتسليم

C'est cette année-là, en Djumada II, que naquit le Sheikh Djalâl ad Dîn fils du Sheikh Kamâl ad Dîn al Asiûṭy[2].

L'atâbek Yashbak as Sudûny étant venu à mourir, son poste fut donné à Inâl al 'Alâ'y al Adjrûd[3] qui était grand dawadar et qui fut remplacé par l'émir Qatbây[4] ash Sharkasy.

Le sheikh Shams ad Dîn Moḥammed al Qayâty fut nommé Grand Juge

L'œuvre de cet homme grand et glorieux
Dieu me donna un Intendant parfait
Et Dieu me suffit (Q. III, v. 172).

[1] O Dieu! aie compassion de ta Création
Pendant cette épidémie. Gain immense,
Tu as acquis nos âmes. Prends-les,
Nous acceptons Ton Jugement avec résignation et obéissance.

[2] D'après une notice due à Ahmed Teimour pacha, Al Asiûṭy ou As Suyûṭy, auteur de *Ḥusn al Muḥâḍara*, qui mourut en 911, serait enterré dans un mausolée qui porte son nom sur une plaque de marbre, dans le cimetière sud, près de la Qusûntya.

[3] Le Glabre. Les «*Adjrûd*» n'ayant pas de poils, sont supposés porter malheur.

[4] Probablement faute de copiste ou d'impression pour Qanbây.

shâféite à la place d'Ibn Ḥagar. Et Shahâb ad Dîn al Manṣûry, partisan d'al Ḥagar, fit ces vers à propos d'al Qayâty[1] :

إن كان شمس الدين قاياتيكم    مستثقل الحركات والسكنات

لا عرو أن أضحى جبانا في الورى    فالجبن منسوب إلى القايات

(849 a. h.) Cette année vit augmenter la grandeur de l'émir Zein ad Dîn al Ḥabby[2] *Ostadar* (Majordome) du palais, qui atteignit une situation très élevée pendant le règne d'al Malik az Ẓâhir. C'est lui qui fonda la Mosquée qui est à al Ḥabbâniya, celle de Bulaq, celle de Bein as Sûrein (Pl. II). (*p. 30*) et d'autres encore, au Caire et ailleurs. Il était très honoré, très écouté; al Malik az Ẓâhir suivait en tout ses conseils, et ne voulait rien entendre contre lui. Aucun autre après lui ne l'égala comme ostadar; il fut le dernier (à être aussi important).

(850 a. h.) En cette année, la faveur du sultan se détourna[3] de l'émir Djâny bek az Ẓâhiry, Grand Chambellan, à cause d'un esclave de Qâsim al Kâshef[4] qui était réputé pour sa piété, et l'émir Djâny bek fut exilé au port de Damiette, pour une raison qui rendit cela nécessaire.

Le sultan ordonna que l'on célébrât de nouveau la fête du Sayed Aḥmed al Badawy que l'on avait cessé de célébrer.

Le grand éléphant se jeta sur son cornac; lorsque le sultan apprit cela, il ordonna que l'on tuât l'éléphant.

Le sultan fit venir de Syrie l'émir Khoshqadam an Nâṣiry; lorsque ce dernier arriva, il lui confia un commandement de mille.

(851 a. h.) En cette année la faveur du sultan se détourna du Sheikh Burhân ad Dîn al Boqâ'y, quelqu'un l'ayant calomnié, et il ordonna qu'il fût emprisonné à al Maqshara[5]. Il lui retira sa place de lecteur des Traditions, puis l'exila aux Indes, jusqu'à ce que quelques émirs eussent intercédé en sa faveur.

[1] Ce qui veut dire, à peu près, avec un jeu de mots intraduisible sur les voyelles accentuées; «Si votre Shams ad Dîn est du village de Qayât, il ne faut pas vous étonner de la lourdeur de ses mouvements et de sa grande lâcheté, car la lâcheté des habitants de Qayât est bien connue.»

[2] Probablement erreur pour Yehia (يحيى حبي) qui était le nom propre de ce personnage, souvent mentionné dans la suite.

[3] Litt. «son esprit s'altéra envers».

[4] *Kâshef*, gouverneur de province.

[5] Prison près de Bab al Futûḥ, considérée comme la plus dure de toutes, voir Maqrîzy, II, p. 188, édit. Bulaq.

(852 a. h.) En cette année eut lieu le décès du pieux et saint seigneur Shams ad Dîn Moḥammed aṭ Ṭabaṭbây; il était hautement considéré, noble et d'une grande réputation, que la bénédiction de son mérite soit sur nous! Il fut enterré dans le mausolée du Sheikh Faḍlallah ibn Faḍâla, au Grand Cimetière.

Et c'est cette année-là qu'eut lieu ma propre naissance, le samedi Rabi' II; je trouvai cela dans les écritures de mon père, que Dieu l'ait en Sa miséricorde!

On raconte que le sultan avait ordonné que l'on barrât une vanne dans la chaussée de Birket ar Raṭly[1] pour une raison qui lui paraissait suffisante, et que les gens se désolèrent de cette décision. Le *Naẓir al Khâṣṣ*, Djamâl ad Dîn Yûsuf, se chargea d'en parler (au sultan), après quoi il fut ordonné que tout serait remis en l'état précédent.

Le Sheikh Sharaf ad Dîn Yeḥia el Manâwy fut nommé Grand Juge shâfeite; c'était un qâḍy puissant, religieux et intègre, des plus savants et des plus pieux.

On raconte qu'un certain Persan qui se nommait le Sheikh As'ad ad Dîn et se disait Shérif, alla trouver le Sheikh 'Aly, inspecteur des marchés et le pria de le présenter au sultan, vu qu'il connaissait la science de l'alchimie. Il lui fut donc présenté et offrit de lui faire de l'alchimie sur l'heure. Le sultan écouta ses paroles et lui paya ce qu'il voulut dans ce but. Il dépensa de fortes sommes, environ 10.000 dinars, sans que cette alchimie ait aucun résultat. Il prenait de la soie rouge au roṭl et la mettait dans le feu; il ne mangeait rien qui eût été vivant; il coûta beaucoup d'argent à az Ẓâhir sans aucune utilité. Il en fut comme le disent ces vers[2] :

كاف الكنوز وكاف الكيمياء معا     لا يوجدان فدع عن نفسك الطمعا
وقد تحدث قوم باجتماعهما     وما أظنهما كانا ولا اجتمعا

On suggéra au sultan que cet homme était adorateur du feu et on lui dit beaucoup de mal de lui. Alors le sultan l'envoya à la madrassa Ṣâleḥîya pour

[1] Peut-être était-ce pour empêcher la culture de la vigne; voir plus bas, p. 26.

[2] Le Kâf du trésor (*Kanz*) et le Kâf de l'Alchimie (*Kemiya*)
Ne vont pas ensemble. Abandonne l'avidité.
Certains parlèrent bien de les concilier,
Mais moi je ne crois pas les deux conciliables.

être jugé par un adjoint du qâḍy mâleky Badr ad Dîn at Tunsy. Il fut déclaré mécréant et décapité sous une des fenêtres de la Ṣâlehîya, en présence d'une grande foule.

(853 a. h.) (*p. 31*) En cette année le Nil n'arriva qu'à trois doigts audessous de sa hauteur moyenne; on dit même qu'il s'en fallut de quatre doigts, et, pendant quelques jours, le niveau de l'eau resta stationnaire. Alors le sultan ordonna que l'on allât faire la prière de la soif (*istisqâ*). Les quatre Juges sortirent donc de la ville ainsi que le Commandeur des Croyants, al Mustakfy bi'llah Suleimân, accompagnés des Sheikhs les plus savants et les plus pieux et des principaux notables. Mais le sultan lui-même ne vint pas et les gens s'en offensèrent, rappelant qu'al Malik al Mu'ayyad Sheikh, dans un cas semblable, était venu en personne prier avec le peuple, revêtu d'une robe de laine blanche, tandis qu'al Malik Eẓ Ẓâhir n'en voulut rien faire.

Donc, on fit sortir les enfants des écoles, portant des Qurans sur leurs têtes, puis un groupe de la communauté juive portant sur leurs têtes des Toras, puis des chrétiens portant l'Évangile. Il y avait avec eux plusieurs vaches, des brebis et la majorité de la population, hommes, femmes, enfants à la mamelle. Tous clamaient : «O Dieu! aie pitié de nous!» Ce fut un jour de larmes.

Ils se rendirent au désert, à la Montagne Rouge, et y placèrent un *minbar* (chaire). Le Grand Juge shâféite, Sharaf ad Dîn Yeḥia al Manâwy, y monta et y prêcha le sermon de la Désaltération (*khoṭbat al Istisqâ*). Lorsqu'il voulut déployer son manteau comme il est coutume de le faire dans ce sermon, le manteau tomba à terre et les gens virent en cela un mauvais présage.

Et lorsqu'ils rentrèrent après la prière de la soif, ils rencontrèrent Ibn Abi ar Ridâd, avec des drapeaux couleur safran et proclamant que l'eau avait monté d'un doigt. Les gens se réjouirent et le sultan octroya cent dinars à Ibn Abi ar Ridâd à l'occasion de cette crue. Puis, le même soir, le fleuve décrut de deux doigts.

D'après une bonne histoire, un certain *'alim* de Baghdad sortit un jour de cette ville pour l'*Istisqâ*. Il y avait des nuages au moment du départ, et les gens élevèrent leurs mains vers le ciel en prière. Mais les nuages se disper-

sèrent, le ciel s'éclaircit et cet *'alim*, confus, rentra dans sa maison. Et on fit là-dessus ces vers[1] :

خرجنا لنستسقي بفضل دعائه    وقد كاد تحب الغيم أن يلحق الأرضا
فلما ابتدا يدعو تكشفت السما    فما تم إلا والسحاب قد انفضا

Lorsque le fleuve se mit à baisser, n'étant qu'à huit doigts au-dessous de la ligne, le sultan décida d'ouvrir le canal, qu'il montât ou non. On coupa donc la digue et l'eau ne coula qu'à peine, la plus grande partie en pénétra dans la Birket al Fil par la vanne (*badjmân*). Après cela le fleuve baissa et ne grossit plus du tout et les gens du pays d'Égypte s'en désespérèrent. Ce fut une calamité générale : la campagne se dessécha, les vivres devinrent rares et le prix de l'orge, du blé, des fèves et de toutes les céréales monta. Le prix du blé atteignit cinq dinars ashrafys l'ardeb, puis sept ashrafys, et toutes les marchandises augmentèrent de prix dans tout le pays, même les outres d'eau. Les jardins périrent et les arbres moururent, ainsi que le bétail. Les émirs, voyant cet état de choses et craignant que le peuple ne s'empare de leur blé, transportèrent leurs provisions de leurs greniers dans leurs maisons, aidés de leurs mamelouks armés.

Le peuple jeta des pierres au qâdy Abul Kheir ibn an Naḥḥâs, Intendant du Trésor, parce que l'on avait appris qu'il avait dit au sultan que les gens se nourrissaient d'herbes (*hashîsh*[2]) à prix d'or et mangeaient ensuite (*p. 32*) pour 4 dirhems et demi de sucreries; donc, ce qu'ils dépensaient en sucreries aurait dû servir à acheter du pain. On le lapida alors qu'il descendait de la Citadelle; on lui arracha son turban de la tête et ses bagues des doigts.

On lapida aussi 'Ala' ad Dîn 'Aly ibn al Qeisy, inspecteur des marchés, à cause du pain; il avait fixé pour chaque miche de pain le prix de deux demi-pièces d'argent.

[1] Nous sortîmes pour prier contre la soif, par son entremise
Les nuages à ce moment descendaient, semblant toucher la terre
Mais lorsqu'il commença à prier, le ciel s'éclaircit
Et lorsqu'il eut terminé, les nuages avaient disparu.

[2] Ici, le mot *hashîsh* peut signifier la plante narcotique bien connue ou de simples herbes.

Quelques-uns des mamelouks maltraitèrent le seigneur Amîn ad Dîn ibn al Haiṣam et l'émir Zein ad Dîn, l'ostadar, pendant cette disette, ce qui ne servit à rien; ils les battirent et leur jetèrent des pierres, mais la viande, le fromage et toutes les denrées, jusqu'aux outres d'eau, restèrent rares. Cette famine dura environ deux ans. Un certain poète composa l'éloge funèbre du pain, devenu rare et précieux[1] :

قسما بلوح الخبز عند خروجه    من فرنه وله الغداة فوار
ورغائف منه تروقك وهى فى    تحت الثقال كأنها أقمار
من كل مصقول السوالف أحمر الـ    خدين للشونيز فيه عذار
كالفضة البيضاء لكن يغتدى    ذهبا إذا قويت عليه النار
تلقى عليه فى الخوان جلالة    لا تستطيع تحدّه الأبصار
فكأنّ باطنه بكفك درهم    وكأنّ ظاهر لونه دينار
ما كان أجهلنا بواجب حقه    لو لم تبينه لنا الأسعار
إن دام هذا السعر فاعلم أنه    لا حبة تبقى ولا معيار

Puis, en cette année, la peste s'abattit sur l'Égypte. D'innombrables mamelouks, enfants, esclaves nègres et étrangers en moururent, jusqu'à dix mille par jour à ce qu'on dit. Shams ad Dîn an Nawâdjy dit à ce sujet[2] :

رب نجّ الأنام من هول طعن    قد قضى غالب الورى فيه نحبه
رخصت قيمة النفوس فأضحت    كل روح تباع فيه بحبه

[1] Ces vers sont presqu'impossibles à rendre; la version suivante en est à peu près littérale :

On jure par la miche (ronde et plate) de pain, à sa sortie
Du four : les mangeurs se hâtent d'en respirer l'odeur.
Tu t'émerveilles devant ces pains. Ils ressemblent
A la lune, vue au travers de lourds nuages.
Les deux côtés en sont polis comme des joncs, rouges jusqu'aux oreilles, vierges, mais
Blancs comme l'argent, tandis que l'or rougit au feu
C'est comme si tu tenais en ta paume un dirhem
Qui, retourné, aurait la couleur d'or du dinar.
Combien nous ignorions sa vertu! (du pain)
Sa valeur ne nous serait pas apparue
Si ce prix ne s'était chargé de nous le faire connaître, sachez, s'il continue
Qu'il ne restera pas un grain, pas une mesure.

[2] Seigneur, délivre le peuple de l'horreur de la peste

Vers la fin de cette année eut lieu le décès du juge ʿAbd al Bâsiṭ, Intendant des Armées Victorieuses, qui mourut le 6 shawal de la dite année. C'était un homme juste et charitable qui jouissait d'un grand renom et de l'estime générale. Il construisit plusieurs madrassas au Caire (Pl. I), à la Mecque, à Médine et à Jérusalem. Tous les ans, il s'occupait de faciliter le pèlerinage des indigents et d'empêcher qu'ils ne restent en route. Il fit tracer une partie du chemin de ʿAqaba et envoya des tailleurs de pierre travailler aux pires endroits pour que les pèlerins puissent y passer sans difficulté. Le qâḍy ʿAbd el Bâsiṭ fut en son temps l'homme le plus puissant du Caire et, lorsqu'il mourut, al Malik aẓ Ẓâhir épousa sa fille. Allah Tout Puissant sait toutes choses[1].

(854 a. h.) En cette année mourut le Sheikh el Islâm, le Grand Juge Shahâb ad Dîn Aḥmed ibn Ḥagar al ʿAsqalâny al Kinâny shaféite; Dieu l'ait en Sa miséricorde[2].

On lui fit un nombreux cortège. Après sa mort, aucun des ʿ*ulama* qui vinrent après lui ne fut vraiment digne de lui succéder. Le Sheikh Shahâb ad Dîn al Manṣûry fit sur lui une élégie dont voici un extrait[3] :

بكاك العلم حتى النحو أضحى — مع التصريف بعدك فى جدال
وقد أضحى البديع بلا بيان — وقد سلفت معانيه الغوالى (*p. 33*)
وقد درست دروس العلم حزنا — وقد ضل الجواب عن السؤال
تنكرت المعارف فى عيانى — وتمييزى غدا فى سوء حال
وما عوضت من بدل وعطف — سوى توكيد سقمى واعتلالى
وكم جنت المنون على كرام — وجندلت الكمى بلا قتال
فيا قبرا ثوى فيه تهنى — فقد حزت الجميل مع الجمال
سقاك الله عينا سلسبيلا — وأسبغ ما عليك من الظلال

Qui, en faisant mourir la plupart des gens
Déprécie en un matin la valeur des âmes.
Une âme ne vaut pas plus cher qu'un grain de blé.

[1] Voir p. 12, n. 3.

[2] D'après les Shadhrât et autres, Ibn Ḥagar mourut en 852 (note de l'éditeur arabe). Voir p. 4, n. 5.

[3] La Science et même la Syntaxe te pleurèrent
Et se réveillèrent après ta mort au matin
Se disputant avec la Grammaire

(855 a. h.) En cette année mourut le Commandeur des Croyants, al Mustakfy bi'llah Suleimân, fils d'al Mutawakkel 'ala 'llah Moḥammed. Son décès eut lieu le vendredi 2 Muḥarram de la dite année. La durée de son khalifat avait été d'environ dix ans. Lorsqu'il mourut, le Sultan vint prier sur lui et suivit à pied son cortège jusqu'au sanctuaire Nefisy [1], où il fut enterré avec ses proches. Il n'avait désigné aucun de ses frères pour lui succéder.

Le sultan convoqua donc le lundi 5 Muḥarram, au Grand Château, un conseil composé des quatre Grands Juges, c'est-à-dire le shâféite, Sharaf ad Dîn Yeḥia al Manâwy, le ḥanafite Sa'd ad Dîn ad Dîry, le ḥanbalite 'Ezz ad Dîn et le mâlekite Shams ad Dîn al Busâṭy. Le qâḍy Kamâl ad Dîn Moḥammed ibn al Bârezy prit la parole et, à la conclusion de la séance, le choix du conseil tomba sur Ḥamza, l'aîné des fils de Mutawakkel, et le sultan le déclara Khalife. Puis le qâḍy Kamâl ad Dîn Moḥammed ibn al Bârezy pria le sultan de lui rendre hommage et le nouveau Khalife prit le qualificatif d'al Qâ'im bi'amr illah. On lui apporta alors les insignes du khalifat et on l'en revêtit. Il descendit ensuite de la Citadelle avec un immense cortège, précédé des quatre juges et des notables et arriva à sa maison au comble de la grandeur. C'est avec vérité que fut dit de lui [2] :

كل يهنيك بالتشريف محتفلا    يا من بأيامه المعروف معروف

لكنني بك اختار الهناء له    فإن قدرك للتشريف تشريف

Puisque tu n'étais plus là pour les concilier,
Le Style de même se trouve sans clarté
Chargé d'une lourde signification.
L'enseignement des Sciences enseigne le Chagrin,
Les Questions ne rencontrent point de Réponses.
Ce qui était connu reste caché à mes yeux.
L'état de mon discernement sera demain déplorable.
Ce qui remplace pour moi la règle de la Conjonction et de la Permutation
C'est l'obsession de la maladie et de la douleur.

Hélas, combien de justes ont été enveloppés par la mort
Et combien ont été terrassés sans qu'il y eût de bataille
Quant à toi, ô tombeau! sois heureux de le recevoir
Car tu contiens à présent le Beau et la Beauté.
Qu'Allah te fasse boire à l'eau de la fontaine du Paradis
Et t'abrite sous d'agréables ombrages.

[1] Voir p. 13, n. 2.

[2] Tous s'assemblent pour t'offrir les insignes d'honneur
O toi dont la vie admirable est connue

On raconta que le sultan avait décrété que l'on brûlât les marionnettes du théâtre[1]. On dit aussi qu'il avait décidé de faire cesser la sérénade militaire dite *nauba de la princesse*[2] qui jouait à la Citadelle après dîner.

En cette année mourut le très-savant Grand Juge Badr ad Dîn Maḥmûd al 'Ainy, hanafite, auteur de *Tarikh al Badry*[3].

(856 a. h.) En cette année mourut le qâḍy Kamâl ad Dîn fils du qâḍy Naṣr ad Dîn al Bârezy, Secrétaire privé royal en Égypte[4]. Lorsque il mourut, al Malik az Ẓâhir octroya une robe d'honneur au qâḍy Muḥebb ad Dîn ibn al Ashqar et le fit Secrétaire privé royal en Égypte à la place du qâḍy Kamâl ad Dîn al Bârezy. Il honora de même le qâḍy Djamâl ad Dîn Yûsuf et lui conféra la dignité de *Nâẓir al Guyûsh al Manṣûra* (Intendant des Armées Victorieuses) en plus de l'Intendance de la Maison Royale (*Naẓaret al Khâṣṣ*) qu'il détenait déjà.

Le qâḍy Kamâl ad Dîn ibn al Bârezy était un homme savant et des plus distingués (*p. 34*) : il avait une belle écriture, un beau style, faisait des vers parfaits et dépassait même son père, le qâḍy Naṣr ad Dîn al Bârezy. On raconte, entre autres jolies choses, que ce dernier écrivit un jour un panégyrique qui remplissait tout une feuille de papier; lorsqu'il eut fini, on lui dit : Il faudrait maintenant que ton fils, le qâḍy Kamâl ad Dîn, ajoute quelque chose à ce panégyrique. Il ordonna donc à son fils d'écrire quelque chose au-dessous de ce qu'il avait écrit. Or, il ne restait du papier que la largeur de deux doigts, et le qâḍy Kamâl ad Dîn y écrivit, au-dessous de l'écriture de son père[5] :

مرت على فهمي وحلو لفظها     مكرر فما عسى أن أصنعا

ووالدي دام بقاء سودده     لم يبق فيها للكمال موضعا

Mais préférable à tout est l'honneur que te fait
Celui qui d'honorer l'honneur à la puissance.

[1] مخرس خيال الظل apparemment un théâtre d'ombres, comme il y en avait alors en Italie, et comme il en existe actuellement à Java.

[2] Peut-être instituée par la reine Shagarat ad Durr. Voir Casanova.

[3] Voir p. 18.

[4] Abul Maḥâsin, *op. cit.*, p. 368, donne une biographie détaillée de Kamâl ad Dîn ibn al Bârezy. Le sultan Djaqmaq était son beau-frère, ayant épousé sa sœur, la princesse Moghal, qu'il répudia en 851 après de longues années de mariage.

[5] En mon esprit, la beauté de ses paroles,
Passe en se multipliant.
La supériorité de mon père est durable
Et ne laisse point place à la perfection.

la forteresse d'Alexandrie; il en fit de même pour l'émir Yakhshây, qui fut décapité sous le même prétexte. S'il entendait dire que quelqu'un s'enivrait, il l'exilait, le privait de paye et lui enlevait ses fiefs. A un moment donné, il se fâcha contre les chrétiens et détruisit plusieurs de leurs églises. Il défendit la vente du vin et ordonna aux juifs et aux chrétiens de s'engager par écrit à ne pas en fabriquer; il faisait visiter les maisons et les quartiers par des inspecteurs pour cette raison et fit répandre de grandes quantités de vin. De plus, il fit enclouer la vanne de Bâb al Djisr à Birket al Raṭly, et elle resta fermée pendant des jours, après quoi il la fit rouvrir. Il fit encore beaucoup de choses de ce genre, qui lui étaient conseillées par des méchants. Mais en somme, ses qualités l'emportaient sur ses défauts[1] et il fut, comparé aux autres, le meilleur des rois circassiens; comme le disent ces vers[2] :

ومن ذا الذي ترضى سجاياه كلها　　كفى المرء فضلا أن تعد معايبه

Al Malik aẓ Ẓâher laissait à sa mort un fils et deux filles : al Malik al Manṣûr 'Othmân, qui lui succéda, la fille qu'il avait eue de la princesse fille d'al Bârezy, épouse de l'atâbek Ezbek, et une autre, mariée d'abord à l'émir Djanibek aẓ Ẓarîf et ensuite, à la mort de sa sœur, à l'atâbek Ezbek. Lui-même avait épousé d'abord la princesse fille d'al Bârezy, ensuite la princesse fille de l'émir Djerbash el Kaimy Qâsheq, émir *silâh*, une princesse fille d'Ibn

[1] Le jugement que porte Abul Maḥâsin sur le sultan Djaqmaq, son contemporain, se rapproche beaucoup de celui qu'énonce Ibn Iyâs, tout en étant plutôt moins favorable. Il rapporte de sa part d'horribles cruautés, en particulier envers les complices de l'évasion du jeune al Malik al 'Azîz, mais note également le courage du sultan, refusant de se laisser intimider par les mécontents (p. ١٥٨). Il faut aussi citer un éloquent paragraphe (p. ١١٩) sur la bonne influence qu'avait à la cour un souverain d'une piété sévère et de mœurs pures. «Sous les rois précédents, dit-il, qui aimaient les promenades et les fêtes, on fonda (le pavillon de) Bulaq, Birkat ar Raṭly et autres lieux de plaisir; les amuseurs de profession, chanteurs et autres, venaient au Caire en grand nombre. Tandis qu'après son avènement, il en fut tout autrement, les bonnes mœurs devinrent à la mode parmi les émirs; ceux qui persistaient dans leurs vices s'en cachaient et tremblaient au moindre souffle de vent. Et chacun d'eux se conduisait de façon à se rapprocher des idées du sultan en faisant de bonnes œuvres... la plupart accomplirent le pèlerinage et d'autres construisirent des mosquées... Que Dieu tienne compte au sultan de sa piété, de sa chasteté et de son honorabilité!»

[2] De qui le caractère est-il entièrement satisfaisant?
Un homme est distingué lorsque l'on peut compter ses défauts.

'Othmân[1] et une princesse circassienne: il épousa aussi la fille de 'Abd al Bâsit lorsque ce dernier était *nâzir el Guyûsh*.

Son règne fut paisible. Ses émirs principaux furent : à l'atabkîya, d'abord l'émir Qurqmâs ash Sha'bâny, puis l'émir Aqbogha at Timrâzy, l'émir Yashbak as Sudûny et l'émir Inâl al 'Ala'y. A la dawadarîya, l'émir Urqmâs az Ẓâhiry, d'abord, puis l'émir Tughry Berdy al Mu'dhy, l'émir Inâl al 'Ala'y, Qanibây ash Sharkasy et Dawlat Bây al Mu'ayyady. Les juges shâféites furent : le qâḍy Shahâb ad Dîn ibn Ḥagar, le qâḍy 'Alam ed Dîn Ṣâliḥ al Balqîny, le qâḍy Shams ad Dîn al Qayâty, le qâḍy Waly ad Dîn as Saqty et le qâḍy Sharaf ad Dîn Yeḥia al Manâwy. Comme juge hanafite il n'y eut que le qâḍy Sa'd ad Dîn ad Deiry. Les juges malékites furent : le qâḍy Shams ad Dîn Moḥammed al Busâṭy d'abord, puis le qâḍy Badr ad Dîn ibn al Tunsy et le qâḍy Waly ad Dîn al 'Amâwy; enfin les hanbalites furent : le qâḍy Muḥebb ad Dîn al 'Asqalâny, le qâḍy Badr ad Dîn al Baghdâdy et le qâḍy 'Ezz ad Dîn al ḥanbaly (*p. 36*). Comme secrétaire privé, il eut d'abord le qâḍy Badr ad Dîn ibn Muzhir, puis le qâḍy Kamâl ad Dîn ibn al Bârezy et, après lui, le qâḍy Muḥebb ad Dîn ibn al Ashqar.

Comme Intendant des Armées, il eut d'abord le qâḍy 'Abd al Bâsiṭ, puis le qâḍy Muḥebb ad Dîn ibn al Ashqar, et le qâḍy Djamâl ad Dîn Yûsuf, fils du *Kâteb Djekm*. Les Intendants de la Maison Royale (*nuzzâr al Khawâss ash Sharîfa*) furent[2] le qâḍy Djamâl ad Dîn Yûsuf ibn Kâteb Djakm, déjà nommé. Ses vizirs furent le seigneur (*sâḥeb*) Karîm ad Dîn, fils du commis aux écuries (*Kâteb el Manâkhât*) et le seigneur Amîn ad Dîn ibn al Haiṣam.

A l'ostadarîya, il eut l'émir 'Abd al Raḥmân ibn al Kûiz, l'émir Zein ad Dîn Yehia et d'autres qui ne gardèrent pas longtemps ce poste et dont je ne donne pas les noms.

A l'Inspection des marchés (*Ḥisba*) sous ce règne, il y eut le qâḍy Maḥmûd al 'Ainy, le sheikh 'Aly al 'Agamy, 'Aly ibn al Qeisy et aussi 'Abd al 'Azîz ibn Moḥammed aṣ Ṣaghîr. Au Gouvernorat du Caire, Manṣûr ibn al Ṭablâwy, Djâny Bek Qaraja, 'Aly ibn al Qeisy et d'autres, dont plusieurs Turcs.

Et quant aux notables qui moururent sous ce règne, il faut nommer : le

[1] De la famille royale ottomane. — [2] Ce pluriel ne peut s'expliquer que par une omission du copiste.

Khalife Daûd, le Khalife Suleimân, le Grand Juge Shams ad Dîn al Busâṭy, malékite, le Grand Juge Waly ad Dîn as Saqṭy, shâféite, le Grand Juge Muḥebb ad Dîn al Asqalâny, hanbalite, le Grand Juge Badr ed Dîn al Baghdâdy, hanbalite, le Grand Juge Badr ad Dîn at Tunsy, malékite et le Grand Juge Badr ad Dîn Maḥmûd al 'Ainy, hanafite. Ce dernier, auteur de l'Histoire dite al Badry, était des plus distingués; il écrivit plusieurs livres de haute science et aussi de beaux vers[1]. On fit à ce sujet plusieurs quatrains, dont le poème suivant, dans lequel les «sept genres» se trouvent réunis[2] :

قوما لحوبيت قاضى قد زجل شيني     بكان وكان امتـــدح بين الورى زيني
والقـــل موشح مـــواليـــا بـــلا ميـــنى     فابحـــر الشعـــر مجراها من العيـــنى

Et pendant le règne d'Az Ẓâhir, eut lieu le décès de son fils le prince Naṣr ad Dîn Moḥammed[3] ainsi que ceux des personnages suivants : le qâḍy al Wafâ'y ibn al Djazry, Sheikh des Lecteurs du[4] Quran; le Ḥâfiẓ[5] 'Abd ar Raḥîm al Ḥamawy, traditionniste; le sheikh des Ascètes (*Zuhhâd*) Moḥammed ibn Sulṭân; le sheikh Kamâl ad Dîn, le visionnaire (*madjdhûb*)[6]; le Sheikh 'Ubâda, malékite; le Sheikh Shams ad Dîn, hanafite; le Sheikh Abul Fatḥ ibn Abul Wafâ' et l'émir Djawhar al Lala (précepteur) al Qonoqbây[7], Khazindar, ainsi qu'une quantité considérable d'émirs commandants et de notables.

Plusieurs poètes moururent également : le Sheikh Taqy ad Dîn ibn Ḥagar, auteur de «*Sharḥ al Badî'iya*», commentaire sur le style poétique, qui mourut à Ḥamâ; le sheikh Shahâb ad Dîn ibn Mubârak sâh, un des meilleurs poètes; le sheikh Shams ad Dîn ibn Kumail, auteur de très beaux vers; Badr

[1] Voir p. 23.

[2] Je renonce à traduire ce quatrain, uniquement composé afin de citer les sept différentes formes poétiques alors en usage et qui n'offre aucun intérêt en français, sauf une allusion à *'ain*, source, à propos du nom du poète.

[3] Abul Maḥâsin, qui paraît avoir été lié avec ce prince, en fait un éloge intéressant dans *Nudjûm*, p. 319.

[4] Al Wafâ'y fut un des Sheikhs qui réglèrent les sept manières de lire le Quran.

[5] *Ḥâfiẓ*, ce mot signifie «qui sait le Qurân par cœur d'un bout à l'autre».

[6] Espèce de fou religieux.

[7] Cet émir eunuque se fit construire un délicieux petit mausolée au coin sud-est d'Al Azhar, qui servit pendant quelque temps de chapelle pour les aveugles et qui est souvent, par ignorance, attribué au fondateur de la mosquée au x^e siècle de l'ère chrétienne, le Qâid Djawhar.

al Bashtaky, poète important; le Sheikh Shams ad Dîn al Nawâdjy, auteur de «*Ḥalbat al Kumait*»[1], poète remarquable. Son oraison funèbre fut faite par Shahâb ad Dîn al Manṣûry, qui dit[2] :

رحم الله النـواجى فـقـد    فقـد الدنيـا وأبقى ما روى
وانطوى فى شـقة البين فيـا    حسرة العشاق من بعد النواجى

Ici se termine notre récit abrégé du règne d'al Malik Aẓ Ẓâhir Djaqmaq al 'Ala'y aẓ Ẓâhiry. Dieu est Omniscient.

R. L. Devonshire.

[1] Anthologie dont le titre à double entente paraît contenir une allusion au vin rouge qui n'aura pas été du goût du sévère Djaqmaq.

[2] Dieu aie pitié d'al Nawâdjy
Qui quitta ce monde nous transmettant des vers.
Il fut enterré et disparut
Combien regretté dans son éloignement.

# UN NAOS PHÉNICIEN DE SIDON

(avec 4 planches)

PAR

M. NOËL AIMÉ-GIRON.

Le Musée du Louvre conserve, dans la Salle du vase d'Amathonte, un petit naos phénicien dont l'étiquette indique Sidon comme provenance. Cette origine est très vraisemblable, mais ne peut cependant être considérée comme certaine. Le catalogue manuscrit du Musée ne donne, en effet, que les indications suivantes : AO., 2060; *naos à frise d'uræus, sur les côtés deux personnages à tiares coniques : très fruste; calcaire blanc.* De provenance et de dimensions, il n'est aucunement question. Ce monument, intéressant à plus d'un titre, comme nous le verrons, n'a jamais été l'objet d'une étude spéciale. Il y a, cependant, été fait plusieurs fois allusion dans des travaux relatifs à la mythologie et à l'art phéniciens[1].

Ce naos ne pouvait tenter les savants, ni au point de vue artistique : sa facture est grossière, ni à cause de sa conservation : toute la surface de la pierre est profondément érodée et les arêtes sont émoussées; l'ensemble apparaît très fruste. Son étude m'a semblé, cependant, propre à fournir quelques renseignements nouveaux susceptibles d'accroître les connaissances si clairsemées, que nous possédons sur les cultes et l'art de la Syro-Phénicie[2].

*
* *

Le monument (pl. I) a été taillé dans un bloc de calcaire du pays dit *ramleh*. Il présente la forme générale d'un parallélipipède droit dans la masse duquel on a sculpté et dont la base supérieure a été transformée en pan coupé,

[1] Dussaud, *Notes de Mythologie Syrienne*, p. 103-104; Contenau, *La Civilisation Phénicienne*, p. 176; *Manuel d'Archéologie orientale*, p. 1470, fig. 891.

[2] Ainsi que je l'ai déjà écrit (*Bullet. de l'Inst. français d'Archéol. orient.*, t. XXV, p. 195, note 5), je persiste à croire que la Syro-Phénicie a connu des traditions artistiques communes.

incliné vers le bas, d'avant en arrière. Le croquis coté, reproduit à la planche II, me dispensera d'entrer dans plus de détails. Il suffira d'indiquer que la plus grande hauteur du naos, dans son état actuel, est de 0 m. 60, sa plus grande largeur, de face, 0 m. 32 et sa plus grande largeur, de côté, 0 m. 17[1]. L'ensemble représente un petit édicule rectangulaire ouvert en avant et posé sur un socle. La face antérieure ainsi que les deux côtés latéraux, étaient seuls destinés à être vus. La face postérieure a été cependant dressée, probablement pour permettre la liaison avec une paroi verticale.

L'extérieur de cet édicule est très décoré. D'abord, au sommet, une rangée de huit uræus dressées dont six subsistent encore. Le chef de ces uræus devrait être timbré du disque solaire, mais cet ornement a été détruit par l'usure de la pierre[2]. Au-dessous de cette frise, et séparé d'elle par un listel, le disque solaire égyptien accosté de deux uræus plane, au creux d'une gorge égyptienne, de ses deux ailes éployées qui s'étalent sur toute la largeur du bloc.

Plus bas, une baguette surmonte deux antes ornées de palmettes, dites phéniciennes, entre lesquelles s'ouvre la porte de l'édicule. Le linteau de cette porte est décoré d'une guirlande rectiligne composée de fleurs de lotus : cinq (?) boutons la pointe en bas alternant avec quatre[3] corolles épanouies. A l'intérieur du tabernacle ainsi ménagé, se dressait un trône accosté de deux quadrupèdes vus de face. Cette partie du monument a beaucoup souffert des mutilations dont la divinité qui siégeait autrefois sur le trône a été l'objet. On ne peut douter que ces mutilations aient été volontaires, puisque les parties détruites étaient protégées de tout choc accidentel par leur position à l'intérieur même du naos. La divinité, peut-être de métal, était maintenue en place par un tenon qui s'encastrait dans la cavité qu'on aperçoit au-dessus du trône. De ce siège, on reconnaît encore les deux accoudoirs qui montent à droite et à gauche de la cavité. Plus bas, on distingue les deux pattes de devant, munies, semble-t-il, de griffes, et la partie inférieure de la poitrine

[1] Si l'on prend la hauteur pour unité, on aura comme rapport approximatif des dimensions : hauteur = 1, largeur = 1/2 épaisseur = 1/4. — Clermont-Ganneau, *Études d'Archéologie orientale*, t. I, p. 3, avait déjà noté les mêmes proportions pour la stèle de Yehawmelek, trouvée à Byblos où elles sont, en valeur absolue, à peu près deux fois plus grandes, qu'ici.

[2] Cf. *Bullet. de l'Inst. français d'Archéol. orient.*, *loc. cit.*, p. 195. — J'estime que notre naos a perdu au moins quatre centimètres.

[3] Sur l'origine de cet ornement et sa descendance probable. Cf. *Bullet. de l'Inst. français d'Archéol. orient.*, *loc. cit.*, p. 197.

des sphinx (?), debouts de face qui soutiennent le siège divin. Les antes et le tabernacle reposent directement sur une gorge qui embrasse les trois faces du monument seules autrefois visibles.

Les faces latérales sont moins ornées, comme on le verra sur la planche II. Autant que le mauvais état du monument permet de s'en rendre compte, elles portent symétriquement la même représentation, à droite et à gauche. Nous décrirons la paroi droite du monument, mieux conservée : au milieu d'un panneau de la même hauteur que le tabernacle proprement dit, se dresse une divinité masculine debout sur un espèce de socle qui rapelle le signe égyptien de la règle ▬, lequel sert aussi de support à certaines divinités de la Vallée du Nil. Le personnage qui semble imberbe, n'est vêtu que d'un pagne court, serré à la ceinture et n'atteignant pas mi-cuisse[1]. Il est coiffé d'un bonnet conique de la pointe duquel pend une tresse terminée par un gland qui affleure l'épaule. Dans l'état actuel, impossible de vérifier si le personnage était, ou non, paré du large collier égyptien. A droite du monument, il porte la jambe gauche en avant et brandit de la main correspondante un instrument rituel pas très distinct, mais qui est certainement l'objet énigmatique que j'ai signalé ailleurs[2] : un bâton recourbé terminé par une tête de bélier à laquelle s'accroche, par des chaînes (?), un espèce de bassin duquel pendent trois appendices. De l'autre main, le personnage, soutient, à hauteur de ceinture, une œnochoé. A gauche du monument, le personnage semble porter la jambe droite en avant, quant aux bras ils accomplissent les mêmes gestes qu'à droite, mais l'état de la pierre ne permet pas de distinguer les objets tenus en main.

Il ressort de cette longue description dont je m'excuse, que le monument du Louvre est à rapprocher du naos publié par M. Dunand dans *Syria*[3] et qui provient aussi de Sidon (fig. 1). D'autre part, un peu d'attention permettra de reconnaître la parenté qui existe entre ces deux *ναΐσκοι* et l'ex-voto à Astarté

[1] Le croquis de la planche II pourrait laisser supposer chez le personnage à la droite du monument, un pan d'étoffe retombant en avant. C'est très peu vraisemblable et dû probablement à une mauvaise interprétation d'un accident de la pierre.

[2] *Bullet. de l'Inst. français d'Archéol. orient.*, t. XXV, p. 206.

[3] Tome VII, p. 136, pl. XXXIII, 2 *a-b*. L'auteur date le monument au delà de la seconde moitié du IIIe siècle av. J.-C. et voit dans le personnage un pharaon. J'essayerai de montrer plus loin que ces conclusions ne sont peut-être pas exactes.

du Musée du Caire que j'ai longuement commenté il y a quelques années[1]. On me permettra de faire ici quelques rapprochements nécessaires entre ces monuments qui, différant par l'âge[2] la conception artistique[3] et le traitement du sujet, n'en représentent pas moins identiquement la même scène. Dans

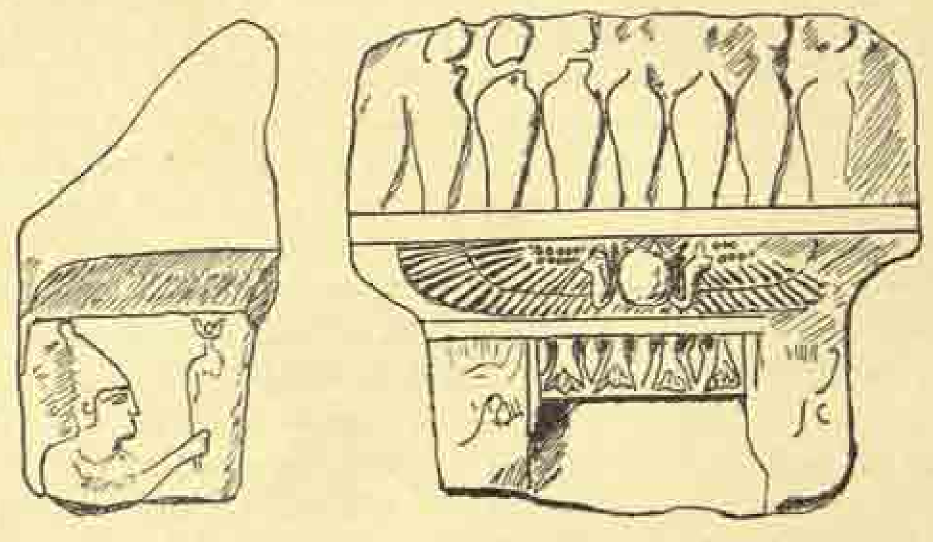


Fig. 1.

les deux cas, nous avons, sous un portique (pl. II et III), décoré d'ornements semblables disposés dans le même ordre, une divinité assise sur un trône accosté de sphinx. Dans le naos de Sidon, le portique est soutenu par des antes à palmettes auxquelles correspondent les colonnes hathoriques du bas-relief du Caire. Ces deux supports semblent avoir eu un caractère rituel[4]. Ils sont, en tous cas, la caractéristique des temples phéniciens; on les retrouve, en effet, soit colonnes, soit antes, sur un grand nombre d'ex-voto phéniciens et puniques[5] représentant des chapelles. Ils évoquent immédiatement le souve-

[1] *Bullet. de l'Inst. français d'Archéol. orient.*, t. XXV, p. 191-211.

[2] J'attribuerai l'un au début du v^e siècle l'autre à la fin du iv^e av. J.-C.

[3] Le naos de Sidon procède de l'art Syro-Phénicien, le bas-relief du Caire, de l'art hellénistique tel qu'il devait être pratiqué en Syrie.

[4] Cf. Lagrange, *Études sur les Religions Sémitiques*², p. 210 et suivantes et Contenau, *La Civilisation phénicienne*, p. 169.

[5] J'en ai reproduit quelques-uns dans le *Bullet. de l'Inst. français d'Archéol. orient.*, t. XXV, p. 195, fig. 2, 3; p. 196, fig. 4 et pl. I. Ajouter la stèle de Sulcis, Perrot et Chipiez,

nir des colonnes *Yakin* et *Bo'oz* du temple de Salomon[1] qui, comme on le sait, fut construit par des architectes tyriens. La divinité, centre de la composition, manque, mais la comparaison avec les monuments étudiés ici, nous autorise à conclure que c'était une Astarté. Aux deux acolytes porteurs de l'œnochoé et de l'encensoir (?) de forme spéciale que nous avons notés sur le premier monument, correspond, sur le bas-relief du Caire, un seul personnage, en partie détruit, qui, placé derrière la déesse pour des raisons de perspective[2], est muni des mêmes *ustensiles* cultuels. Dans mon travail sur l'ex-voto d'Astarté, j'avais pris, à tort, cet acolyte pour un orant. La confusion était facile puisqu'il faisait pendant à un orant, réel celui-là, qui laisse tomber de l'encens sur un thymiatérion allumé[3]. Je crois, aujourd'hui, qu'il faut voir des statues de divinités dans ces personnages. Ce point de vue semble confirmé par le bas-relief rupestre du Wadi 'Ašour près de Tyr, récemment publié[4] qui constitue, avec de légères variantes, un troisième monument reproduisant une scène semblable à celle que nous étudions : les deux acolytes y figurent dans la même posture, de part et d'autre de la composition, mais le socle sur lequel ils se dressent établit, sans aucun doute possible, qu'il s'agit bien de statues placées dans le temple d'Astarté. Je ne veux pas m'étendre sur cet intéressant monument qui sera certainement étudié comme il le mérite.

Ces comparaisons semblent bien indiquer d'abord que les *naïscoi* et les bas-reliefs représentent, ce qu'on n'avait pas vu jusqu'ici, une même scène interprétée différemment suivant qu'elle était rendue par un monument à trois dimensions (naos)[5] ou sur une surface plane qui n'en comportait que deux (panneau). Elles paraissent, en second lieu, appuyer l'hypothèse, déjà émise par moi, que la scène vise à représenter un sanctuaire fameux.

Les rapprochements auxquels nous venons de procéder, permettent de se

*Hist. de l'art*, t. III, fig. 133, et les trois naos ici étudiés, etc.

[1] I *Rois* 7, 21.

[2] Je les ai expliquées dans le *Bullet. de l'Inst. français d'Archéol. orient.*, *loc. cit*, p. 208.

[3] Dans son compte rendu de mon article (*Syria*, 1925, p. 98) M. Dussaud avait contesté ce détail qu'il m'a dit depuis avoir reconnu exact sur le monument, lors de son dernier passage au Caire.

[4] F. Thureau-Dangin, A. Barrois, G. Dossin et M. Dunand, *Arslan-Tash*, p. 118, fig. 50.

[5] La comparaison du croquis de la planche II avec le bas-relief du Caire, pl. III, permettra de saisir d'un coup d'œil la similitude entre les deux scènes.

faire une idée plus juste des dispositions du temple qui a servi de prototype à nos compositions. La reconstitution proposée dans mon article du *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*[1] semble devoir être modifiée comme suit (fig. 2) : sous un portique, la déesse siège au centre sur son trône, face

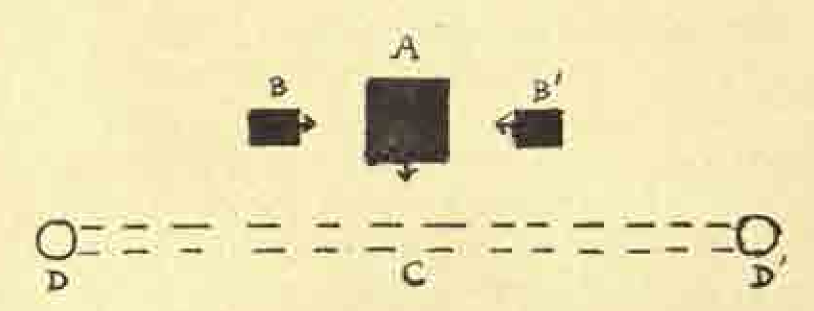



Fig. 2. — A, déesse. B, B', acolytes. C, portique. D, D', colonnes.

au spectateur, de chaque côté d'elle une statue de divinité masculine, peut-être de profil, tient les instruments propres à accomplir libation et encensement et, enfin, devant la déesse, est placé le thymiatrion sur lequel les dévots viendront sacrifier.

Cherchons maintenant à préciser le caractère des deux acolytes. On a déjà dit plus haut[2] qu'il fallait voir des divinités dans ces personnages, et non des orants, comme je l'avais cru ou des pharaons ainsi que l'avait proposé M. Dunand[3]. Ce sont des dieux qui accompagnent la déesse, ou plutôt, deux fois répétée, l'image d'une même divinité comme l'a reconnu le premier le Dr Contenau[4]. Pour ce dernier auteur, ce serait «un Baal de la foudre et de l'éclair». Je crois plutôt que nous avons affaire au *Dieu-fils* qui accompagnerait alors tout naturellement la déesse. Sa coiffure rappelle, en effet, à l'appendice près, la tiare du dieu jeune qu'on remarque, par exemple, sur les cylindres dits *syro-hittites*[5]. On peut objecter que, dans les exemples cités,

[1] *Loc. cit.*, figure de la page 109.

[2] Ci-dessus, p. 35.

[3] *Syria*, VII, p. 127.

[4] *La Civilisation Phénicienne*, p. 176. C'est ce qui a autorisé, semble-t-il, l'auteur de la stèle du Caire à ne représenter qu'un acolyte. La place *matérielle* du second, se trouvant occupée sur le bas-relief par l'orant.

[5] Contenau, *Manuel d'Archéologie orientale*, p. 949, fig. 655, 656, 657 où le dieu accom-

le vêtement de ce dernier dieu n'est pas le pagne, mais une espèce de manteau asiatique. A cela, il est aisé de répondre que d'autres traditions artistiques donnent parfois le pagne au dieu jeune[1]. On peut citer, enfin sur un objet (fig. 3)[2] récemment mis à jour à Byblos, donc en terre syro-phénicienne, une divinité masculine, le visage imberbe, coiffée de la tiare conique, parée du collier large et vêtue du pagne, accompagnée de deux capridés héraldiques soudés, dressés et affrontés. Ces animaux ne laissent aucun doute sur le caractère du personnage auquel ils servent d'emblème et il n'est plus contesté, je crois, qu'ils caractérisent le dieu de la végétation[3], le dieu-fils, Adonis, en un mot, dans la Syro-Phénicie. On peut même se demander si les personnages qui apparaissent devant une déesse uræus sur un des ivoires d'Arslan-Tash[4] ne sont pas également des représentations du dieu-fils. Ils sont, il est vrai, coiffés de la perruque égyptienne, mais, pour le reste[5] — costume et attitude — ils se révèlent en tous points semblables aux divinités masculines des naos de Sidon. Ils peuvent jouer le même rôle que les personnages des représentations étudiées ici, car il ne faut pas oublier que l'uræus est une divinité féminine en Égypte et je ne serais pas étonné qu'elle tienne la place d'une Astarté[6] sur

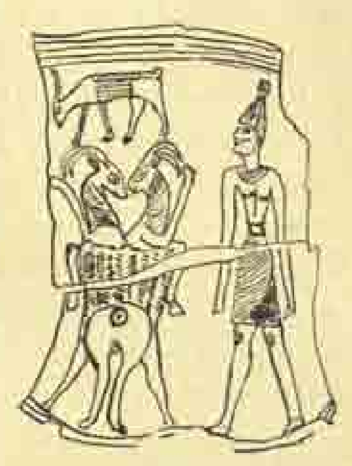
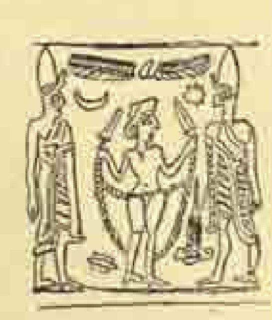


Fig. 3.

pagne la déesse. Remarquer que sur la figure 656 (figure reproduite ci-contre) le dieu est représenté *deux fois*, de part et d'autre de la déesse et que le groupe est surmonté du disque ailé sous lequel flottent le soleil (?) et le croissant tout comme sur les deux monuments étudiés ci-dessus (Caire et Wadi 'Asour).



[1] CONTENAU, *op. laud.*, p. 844.

[2] Manche de poignard en or découvert par M. Dunand. Cité d'après une communication particulière du fouilleur et reproduit sommairement d'après la revue illustrée d'Alexandrie : *Actualités*, n° du 26 juin 1932, p. 5. Même divinité sur la stèle d'Amrit : CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'Arch. Orient.*, IV, p. 396.

[3] CONTENAU, *op. laud.*, p. 624, 819, 1030, etc.

[4] P. 108 et 110, pl. XXXII, fig. 39.

[5] Collier, pagne, encensoir, œnochoé; ces deux derniers objets tenus comme sur le naos de Sidon.

[6] Cf. l'olive de pâte bleue récemment

les ivoires dont il s'agit. Je serais d'autant plus porté à le croire qu'il semble y avoir, sur certains monuments tout au moins, une opposition voulue entre le sexe des acolytes et celui de la divinité principale qu'ils encadrent. Dans le bas-relief du Caire et celui du Wadi 'Asour, nous retrouvons toujours la déesse-mère, disons Astarté, encadrée d'une double représentation du dieu-fils, disons Adonis.

Un autre monument, trouvé également à Sidon, nous permettra, si l'interprétation que je vais proposer, est reconnue exacte, de trouver inversement un dieu masculin accompagné d'une déesse deux fois répétée. Il s'agit aussi d'un petit naos de calcaire, conservé au Musée d'Istambul et publié pour la première fois par G. Mendel [1]. En jetant un coup d'œil sur la planche IV [2], on pourra se rendre compte que ce monument, vu de face, apparaît presque identique [3] au naos qui sert de point de départ aux présentes observations. Il est cependant plus élancé, d'une facture meilleure et a souffert seulement des dégradations intentionnelles qui ont détruit la divinité assise sur le trône. Passons à l'examen des faces latérales qui sont semblables: ici, à la place du personnage masculin des monuments précédents, apparaît une statue de divinité féminine, dressée sur un socle rectangulaire. Elle est d'aspect momiforme, bien que le sein soit indiqué, et porte sur la tête la perruque égyptienne surmontée du disque solaire. Un des bras est levé, l'autre abaissé dans le geste hiératique de protection des déesses égyptiennes [4] et chacun d'eux

découverte à Minet el-Beida où la déesse est représentée entre deux grandes uræus, *Syria*, t. XIII, p. 7 et pl. V, 3.

[1] *Musées impériaux Ottomans, Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*, t. I, n° 92 et figures, p. 243. Reproduit de face seulement par Contenau, *La Civilisation phénicienne*, fig. 31 et par H. Gressmann, *Altorientalische Bilder zum Alten Testament*[2], p. 151 et fig. 519-520, où les mesures sont données : *h* = 0 m. 65; *l* = 0 m. 36; *é* = 0 m. 29. Mendel date le monument de la première moitié du ve siècle, Gressmann du vie-ve. Je me rangerais plutôt à l'opinion du premier.

[2] Je dois la photographie reproduite ici à l'aimable courtoisie de M. A. Aziz, Directeur des Musées des antiquités d'Istamboul, que je remercie également pour les renseignements adressés en même temps et dont il sera fait usage plus loin.

[3] Il porte seulement, en plus, juste sous le trône et au milieu de la gorge inférieure, un petit ornement dans lequel M. A. Aziz m'écrivait en date du 9 juillet 1932, reconnaître «fort probablement des fleurs de lotus disposées en forme d'étoile [à six pointes] dans un encadrement rectangulaire».

[4] Image employée aussi dans l'Ancien Testament: cf. les passages des Psaumes cités par H. Gressmann, *Die Lade Jahves*, p. 53, notes 41-43.

est doublé d'une aile à rémiges pendantes qui dépassent la main. De la dextre et de la senestre, la déesse tient une fleur de lotus largement épanouie. L'ensemble s'inspire, très visiblement, des figures d'Isis et de Nephthis au chevet d'Osiris par exemple.

Si nous passons en revue les déesses ailées congénères qui figurent sur d'autres monuments syro-phéniciens, nous constaterons que ces figures sont presque toujours en relations avec un dieu. Sur les ivoires d'Arslan-Tash [1], apparaissent deux motifs répétés à plusieurs exemplaires : l'un représente Horus issant de la fleur de lotus [2] entre deux personnages assez semblables à nos déesses par l'attitude. Les éditeurs font observer, avec raison, qu'ils portent le costume masculin et que le sein n'est pas figuré. Il semble cependant que ce ne serait là qu'une erreur de l'ouvrier et les éditeurs sont obligés de convenir que dans une scène analogue, ornant la patère d'Amathonte [3] le jeune dieu est bien encadré des deux déesses. L'autre motif représente l'adoration de l'arbre sacré [4] par deux déesses du type étudié, mais ornées des avantages de leur sexe et vêtues en conséquence. Sans épuiser toutes les représentations où des déesses ailées accompagnent un personnage masculin, on peut citer encore : un cylindre phénicien égyptisant de la Bibliothèque Nationale, reproduit par Contenau [5]; une plaquette de terre cuite, trouvée à Sidon, publiée par le même [6] et qui représente, d'un côté, Ptah embryon et de l'autre une déesse ailée à l'égyptienne [7] (fig. 4), etc.



Fig. 4.

En nous appuyant sur l'opposition des sexes, entre la divinité principale et les deux acolytes représentés sur le naos du Louvre, nous avons conclu que ce monument devait être voué à une déesse flanquée d'un dieu représenté deux

[1] *Arslan-Tash*, p. 93-97.

[2] *Ibid*, pl. XIX-XXIV, nos 1 à 14.

[3] R. Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques*, fig. 220.

[4] *Arslan-Tash*, p. 97-99 et pl. XXIV-XXV, nos 15 et 19.

[5] *Manuel*, p. 1055 et fig. 732.

[6] *La Civilisation phénicienne*, p. 200 et fig. 56.

[7] Ici, la déesse porte sur la perruque un objet peu distinct qu'on peut interpréter soit comme la *plume* de Maât, soit, plutôt, comme le nom attribut de Nephthis ; en outre ses deux ailes sont abaissées.

fois. Peut-être ne semblera-t-il pas illogique qu'à la faveur de cette conclusion, nous supposions *a contrario* que le naos d'Istamboul était destiné à un dieu sous la protection d'une déesse figurée également deux fois.

Les divinités du monument de Constantinople semblent aussi avoir été les mêmes que celles de Paris; c'est-à-dire, ainsi qu'il a été proposé plus haut[1] : la *déesse-mère* et le *dieu-fils*. Mais le trône, la place d'honneur qui était occupée, dans le premier cas, par la *baalat*, devait, croyons-nous, revenir dans le second, au *fils* issu d'elle. Il faut avouer toutefois, que, jusqu'ici, on n'a signalé, à ma connaissance, qu'un exemple, douteux[2] parce qu'isolé, du dieu jeune assis, sur les monuments d'inspiration syro-phénicienne.

Ce serait une objection dirimante si nous n'avions les figures d'Horus accroupi[3] ainsi que les bronzes d'Imhotep assis. Je crois avoir démontré ailleurs[4] que ces dernières statuettes furent, dans certains cas, prises par des dévots syro-phéniciens pour une personnification d'Echmoun-Adonis. La position assise ne choquait donc pas l'idée qu'on pouvait se faire du dieu-jeune, en Phénicie.

Comme le naos d'Istamboul provient certainement de Sidon, c'est un argument de plus pour supposer qu'il était voué à Echmoun-Adonis sous des traits voisins de ceux d'Imhotep ou d'Horus trônant, et protégé par une double représentation d'Astarté, ailée comme une Isis. Il n'y a pas lieu de s'étonner d'une pareille adaptation. Les représentations des ivoires d'Arslan-Tash et des patères, pour nous borner à ces monuments cités plus haut, permettent d'établir qu'au VIIIe siècle[5] pour le moins, Isis et Horus égyptiens étaient identifiés iconographiquement à la *déesse-mère* et au *dieu-fils* syro-phéniciens. Cela se conçoit sans peine, quand on se rappelle que la Syrie-Phénicie a emprunté certaines conceptions artistiques à l'Égypte pour les adapter de bonne heure[6]

(1) P. 36.

(2) Sur le bas-relief rapporté de Tyr par Renan. Cf. Dussaud, *Revue de l'Histoire des Religions*, t. LXVIII, p. 64-65, fig. 4.

(3) Coupes et ivoires.

(4) *Bullet. de l'Inst. français d'Archéol. orient.*, t. XXIII, p. 5 et suivantes.

(5) C'est la date assignée aux patères par Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques*, p. 311, n. 2.

(6) Plus tard le fait est banal et à l'époque romaine il est bien attesté par la numismatique, cf. pour Héliopolis de Syrie S. Ronzevalle, *Venus lugens et Adonis byblius* dans les *Mélanges de l'Université de Beyrouth*, t. XV, fasc. 4, p. 158 et pl. XXVIII, 2, où Horus et Isis-Tyché représentent Adonis et Astarté; pour certains rapports iconographiques de basse époque entre Isis-

à ses mythes qui, eux-mêmes, avaient déjà pu être, à une plus haute époque encore, en relations avec les mythes de la vallée du Nil.

* * *

Résumons maintenant les résultats acquis par la présente étude :

1° Identité des scènes qui apparaissent sur les naiscoi et les bas-reliefs considérés.

2° La scène tend à reproduire un temple fameux et les deux colonnes qui l'encadrent habituellement ont un caractère rituel et sont à rapprocher de celles du temple de Salomon à Jérusalem.

3° Les figures qui accompagnent le dieu ou la déesse principale sont des statues de divinités.

4° Opposition du sexe de la divinité principale et du sexe de ses acolytes.

5° Si la déesse occupe le trône, les deux statues qui l'accompagnent à droite et à gauche sont une représentation double du dieu-jeune qui lui rend hommage.

6° Si c'est le dieu-jeune qui siège à la place d'honneur, les deux statues qui le protègent de leurs ailes reproduisent, de part et d'autre, la déesse mère.

7° En outre, cette opposition du sexe des acolytes pourrait être invoquée à l'appui de la thèse soutenue par Hugo Gressmann[1] qui voit dans les *Kerubim* de l'Arche de Yahvé, Dieu mâle, telle qu'elle est décrite par l'Ancien Testament, des figures féminines, ailées à la manière d'Isis protectrice.

8° Enfin, pour expliquer la discrépance entre la position des *Kerubim* qui faisaient corps avec l'Arche[2], temple portatif pour le désert, et la position des *Kerubim*, indépendants de l'Arche et qui la protégeaient de leurs ailes

Tyché et Astarté cf. *Bullet. de l'Inst. français d'Archéol. orient.*, t. XXIII, p. 11-25.

[1] *Die Lade Jahves.*

[2] Selon *Exode*, 25, 17.

dans l'édifice de Salomon[1], on pourrait, peut-être, rapprocher les premiers des acolytes sculptés aux parois des naos phéniciens et comparer les seconds aux acolytes figurés d'une façon indépendante sur les bas-reliefs ici étudiés, en supposant que, dans la tradition hébraïque, nous avons aussi affaire à une même scène sous deux aspects différents. Placés devant les mêmes difficultés techniques, Hébreux et Phéniciens auraient résolu de façon identique, le problème de perspective qui consistait à reporter sur les parois d'un édicule cubique, des personnages qu'on imaginait se dresser, dans la réalité, de part et d'autre de cet édicule et sans relation matérielle aucune avec lui. Durant le séjour des Hébreux au désert on se serait contenté de cet expédient, mais, quand Salomon construisit le Temple, les *Kerubim* auraient repris, tout naturellement, leur place indépendante aux côtés de l'Arche.

*
* *

Toutes ces conclusions ne seront peut-être pas acceptées telles quelles par les spécialistes à qui est maintenant la parole. Je serais heureux s'ils voulaient bien les examiner pour décider ce qu'il faut en prendre et ce qu'il en faut laisser.

Noël Aimé-Giron.

Port-Saïd, 20 juillet 1932.

[1] D'après I *Rois* 8, 6-7 et II *Chroniques*, 3, 10-13.

# SOME GRÆCO-ROMAN BRONZES

## IN THE CAIRO MUSEUM

(with 5 plates)

BY

L. P. KIRWAN.

During a recent rearrangement of the Græco-Roman room in the Museum the writer was enabled, through the kindness of the keepers, to select from the small collection of bronzes some thirty-nine of the more interesting pieces which, so far as can be ascertained, have hitherto not been published.

Of these, six are from the Fayyûm; two from Mit Rahîna; one from Samannûd; one from Tell el-Muqdâm; one from Tell Atrib; three from Tell Timai; two from Ahnâsia el-Madîna; one from Saqqâra; one from Zâwyet Razîn; two from Edfu; one possibly from Qena; one from Kalabsha; and one from El-Minya magazine. Of the remainder whose provenance is unknown, one is from the sebâkh and three are recorded as having been bought.

As is not unusual in a collection from Egypt which is for the most part of the Roman period, Aphrodite and Eros are the most common of the purely Greek types and there are five examples of each. Of the other Greek divinities there is one bust of Seilenos, two figures of Dionysos and one which is probably Helios. Of the Egyptian gods, there is a seated figure of Serapis (who is Greek in type though Egyptian in origin) and two busts of Isis.

Most of the bronzes published here were probably made in Græco-Egyptian workshops and were no doubt part of the stock in trade of some of the guilds of χαλκοκολληταὶ[1] which existed in the various towns. Plaster moulds for

[1] See Edgar, *Greek Bronzes* (*citing Oxyrhynchus Papyri*, I, p. 158).

making bronzes are recorded from Mit Rahina, of the early Roman period[1]; from Qalyûb, where the collection of moulds and bronzes is dated c. 200 B.C. though most of them appear to be a good deal later[2]; from Tell Timai[3]; and from Memphis, where plaster casts for silver objects were also found, dated c. 350–220 B.C.[4].

As none of the objects catalogued below come from excavated sites, dating must be based on internal evidence alone. The majority are undoubtedly of the Roman Imperial period. One or two pieces, however, may be earlier, and for these it seems unsafe to draw a dividing line between Hellenistic and early Roman on the grounds of style alone, since it is clear that the Hellenistic tradition was carried on into Roman times. The Aphrodite No. 58942 may well be of late Hellenistic date, based on a prototype of the Praxitelean age. The exaggerated twist of the body, as in the Venus of Milo, is rather characteristic of the later period. But the elaborate and artificial arrangement of the drapery and the awkward and contorted position of the hips in relation to the shoulders (as in the Cnidian and Melian Aphrodites), whereby the folds of the himation are held up across the thighs, are all features of Hellenistic sculpture[5].

The sensual treatment of the figure, the rather well-developed body, the sfumato rendering of the flesh and the type of face (especially the moulding of the mouth) are reminiscent of the school of Praxiteles, whose style was much in vogue in the Alexandrian ateliers[6].

The Aphrodite No. 59137, in the attitude of the famous Venus Pudica (a type initiated by Praxiteles and of which there have been innumerable imitations), seems to be a fair piece of the Roman period.

The group of wrestlers, a well proportioned piece of work, may date from early Roman times. The taut muscles are well shown and there is a definite attempt at realism in the expression of strain on the faces. Large numbers of similar groups in bronze have come from Egypt, which seems to have

(1) Edgar, *Greek Moulds*.

(2) Ippel, *Bronzefunden von Kalyub* and Lawrence, *J.E.A.*, XI, 1925, p. 188, 189.

(3) Edgar, *Annales*, VIII, p. 157.

(4) Rubensohn, *Hellenist. Silbergerät in Gipsabgussen*, p. 88.

(5) Lawrence, *Later Greek Sculpture*, p. 35, 126.

(6) Cf. Amelung, *Bullettino Communale*, 1897, p. 110.

followed the fashion of the rest of the Empire in its enthusiasm for professional athletics[1].

As Prof. Perdrizet has shown, there is seems no reason for identifying the majority of these groups with Heracles and Antaios, though the legend was well known in Egypt[2].

It is interesting to note that, whereas in most of these groups from Egypt the wrestlers are of native stock, in the group from Tell Atrib the features are European rather than Egyptian.

The seated figure of Serapis No. 46410 is one of the numerous copies of the famous statue which stood in the ἱερόν of Serapis in the Serapeum at Alexandria. According to Clement of Alexandria it was dated 284-287 B. C. and was the work of a Bryaxis; not, as a recent authority has pointed out, Bryaxis the Athenian and pupil of Scopas, but another Bryaxis, the sculptor of the cult-statue of Apollo at Daphnae near Antioch[3].

The bronze in question is probably of early Roman date and in the careful treatment of the hair and beard rather resembles a bust of Serapis in the Cairo Museum, considered to be of the second century A. D.[4].

The diseased man No. 28598, is an interesting and unusual piece, in which the emaciation of the upper part of the body is in curious contrast to the grossly distended stomach. A number of these pathological figurines in terracotta and bronze are known, of which the most famous is, perhaps, the seated figure of the emaciated man in the Wyndham Cook Collection[5]. The large flapping ears, the unduly prominent nose, and the closely cropped skull with the tuft in front are all characteristic of the so-called Alexandrian grotesques whose origin has been so much debated; by Sieveking, who considers them to have originated in Asia Minor[6] and by Pagenstecher who considers that their manufacture was not confined to any one centre during the Græco-

[1] Cf. Jouguet, *La Vie municipale dans l'Égypte romaine*, p. 103.

[2] Perdrizet, *Bronzes Fouquet*, p. 74.

[3] Lawrence, *Greek and Roman Sculpture*, 1929, p. 289, and Breccia, *Alexandrea ad Aegyptum*, p. 112 etc., for other copies.

[4] Cf. Edgar, *Greek Sculpture*, No. 27432.

[5] *Burlington, Fine Arts Cat.*, 1904, No. 50, Pl. LII; see also W. Lamb, *Greek and Roman Bronzes*, and Breccia, *Alexandrea ad Aegyptum*, p. 452.

[6] See *Terracotten der Sammlung Loeb*; text to Plate 86.

Roman period[1]. The inscription on the figure here, Ḏ-ḥr son of Ḏd-Ḏḥwty, suggests a native product. The immense popularity of these grotesques in Alexandria may, in part, have been due to an inherent Egyptian taste for a genre which shows itself in an even earlier period in the contorted figures of Bes and Ptah Sokar.

Of the later statues, the Aphrodites No. 39535, with the Isis crown, and No. 47127 may, to judge from the dressing of the hair which resembles the coiffure in fashion during the Claudian period[2], be as early as the first century A. D. In the Aphrodite No. 47127, if the 'indice mammaire' of Reinach is considered as a guide to dating, the position of the breasts so close together should be an indication of lateness[3]. The figure, however, is well proportioned and should certainly be earlier than the Aphrodite No. 26678 where the fat face and massive lumpy body point, by analogy with the terracottas, to a date as late as the third century A. D.[4].

Of the Eros series, No. 44707 in style, in the plump body, and in the heavy treatment of the hair, is similar to an Eros portrayed on a coin of Heliopolis struck under Philip and Otacilia Severa[5]. The other figures in this group do not differ from the usual Roman type. The seated figure from Kalabsha seems to belong to the Roman ikonography. The head is not unlike that of the Emperor Commodus, though the features are too worn to be certain[6].

The two crude female figures, Nos. 39359 and 58945, may be assigned to the late Roman period and have affinities with the Coptic terracottas. The heads bear a close resemblance to two of these illustrated by Pagenstecher[7] and dated to that period.

The two figures of Dionysos are both of the effeminate type which appears during the fourth century and becomes usual from the time of Alexander[8]. Both must be of the Roman period.

[1] *Ueber das landschaftliche Relief*, 1919, p. 39.

[2] Cf. Edgar, *Greek Bronzes*, No. 27654 and p. IV, note 4.

[3] See S. Reinach, *Rev. Et. Gr.*, 1908, p. 13.

[4] See Edgar, *Greek Bronzes*, p. IV.

[5] Cf. *Monuments Piot*, XII, 1905, p. 61 and Plate VI.

[6] Bernoulli, *Romische Ikonographie*; II, 2, Taf. LXIII, a.

[7] See *Die Griechisch-Aegyptische Sammlung*, Ernest von Sieglin, II, Teil 3, Tafel XL, Nos. 2 and 4.

[8] S. Reinach, *Recueil des têtes antiques*, Plate 205 and text.

The bronze bell No. 53326 falls into a class apart and may be earlier than the Græco-Roman period. An almost identical example was found near El-Badâri in a cemetery dating from the twenty-second dynasty to the Ptolemaic period [1].

The catalogue of these bronzes has been drawn up on the system employed by Edgar in the Catalogue of Græco-Roman Bronzes in the Cairo Museum (*Catalogue Général*). The numbers, therefore, refer to entries in the *Journal d'Entrée*.

## CATALOGUE.

26678. Aphrodite. From Alexandria. Height, 27.5 cm. (Plate I).

Standing with right knee bent and with head turned slightly to the left. She is holding up a looped object, possibly a cestis, in the right hand. She is naked. Her hair is parted in the middle, waved to either side, and fastened up behind, with a thick tress falling over each shoulder. She wears a rather high, decorated stephane.

It is probable that the figure was a part of a group of Aphrodite threatening Eros, similar to the one from Egypt in the Collection Lehmann, where the looped object is described as a 'fan'. The left hand of Aphrodite would then be touching the upraised right hand of Eros. The group in the Collection Lehmann is considered to be of the Antonine epoch.

*Technique.* Solid cast.

*Preservation.* Face and neck badly corroded. Thick black patina.

Bibliography. Coll. Lehmann, Plate XIV, No. 120. Reinach, *Rép.*, II, p. 346. Babelon et Blanchet, *Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque Nationale*, No. 241.

28396. Pharaoh. Bought. Height 9.5 cm. (Plate V).

Standing with left foot forward, holding folded cloth in right hand and holding up sacred ibis on a standard in the left. Wears beard, wig, uræus.

[1] Brunton, *Qau and Badari*, III, Plate XLIV, No. 99. The grave No. 1110, from which the bell came, contained no other objects and is marked in the tomb register 'Ptol?'.

Clad in gauffered kilt. Necklace with pectoral round neck. A conventional representation.

*Technique.* Solid cast.

*Preservation.* Fair. Dark grey to black patina.

28598. Figure of a diseased man. Height 9.5 cm. (Plate II).

Standing with legs apart, the right hand (with clenched palm as if some object had been held in it) placed on the abdomen, the left is resting on the left thigh. He is looking slightly to the right. Although the abdomen is abnormally distended other parts of the body are shown as much emaciated and the vertebræ, clavicles, and lower ribs are all clearly discernable though the skin. The skull is hydrocephalic. The pupils are incised and the hair, cropped short with a tuft in front, is represented by small incised holes. There are a few almost illegible hieroglyphs cut on the outer surface of both upper arms.

Hieroglyphic inscription.

Right arm. Left arm.



*Technique.* Solid cast. The pupils of the eyes are incised.

*Preservation.* Badly oxidised. Covered with a thick green-brown patina. Both legs broken off above the knees.

29112. Helios. Height 11.3 cm. (Plate II).

Standing with left leg slightly forward and knee bent. He is looking right. Right hand extended holding patera, left hand held out with open palm. His

[1] See Lieblein, *Diction. de noms hiéroglyphiques*, Nos. 1059, 1293; also Griffith, *Cat. of the Rylands Papyri*, Vol. III, p. 465; 2-ḥr, Zeho, Τεως.

head is radiate. Wears chlamys fastened on the left shoulder, falling over left arm and draped round the lower part of the body. His hair, rather long and unruly, is not dressed.

*Technique.* Solid cast.

*Preservation.* Fair. Grey-green patina.

Bibliography. Reinach, *Rép.*, II, p. 110, 117; III, p. 30. Perdrizet, *Bronzes Fouquet*, p. 34.

29113. Caryatid. Height 9 cm. (Plate II).

Standing with left knee bent and looking right. Holds wreath in the right hand and supports basket on her head with the left. She wears a voluminous chiton, girt up at the waist, with wide hanging sleeves.

Her hair is parted in the middle, waved back on either side and knotted in a chignon behind. It seems to be a smaller copy of a good model.

*Technique.* Cast solid. The figure is standing on a small circular pedestal, the lower part of which has disappeared.

*Preservation.* Good. Thin dark grey patina.

Bibliography. Reinach, *Rép.*, II, p. 425 etc.

36463. Comic figure. Possibly of an actor. Bought at Qena or at Edfu. (Plate IV). Height 18.5 cm.

Standing with right foot forward, body thrown slightly backwards, and right hand extended in a beckoning gesture. He is naked, has short curly hair, and wears a small conical hat. Left hand on hip. He carries a chlamys hanging from the left shoulder, passing under the armpit, and falling over the left wrist.

*Technique.* Cast solid.

*Preservation.* Good.

Bibliography. Compare the 'Komische Schauspieler' from Asia Minor in the Athens Central Museum. Winter, *Hellenist. Skulptur*, p. 367, No. 4. Perdrizet, *Bronzes Fouquet*, Plate XXIX, No. 114 for figures with similar hats.

37562. Roman soldier playing trumpet. Height 7 cm. (Plate V).

Standing with his left foot forward and head thrown back, holding trumpet to mouth with both hands. He wears a cuirass with three fringes, pallium fastened under the chin, helmet, and high buskins.

*Technique.* Cast solid. The trumpet seems to have been cast separately.

*Preservation.* The trumpet and the left arm have been broken off. Face badly corroded. Covered with a dark grey-green patina.

BIBLIOGRAPHY. BABELON et BLANCHET, *Bronzes de la Bibl. Nat.*, No. 910, p. 398.

39359. Female figure. Acquired on March 8th, 1907 from the Fayyûm. Height 11.9 cm. (Plate II).

Probably formed part of the handle of a knife. Standing with thighs close together, holding out a cup with a pointed base in the right hand and a tumbler-shaped vessel in the left. She is naked and her hair is cut off square at the nape of the neck with a fringe across the forehead. The face with the thick lips and exaggerated nose is reminescent of the grotesque terracottas. Very crude work of the late Roman period.

*Technique.* Cast solid. The hair on the navel is indicated by hatched incised lines. There is a hole below the pedestal for the insertion of a knife blade.

*Preservation.* Badly worn and oxidised. Dark grey-green patina.

39361. Plaque in the form of a womans head. From the Fayyûm. Height 7 cm. (Plate V).

She has curly hair puffed out at the sides. The masque ends in a pointed leaf below. There is a ring for suspension at the top.
Probably a steelyard weight.

*Technique.* Cast. Hollow at the back.

*Preservation.* Much worn. Dark green patina.

39363. Bust of Isis. From the Fayyûm. Height 5 cm. (Plate V).

Her head is turned slightly to the right. She wears mantle, fastened between the breasts, wig falling to the shoulders, and Isis crown of horns, disc, uræus, plumes, and corn-ears. Probably a steelyard weight.

*Technique.* Cast. With ring for suspension. It is hollow behind and small amounts of molten bronze have been dropped inside at different times to re-adjust the weight.

*Preservation.* Much oxidized.

Bibliography. Edgar, *Greek Bronzes*, No. 27855; Babelon et Blanchet, *Bronzes de la Bibl. Nat.*, Nos. 639, 641; Sacken, *Antike Bronzen*, 1322.

39535. Aphrodite with headress of Isis. From Tell el-Muqdâm. Height 55 cm. (Plate I). The arms were recovered subsequently from a dealer.

Standing with thighs close together and right knee bent. Both arms are raised; it is possible that the left hand held a sistrum (cf. Reinach, *Rép.*, II, 361, 10). She is naked and wears armlets, bracelets decorated with coiling snakes, heavy globular earrings, a necklace with a crescent (below which hangs a uræus) in the middle, and a large pendant, possibly an amulet, on either side. On her head she has a vertically voluted stephane in the centre of which is a uræus surmounted by the crown of Isis and flanked by elaborate pointed leaves. Her hair is parted in the middle, waved back on either side, and fastened in a chignon behind with a thick curl falling down over each shoulder.

*Technique.* Hollow cast. Both arms have been cast separately and joined beneath the armlets which form an effective screen. The eyes are inlaid, the iris being of black glass set in a white plaster.

*Preservation.* Slightly cracked on right side from arm-pit to hip-bone. Cracked across both knees. Broken above right ankle, left foot and ankle missing. The top of one of the plumes in the crown has also been broken off. The statue is much oxidized and covered with a thick green patina.

Bibliography. Edgar, *Greek Bronzes*, No. 27654. Ridder, *Bronzes antiques du Louvre*, No. 12 (Fig. 50), also from Egypt. Reinach, *Rép.*, II, 361, 10.

40082. Eros as a trumpeter. From Saqqâra. Height 9.5 cm. (Plate II).

Standing with left foot forward and body turned to the right. His head is tilted backwards and he holds the trumpet, pointing upwards, to his mouth with both hands. He is winged, naked, and stands on a tree-trunk. He has short, curly hair with a knot just above the forehead.

*Technique.* Cast solid. The trumpet may have been cast separately.

*Preservation.* Most of the right arm and the trumpet have been broken off. Much worn and covered with a dark green patina.

41807. Seated figure from Kalabsha. Height, with throne, 16.5 cm. Height of throne, 7.4 cm. (Plate IV).

Seated on throne, left foot drawn back, and looking to the left. He wears a belt, decorated with a scroll pattern, passing over the right shoulder (possibly a sword belt); chlamys over the left shoulder and draped over the left knee; and buskins. His head is crowned with a fillet and he has short curly hair.

*Technique.* Hollow cast with a grey earthy core. It is possible that the lower part of the left arm has been cast separately and joined at the elbow. The throne also is hollow cast.

*Preservation.* Badly corroded, especially the face and the neck. Covered with a thick dark green patina.

42899. Plaque in the form of a young male bust. Heracles? From Tell Timai. Height 6.9 cm. (Plate V).

The head is that of a youthful male with thick curly hair. He wears a hood knotted under the chin. Below and on either side of the knot fall two conventionalized vine-leaves. The type of head with the thick, unruly hair rather resembles those of the satyrs and baccants. A good piece of work of an early period.

*Technique.* Cast. Curved as if originally attached to the handle of a lamp or the base of a lamp-stand. The pupils are incised but the iris, which has

been inlaid, is missing. The lips are covered with fine gold foil. The bust is in a excellent state of preservation with a rich golden-brown surface.

43092. Eros. From the Fayyûm. (Plate V). Height 5.2 cm.

Winged and naked figure of Eros in the act of flying. The left leg is extended and both arms are outstretched in front. He has curly hair with a small tuft above the forehead.

*Technique.* Solid cast. The figure is badly oxidized and covered with a thick green patina.

Bibliography. Reinach, *Rép.*, II, 443, 2; Perdrizet, *Bronzes Fouquet*, p. 10, No. 6 and Plate V.

43111. Amphora on a stand. From Edfu. Height 7.2 cm. (Plate V).

The amphora, of a third or fourth century A. D. type, is solid and seems to have been cast separately.

44707. Eros. Height 14 cm. (Plate II). From Mit Rahina.

Standing with right foot forward. He is looking upwards to the right and holds up an alabastron in the right hand. Possibly the left hand, which has been broken off, held a shell. The type may have been taken from the group of Aphrodite at her toilet and Eros holding up the alabastron towards her. (Cf. Edgar, *Greek Bronzes*, p. 8, Note 1).

The figure is winged and naked, with curly hair gathered up into a knot above the forehead.

*Technique.* Solid cast.

*Preservation.* Part of one wing and the left hand have been broken off.

Bibliography. Edgar, *Greek Bronzes*, No. 27661. Babelon et Blanchet, *op. cit.*, Nos. 249, 283.

45290. Plaque in the form of a male bust. From the sebâkh, Mit Rahina. Height 9 cm. (Plate V).

The features are of negroid type with a broad nose and thick lips. The hair is cut square across the forehead and arranged in formal rows. On his

head he wears a leafy cap decorated with a series of small impressed circles. His neck is encircled by a wreath, below which hangs a formal leaf. There is a ring for suspension on top, which suggests a steelyard weight.

*Technique.* Cast. The bust is hollow at the back.

BIBLIOGRAPHY. PERDRIZET in *Bronzes Fouquet*, pp. 57, 58, gives a full list of references to publications dealing with representations of negroes and negroid peoples in ancient art including a number of bronzes.

46410. Serapis. From Zâwyet Razîn. Height, from top of modius to feet, 13 cm. The footstool measures 4.2 cm. long by 2.3 cm. high. (Plate IV).

Seated on a throne, which is missing, with feet on a footstool. The left foot is slightly drawn back. His right hand is lowered as if he were touching the head of Kerberos while his left hand is raised to the level of his head, the palm partly closed as if he were grasping a sceptre. He is wearing chiton, himation draped over the left shoulder and lying across his lap, sandals, and modius or kalathos decorated in the front with an olive tree in relief. In the original statue the modius was of a light colour, which made the three olive trees stand out, as if in relief, against the dark back ground[1].

*Technique.* The figure of the god and the footstool have been cast in one piece and separately from the throne. The head and shoulders of Serapis contain a grey earthy core while the lower half of the figure, which is hollow, has been cut away to fit the throne. It seems that both arms have been cast separately, the joints being concealed by the chiton and the drapery of the himation.

*Preservation.* Good. The throne is missing. The figure is covered with a light green patina.

BIBLIOGRAPHY. EDGAR, *Greek Bronzes*, No. 27635; BABELON et BLANCHET, *op. cit.*, p. 13, No. 29; REINACH, *Rép.*, II, p. 18, No. 10 and p. 19, No. 9.

[1] Compare reconstruction by Amelung in BRECCIA, *Alexandrea ad Aegyptum*, p. 113, also Introduction to this *Catalogue*.

47127. Aphrodite. Entered in the *Journal d'Entrée* as 'apporté par M. Rouchdy, 10. 9. 21' from the Fayyûm. Height 22 cm. (Plate I).

Standing, right knee slightly bent. She is naked. Her hair is parted in the middle, waved back to either side, and knotted in a krobylos behind. A long curl falls on either side of the neck. She wears a stephane with vertical volutes in front and surmounted by a design of pointed leaves. The statue seems to belong to the series of nude Aphrodites emerging from the bath. Her left hand may therefore have held a mirror while her right would have been raised in the act of perfuming or arranging her hair. (Cf. Perdrizet, *Bronzes Fouquet*, p. 3).

*Technique.* The statue is hollow cast. The arms have been cast separately and are missing.

*Preservation.* Both arms are missing. There is a deep dent above the left breast. The lower part of the right leg is missing and the left leg has been broken at the knee. There is a dent across the bridge of the nose and a heavy dent in the centre of the back.

Bibliography. Reinach, *Rép.*, II, 803, 6-8; 337, 6; 361; 342, Nos. 7-9. Babelon et Blanchet, *op. cit.*, Nos. 234, 237.

48074. Statuette of a goddess in the form of a Uræus. Found in the sebâkh. Height 3.8 cm. (Plate V).

Uræus surmounted by a bust of Isis. Apparently the top of a handle to some object, the stem of which has broken off just above the head of the goddess. A similar motif may be seen in the Osiris-headed uræus, No. 27506 in Edgar, *Greek Bronzes*.

*Technique.* Cast. The face is badly corroded. Covered with a grey-black patina.

49542. Group of two wrestlers. Found in the sebâkh at Tell Atrib Nov. 10, 1925. Height 18.5 cm. (Plate IV).

A. has clasped B. round the waist from behind, lifted him bodily into the air, and is trying to throw him. B. meanwhile, by grasping A's forearms, is endeavouring to break the grip. Both figures are naked. A has a heavy beard and thick curly hair; B., a much younger man, has long curly hair falling over the nape of the neck. The hair in both case cases is treated in a manner common on Greek male heads. Unlike most of the large number of groups of this sort which have come from Egypt the wrestlers are distinctly European and not Egyptian in appearance.

*Technique.* A is solid cast, B is hollow; no doubt in order to preserve the balance. In A the left hand and wrist, the right forearm, and the right and left upper arms (which have been joined at the shoulder) have been cast separately. All these joints, though made with lead, are in a good state of preservation. (Cf. PERDRIZET, *Bronzes Fouquet*, No. 9; p. 13).

*Preservation.* A has an ancient mend (with lead) in the left knee, a small hole in the right thigh, and a larger one in the abdomen.

There is a crack below the right knee of B. and holes in the right thigh, right breast and the centre of the spine.

Both figures have a light golden-brown patina.

BIBLIOGRAPHY. EDGAR, *Greek Bronzes*, No. 27712; REINACH, *Rép.*, II, 539, 3; RIDDER, *Collection de Clercq*, No. 254, *Arch. Anzeiger*, 1890; p. 158, 4; PERDRIZET, *Bronzes Fouquet*, No. 110 and Plate XXXIII; also *op. cit.*, for a list of references to numerous similar groups from Egypt.

50040. Bust of Seilenos. From Samannûd, Aug. 29th, 1926. Height 10 cm. (Plate II).

His face is turned upwards and to the left. He is crowned with a wreath of ivy leaves and wears a nebris passing over the right shoulder and under the left arm. There is a trace of a ring for suspension on top of the head. The object was probably a steelyard weight.

*Technique.* Cast. The bust is hollow behind. It is in good condition with a dark brown patina.

BIBLIOGRAPHY. PERDRIZET, *Bronzes Fouquet*, Plate IX and p. 17; BABELON et BLANCHET, *Bronzes de la Bibl. Nat.*, Nos. 390-408; REINACH, *Rép.*, IV, 37, No. 8.

53326. Bell. Purchased from the executors of the late Miss Lily Place, Aug. 1929. Height 9.1 cm. (Plate V).

The surface of the bell is decorated with an 'uzat' eye, head of Khnûm, head of Anubis, and a figure of Sobk, in relief. The upper part of the bell consists of two figures of Bes, back to back, standing on a pedestal. There is a hole in the upper part for suspension.

*Technique.* Cast. It is probable that the heads of Khnûm and Anubis, the 'uzat' eye, Sobk, and the figures of Bes have been cast separately.

*Preservation.* Very good. Gold-brown patina.

Bibliography. G. Brunton, *Qau and Badari*, III, Plate XLIV, No. 29.

55873. Aphrodite. Height 21 cm. From the Fayyûm.

Standing with her weight principally on the left foot. She is naked and wears a stephane decorated along the top with a row of triangular leaves. The figure seems to belong to the group of Aphrodites emerging from the bath. She may have held a tress of hair in each hand as in Edgar, *Greek Bronzes*, No. 27647 or possibly she held a mirror in one hand and a tress of hair in the other.

*Technique.* Hollow cast.

*Preservation.* Poor. The lower part of the right leg is missing. The left leg is cracked across the calf.

Bibliography. See No. 47127.

58940. Goddess. Height 16 cm. (Plate I). From Ahnâsia el-Madina.

She is moving rapidly forward with both arms outstretched. She is clothed in a peplos with apoptygma and kolpos. Her hair is parted in the middle, waved back to either side, and caught up in a knot behind.

The type is not a common one.

*Technique.* Cast, with the remains of a grey-black core inside. Both arms have been cast separately and the joint at the shoulder is concealed under the peplos.

*Preservation.* The right arm is missing. The figure is in poor condition and most of the forehead and the neck have corroded away. Covered with a thick dark-green patina.

58941. Dionysos Mellephebe. From Ahnâsia el-Madîna. Height 19 cm. (Plate IV).

Standing with left foot forward, left hand raised, and right arm at his side. He may have held some such object as a jug in his right hand, and a drinking horn in his left as in Edgar, *Greek Bronzes*, No. 27643.

He wears a chlamys, slung over his shoulder, and buskins. His hair, which is parted in the middle and gathered into a knot at the back, is bound by a strophion intertwined with vine-leaves. A tress of hair falls over each shoulder.

*Technique.* Hollow cast. It seems possible that the left arm and cloak have been cast separately. The figure is in fair condition with a thick green patina.

Bibliography. *Arch. Anzeiger*, 1906, col. 140, 19; Reinach, *Rép.*, II, 110-118.

58942. Aphrodite. From Tell Timai. Height 36 cm. (Plate III).

Standing with left knee bent and head turned slightly to the left.

She wears an ungirt Ionic chiton, of a thin, transparent material, and Doric himation. The sleeve of the chiton has slipped off the left shoulder. The himation is held up under the left arm-pit and in the right hand, from which it falls in heavy folds across the thighs and down the left side. The piece of the himation held between the thumb and second finger of the right hand is separate and not joined with the rest of the garment, which suggests a wing when viewed from the side. It is possible that the left hand held an apple. She wears sandals, the straps of which are joined by a diamond-shaped buckle, and a stephane with a design of alternate double tendrils and

fleur-de-lys engraved on the front. Her hair is parted in the middle, waved back on either side, and gathered in a double chignon at the back.

*Technique.* The statue has been hollow cast. The arms seem to have been cast separately and joined at the edges of the sleeves of the chiton.

*Preservation.* There is a hole beneath the left eye, one in the right upper arm (mended with a rivet which has fallen out), and two holes in the back. The figure is in good condition and a rich golden-brown in colour.

Bibliography. Reinach, *Rép.*, 331; Nos. 2, 3. (No. 2 is a small bronze).

58943. Panther. Height 4 cm. (Plate V).

Squatting on its haunches with left paw raised. Its head is thrown back and its mouth is open, as if in the act of howling.

*Technique.* Solid cast. With a dark brown patina.

Bibliography. Edgar, *Greek Bronzes*, 27724; Reinach, *Rép.*, II, 725, 4, 5.

58944. Upper part of a male figure. Height 6.5 cm. (Plate V).

His right hand holds a baton or some similar object against the back of his head. He wears a cloak, mostly broken off, draped over his left arm. His hair is parted in the middle and knotted behind.

*Technique.* Cast solid. Possibly attached to the handle of a lamp.

58945. Female figure. Height 9.6 cm. (Plate II).

Standing with thighs close together and right arm raised. She is naked and her hair is cut square with a fringe and arranged in formal rows. The type of face with the thick lips and unduly prominent nose is akin to that of the terracotta grotesques. Very crude work of the late Roman period. It seems to have been the top of a knife handle.

*Technique.* Solid cast and badly worn.

58946. *Ex-voto* statuette of a dog. Height, from tip of ears to forepaws, 9.2 cm. (Plate V).

A dog of Egyptian type squatting on its hindquarters with its head raised. The statuette is on a flat plate base around the edge of which is incised the inscription :

ΙΕΡΑΞ ΑΝΕΘΗΚΕΝ

Possibly an *ex-voto* to a local god as at Kynopolis (El-Qeis, Egyptian Kais, where the dog was held in great honour during the Roman period). In the cemetery adjoining the Serapeum at Alexandria many statues of dogs, jackals, and birds were found[1].

*Technique.* Solid cast.

58947. Dancing Maenad. Height 24 cm. (Plate I).

Dancing with right foot advanced and body thrown back. She wears the «Peplos of Athena», with a girdle over apoptygma. Her hair is bound with a wreath of vine leaves and grapes.

*Technique.* Cast, with grey core inside the upper part of the body.

The right leg and both arms have been cast separately and are missing. The figure originally stood on a pedestal. Badly corroded and covered with a thick green patina.

Bibliography. Reinach, *Rép.*, II, 397, 5.

58948. Upper part of young Dionysos. Height 9 cm. (Plate II).

His head is turned to the left and leans backward, supported by the right hand while his left hand holds a jug at his side. He wears a chlamys fastened on the right shoulder and falling over the left arm. His hair is parted

[1] See Mahmoud El-Falaki, *Mémoire sur l'antique Alexandrie*, p. 54.

in the middle and gathered in a knot at the back. A tress of hair falls over each shoulder. The figure has been attached to some such article as the handle of a lamp or of a large bronze jug.

*Technique.* Solid cast. It seems likely that the left arm and chlamys have been cast separately. The pupils have been incised. The figure is in fair condition and is covered with a dark green patina.

58949. Knife handle in the form of a draped figure. Height 9.6 cm. (Plate V). From El-Minya magazine.

Male figure standing with right foot forward. He is holding up a fold of his himation in his right hand while the left hand is touching the top of a stela of the Attic form which was adopted in Alexandria. The figure, which has the ram's head of the god Khnûm, is clad in a chiton and himation, draped round his body and over the left shoulder. The pedestal upon which he stands is formed of a calyx, below which is a reversed calyx. There is a hole for the insertion of the knife blade in the base.

*Technique.* Solid cast. The statuette is badly corroded and has a thick dark grey patina.

58950. Eros. Height 11 cm. (Plate II).

Standing with right foot forward. He is looking upwards and to the right. In his right hand he holds a bunch of grapes or fruit and in his left possibly a wreath. He is winged, naked, and has thick curly hair, bound by a strophion, with a tuft over the centre of the forehead.

*Technique.* Solid cast. Much oxidized and covered with a black patina.

58951. Upper part of a young satyr. Height 6.7 cm. (Plate V).

The figure rises at the hips from a calyx and the body is curved back as if it had been attached to some such thing as the handle of a lamp or to a large bronze vase. He wears a nebris, fastened on the right shoulder and held out in the left hand, in which he carries a heap of fruit. His right hand is raised

to the side of his head and his face is turned upwards and slightly to the right. He has curly hair, bound by a wreath of ivy leaves, with a double tuft in front.

*Technique.* Solid cast. The pupils are incised.

BIBLIOGRAPHY. The type is rather similar to the half-figure of the child Dionysos, EDGAR, *op. cit.*, No. 27824.

59137. Aphrodite. Height 24.2 cm. (Plate I). Standing with left knee bent. Her right hand is placed on her breast while the left hand covers the pudendum in the attitude of the Venus Pudica. The figure is naked and wears a stephane, decorated along the top with a row of leaves, and armlets. Her hair is parted in the middle, drawn back on either side, and knotted at the back of the head. The attitude is that of the Vénus de Médici.

*Technique.* Solid cast. The arms have been cast separately and the joints are disguised by the armlets.

*Preservation.* The lower part of the right leg is missing and part of the right thigh has been restored. The figure is covered by a light green patina and is in good condition.

BIBLIOGRAPHY. REINACH, *Répertoire*, 350, 351. Coll. Lehmann, 114, 119, Pl. XIII, XV. BABELON et BLANCHET, *op. cit.*, No. 228. Coll. Sambon, 70.

59138. Eros. Height 6.3 cm. Naked and winged. Standing, holding out a shell or dish in left hand while the right hand is raised to the head. He has curly hair, bound with a strophion and gathered into a knot above the forehead.

*Technique.* Solid cast.

*Preservation.* The right arm has broken off at the wrist and the tip of the right wing has gone. The figure is in excellent condition.

BIBLIOGRAPHY. REINACH, *Répertoire*, 430, No. 9 (from Pompeii). In this figure the right hand is resting on top of the head.

L. P. KIRWAN.

# UN FRAGMENT
# DE L'ENSEIGNEMENT D'AMENEMHAT Ier

(avec 1 planche)

PAR

M. MICHEL MALININE.

Pendant mon séjour à Louxor, en mars 1932, j'ai fait l'acquisition, chez un antiquaire, d'un ostracon, en calcaire, en état de parfaite conservation, provenant selon toute probabilité de Deir el-Médineh.

Cet ostracon présente la forme d'un polygone irrégulier, mesurant entre ses points les plus éloignés, en hauteur, 16 centimètres, et en largeur 17.

Sur un de ses côtés qui est plat, se trouvent six lignes d'une belle écriture hiératique de l'époque de la XIXe Dynastie, à l'encre noire, jalonnée de points divisant les versets, et du signe ⟶ marquant la fin d'une strophe, tracés à l'encre rouge.

La surface écrite n'occupe pas tout à fait la moitié de la surface totale de l'ostracon. Le reste est demeuré inutilisé.

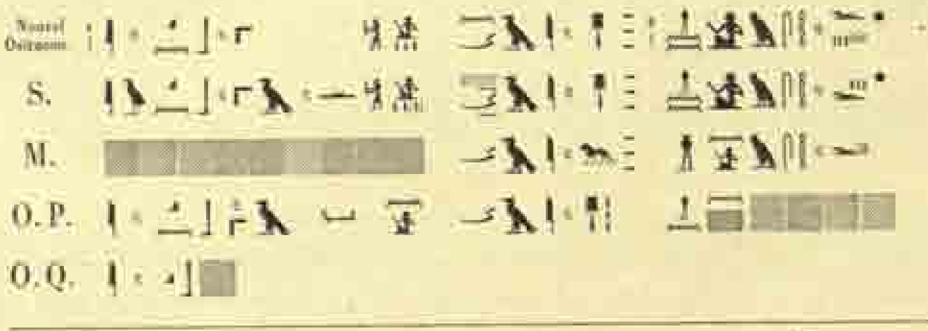
Le texte, si court soit-il, présente un certain intérêt, puisqu'il donne une version parallèle d'une partie du texte connu sous le nom d'«Enseignement d'Amenemhat Ier». Il permet même de combler quelques lacunes du texte, assez endommagé dans ce passage.

Le texte de l'«Enseignement d'Amenemhat»[1], dans sa partie correspondant à notre ostracon, est conservé intégralement dans le Papyrus Sallier II (col. II, l. 10-III, l. 2), et partiellement dans le Papyrus Millingen (col. III,

[1] On ajoutera à la bibliographie donnée par G. Maspero, dans *Les Enseignements d'Amenemhat Ier* (*Publications de l'Institut français d'archéologie orientale, Bibliothèque d'Études*, t. VI), p. LVI-LVII, une nouvelle traduction de ce texte, donnée par A. Erman dans sa *Literatur der Aegypter*, Leipzig, 1923, p. 106 et suiv., ainsi que l'article de M. Faulkner récemment paru dans les *Studies presented to F. Ll. Griffith*, 1932, p. 69-73, qui communique de nouvelles variantes de quelques passages dudit texte d'après les documents inédits. En outre, M. G. Posener m'a communiqué sept ostraca appartenant à l'Institut français et se rapportant à ce texte.

l. 1-4), ainsi que sur deux ostraca dont un seulement, celui faisant partie de la collection de Petrie (n° 56), donne le texte plus ou moins complet; l'autre, trouvé par Quibell (n° 102) au Ramesséum, ne fournit que le début du premier mot.

Je reproduis ici, le texte du nouvel ostracon en le confrontant avec toutes les versions que je viens d'énumérer, et dont j'ai pris soin de vérifier la transcription d'après l'original[1]. Une seule fait exception : la variante de l'ostracon de Petrie, dont l'original demeure inédit. Elle est reproduite ici telle qu'elle figure dans la publication de G. Maspero, qui s'est servi des «excellentes copies de Gardiner».





N.O.

S.

M.

O.P.

[1] *Papyrus Sallier II*, d'après Budge, *Facsimiles of Egyptian Hieratic Papyri in the British Museum*, 1923, pl. LXIV-LXV. Papyrus Millingen, d'après *Rec. des trav.*, 1895, t. 17, p. 64, Ostracon Quibell (n° 102), d'après W. Spiegelberg, *Hieratic Ostraca and Papyri found by J. E. Quibell in the Ramesseum* (1895-1896), London, 1898, pl. XI.

[2] Les derniers signes de ce mot ont disparu par écaillement de la pierre.



N.O.

S.

M.

O.P.

(1) J'ai dompté (a) des lions (2) et j'ai rapporté (comme butin) des crocodiles;
J'ai vaincu (b) les Wawa (3) et j'ai ramené (comme prisonniers) les Mazoi;
Et j'ai réussi (?) à faire (c) (4) marcher (d) les Setiu comme des chiens. (Pause).
Je me suis construit une maison (5) ornée d'or.
Ses plafonds (e) sont en lapis-lazuli et ses murs (6) en argent.

*a*) *qnb*] Ellipse de *n-j* de la forme *sdm-n-f*. Le *n* de notre texte se rapporte graphiquement au signe et doit son existence à une confusion par l'assonnance que présente le *n* + suffixe de la 1re personne, suivi du mot *mj·w* « lions », avec les expressions , , etc. Pour les différentes orthographes du mot *qnb* voir G. Maspero, *op. cit.*, p. 35 et Faulkner, *op. cit.*, p. 72.

*b*) *dr-n-j*] à la place de *dj-n-j*, n'ayant aucun sens, dans la version de Sallier II, se trouve aussi sur l'ostracon Petrie n° 77 :

(voir Faulkner, p. 72).

*c*) *iw dj-n-j irj-j*]. Je ne connais pas d'autre exemple de ces deux verbes juxtaposés et mis à la même personne deux fois exprimée.

La présence, dans la phrase, du verbe *šmj* qui manifeste, pour des raisons inconnues, une tendance à prendre comme auxiliaire le verbe *irj* (A. Gardiner,

(1) corrigé à l'encre rouge en .

*Gram.*, § 485,2), suggèrerait l'idée de voir une corruption du texte dans ce passage. Le suffixe du verbe *irj* pourrait être expliqué comme un *lapsus calami*, faute qui se rencontre souvent dans les textes du N. E. Le verbe *irj* serait employé au temps *sdm-f* ayant pour sujet «Setiu», suivi de l'infinitif *šm-t*. Le sens pourrait être «j'ai fait que les Setiu fassent marche, etc»[1].

Mais la persistance de la forme [hiéroglyphes] dans toutes les versions de notre texte met en doute la possibilité d'une erreur. Il semble donc qu'il faille expliquer ce passage sans faire intervenir une correction.

Il se pourrait que le rôle du verbe *dj* soit de renforcer le verbe *irj*, pour bien accentuer la volonté du roi d'agir de la sorte contre le peuple en question. On rapprocherait de ce passage [hiéroglyphes] (P. Lacau, *Textes religieux*, chap. 23, l. 39, dans *Recueil de travaux*, t. XXIX, p. 152).

L'emploi emphatique du verbe [hiéroglyphe] y est souligné par la position de [hiéroglyphes] après le second verbe (cf. la note de A. Gardiner, qui cite cet exemple dans *Gram.*, § 495). Pour le sens causatif du verbe *irj*, voir Idem, *Notes on the Story of Sinuhe*, Paris, 1916, p. 65, l. 183.

Si on admet cette explication, la forme [hiéroglyphes] serait non pas un infinitif, mais un pseudoparticipe (*šm-tj*) employé comme qualificatif du substantif Setiu, complément du verbe *irj*. Cet emploi qui n'est connu par ailleurs que dans la dépendance des verbes *gm*, *m*;; et *rdj* (voir A. Gardiner, *Gram.*, § 315)[2] semble toutefois possible, *a priori*, avec *irj* faisant fonction de causatif, et jouissant, comme tel, des mêmes privilèges que le causatif ordinaire.

*d*) *šmj* (*m*) *tsm-w*] «marcher (obéissant) comme les chiens», par opposition aux courses indépendantes d'un peuple nomade. Pour les expressions analogues, voir Grapow, *Die bildlichen Ausdrücke des Aegyptischen*, Leipzig, 1924, p. 75.

On pourrait aussi, étant donné le sens de «envoyer» que cette expression causative [hiéroglyphes] a prise dans le copte ϫⲟ, comprendre : «j'ai réussi à envoyer les Setiu comme des chiens», c'est-à-dire, à les faire servir pour la guerre ou pour la police du pays.

[1] Cette traduction m'est proposée par M. Ch. Kuentz que je tiens à remercier d'avoir bien voulu lire cet article.

[2] Pour le même emploi qualificatif de la forme *hr* + infinitif (Sallier II), voir Gardiner, *Gram.*, § 304.

*e*) *ḥꜣw*] Ce mot déterminé par le signe 𓉱 signifie « hall, salle ». Comme il s'agit dans le texte d'une description des différents éléments constructifs d'un édifice et non pas de ses parties, on tiendra pour bonne la version de Sallier II dans laquelle *ḥꜣw* ayant pour déterminatif le signe — désigne le « plafond ».

*f*) *šꜣw·t m ḥd*] à la place de *šr·t tm*, qui rend la version de Sallier II inintelligible en cet endroit.

*
* *

Il semble, d'après le contexte, que l'intention de l'auteur ait été de décrire, à l'aide d'images empruntées aux différents animaux, chacun des peuples énumérés[1]. La structure grammaticale des propositions formant les deux premiers versets, incite à y voir la présence d'une figure poétique — un parallélisme —, dont le sens exact et, par conséquent, la construction nous échappent. On se demanderait, en effet, auquel de ces deux peuples, Wawa et Mazoi, s'appliqueraient respectivement les images des « lions » et des « crocodiles ». Et comme ici on se trouverait en présence de deux cas également admissibles, c'est-à-dire d'un parallélisme symétrique ou bien asymétrique, que seul le sens des termes formant ladite figure poétique pourrait déterminer, la question reste ouverte.

Les termes « lions » et « crocodiles »[2] apparaissent ensemble dans une formule classique des textes magiques égyptiens, invoquant la protection des dieux contre :

[3]

[1] A. ERMAN fait accompagner la traduction de ce passage d'une note au sujet des « lions » et des « crocodiles » — « *wohl bildlich für die fremden Völker* » (*Literatur*, p. 108, note 7).

[2] Pour l'emploi figuratif de ces deux animaux, voir GRAPOW, *Die bildlichen Ausdrücke*, p. 70-73 et 95-96.

[3] *Papyrus magique Harris*, 6 (éd. LANGE, Copenhague, 1927, p. 50); sim. *Pap. Turin* (éd. PLEYTE et ROSSI) pl. XXXI + LXXVII, l. 7; Stèle de Metternich, l. 116-117 (éd. GOLÉNISCHEFF, pl. V); cf. SCHACK-SCHACKENBURG, *Die Unterweisungen des Königs Amenemhât*, 1882-1884, p. 10, § 12, note 2.

Cette formule énumère sous la forme la plus abrégée les principaux dangers, classés d'après les trois éléments formant le monde habité, contre lesquels l'Égyptien pouvait avoir à se défendre.

Les «lions» y symbolisent les fauves du désert; les «crocodiles», les monstres aquatiques; les «bouches qui mordent», les reptiles habitant dans la terre.

Une grande partie des textes magiques ne présente qu'un développement de cette formule en spécifiant des cas particuliers qui visent les différentes espèces de chacune de ces catégories. Il va de soi que, parmi ces éléments, le désert offrait le plus de variété d'espèces, que les textes magiques désignent parfois du nom collectif de [hiéroglyphes] «les fauves du désert»[1].

Cette expression *iꜣwt n ḫꜣ·t*[2] est assez fréquente dans les textes égyptiens en général. On en signalera ici deux exemples qui offrent, pour le cas présent, un intérêt particulier.

Dans le papyrus de l'Ermitage 1016 B (*recto*), connu sous le nom de «Prophéties de Noferrehou»[3] dont l'origine remonte à la même époque que les «Enseignements d'Amenemhat Ier», et dont le contenu se rapporte aux mêmes faits historiques, il est dit : «Les fauves du désert boiront aux fleuves d'Égypte» (11. 35-36) dans un contexte qui permet[4] d'y voir une allusion aux peuples barbares qui menaçaient d'envahir l'Égypte. A l'appui de cette interprétation on citera un passage d'un texte démotique, publié par W. Spiegelberg[5] et se rapportant à l'époque de la domination des Perses en Égypte, où la même expression métaphorique se rencontre : «Les troupeaux (?) de fauves de la montagne (*ʿ;w·t(n)tw;* = N. E. [hiéroglyphes]) se sont dirigés vers l'Égypte. C'est-à-dire :

[1] *Papyrus magique Harris*, X, 32, éd. Lange, Copenhague, 1927.

[2] Pour cette expression et ses différentes orthographes historiques, voir W. Spiegelberg, dans *Zeitschrift für aegyptische Sprache*, 1889, p. 127, ainsi que idem, *Die sogenannte demotische Chronik* (*Demot. Studien*, VII, 1914) Glossar A, n° 13, la note, où l'auteur croit voir dans cette expression une désignation des petites bêtes sauvages, et, adoptant l'opinion de Plasberg, surtout celles qui peuvent être apprivoisées. Cette interprétation ne semble pas exacte. Dans le Papyrus magique Harris, sont nommés «des lions, des hyènes et des loups, premiers parmi tous les animaux» [hiéroglyphes] (XI, 10 sim. X, 11), qui, avec d'autres espèces, sont désignés par un collectif [hiéroglyphes] (voir plus haut, la note 1).

[3] Publié par W. Golénischeff, *Papyrus de l'Ermitage*, St. Pétersbourg, 1913.

[4] A. Erman, *Literatur*, p. 155, note 2.

[5] *Die sogenannte demotische Chronik* (*Demot. Studien*, VII), 1914. (Papyrus Bibl. Nationale de Paris, n° 215, recto).

les (habitants des) pays étrangers, qui sont à l'Orient et à l'Occident de l'Égypte (du pays), se sont dirigés vers l'Égypte» (V. 15).

Il semblerait que l'apparition de cette métaphore, adoptée pour désigner les peuples étrangers, ait été provoquée par l'emploi, fréquent dans les textes égyptiens, de la juxtaposition et de la comparaison des animaux désertiques aux pays étrangers et à leurs habitants.

Dans le Grand Hymne de Tell-el-Amarna, il est dit que le dieu donne le Nil Céleste «aux peuples étrangers et à tout fauve du désert»[1]. Le pays de Meger est décrit dans les termes suivants : «Il y a plus de lions que de panthères et de hyènes (?) et de tous côtés il est (celui qui est allé dans ce pays) entouré par les Bédouins»[2].

L'homme qui doit aller dans le désert lègue ses biens à ses enfants par peur «des lions et des Asiatiques»[3].

Les princes des pays révoltés «sont comme des bêtes sauvages par peur du roi»[4].

Il est dit des ennemis qu'ils «sautent comme les troupeaux de bêtes sauvages»[5].

Des barbares (*ḫ3stjw*) il est dit qu'«ils vivent comme les fauves du désert»[6].

On notera que l'image des lions dans notre texte est inspirée par la même idée qui est à la base de la métaphore des passages précités, et que comme dans ceux-ci elle semble être employée pour désigner un peuple étranger, menaçant l'Égypte d'incursion par le désert.

Le terme de «crocodile», dans son emploi métaphorique dans les textes égyptiens, présente une certaine analogie avec celui de «lion».

Les textes magiques mettent également en évidence le rôle de puissances ennemies joué par le lion et le crocodile dans la vie quotidienne des Égyptiens. Ces forces nuisibles, appliquées à la personne du roi, deviennent des

[1] DAVIES, *Rock Tombs*, t. VI, pl. XXVII, col. X.

[2] A. GARDINER, *Egyptian Hieratic Texts*, Part I, Leipzig, 1911, p. 31, ll. 5-7.

[3] G. MASPERO, *Du genre épistolaire*, Paris, p. 38 = Sallier II, VII, 6-7.

[4] *Anastasi* II, 3, 2.

[5] *Urkunden*, IV, 697; cf. GRAPOW, *Bildl. Ausdrücke*, p. 82.

[6] GRAPOW, *ibid.*, p. 83 = *Zeitschrift für Aegyptische Sprache*, 1889, p. 126; cf. aussi la stèle d'Israël (*Zeitschrift für Aegypt. Sprache*, t. 34, p. 8) où les Mazoi, les Niau et les Tekten, peuples subjugués et au service de l'Égypte, sont mis en parallèle avec [hiéroglyphes] «le bétail des champs» (l. 24).

qualités exprimant sa force guerrière invincible. Le roi en possession de ces vertus devient «un crocodile redoutable dans l'eau et inaccessible»[1] et un «lion qui réduit ses ennemis à l'état de cadavres, dans leurs vallées[2]».

On remarquera que le roi est comparé à un lion surtout dans les récits des campagnes vers l'Ouest et le Nord[3] c'est-à-dire contre les différents peuples de Lybie et de l'Asie et qu'on exprime ainsi sa force guerrière sur terre; l'image du crocodile, désignant, elle, de préférence la force guerrière du roi pendant ses campagnes contre les pays du sud[4], accessibles par voie fluviale, exprime probablement son invincibilité sur l'eau.

Ainsi dans la stèle de Tombos, relatant les victoires de Thoutmos Ier sur les Nègres, il est dit qu'après la bataille, le roi, «crocodile, se jette sur celui qui fuit»[5].

Il serait curieux de rappeler à ce propos un passage satirique dans la stèle de Semneh, où le roi s'exprime au sujet des nègres dans les termes suivants :

«Si on (c'est-à-dire le roi) l'attaque, il tourne le dos (fuit), si on bat en retraite il commence à attaquer»[6].

Ici le mot «attaquer» est rendu par le verbe *ṡd* gardant dans ce cas son sens originaire de «se jeter furieux comme le crocodile»[7].

On y verra un reflet de l'image du «crocodile» appliquée à la fois au roi et à ses ennemis. Et comme dans notre texte le terme «crocodile» désigne lui aussi un peuple du Sud, on serait tenté d'y voir la même idée, d'un peuple attaquant l'Égypte par le Nil.

Ce procédé qui consiste à désigner les peuples étrangers par les différents

[1] *Urkunden*, IV, 616, ll. 9-10.

[2] *Ibid.*, II, 617, 2-3; l'image des «lions» est parfois appliquée à l'armée du roi (cf. Grapow, *Bildl. Ausdrücke*, p. 72). Il existait aussi une décoration en forme de lion en or donnée par le roi aux officiers qui se distinguaient sur les champs de bataille. (Grapow, *ibid.*, p. 97).

[3] Voir Breasted, *Ancient Records of Egypt*, t. II, 783; t. III, 88, 144, 147, 465, 479, 489, 580; t. IV, 40, 41, 46, 49, 51, 54, 62, 75, 104, 1005. Contre les peuples du Sud, II, 844, 853.

[4] Cf., *ibid.*, IV, 137 = II, 659 et III, 117.

[5] *Urk.*, IV, 85 = Grapow, *Bildl. Ausdrücke*, p. 95.

[6] A. Gardiner, *Eg. Gram.*, Exercise 30; Sethe, *Aeg. Lesestücke*, p. 84.

[7] Cf. Grapow, *ibid.*, p. 95.

animaux, question qui vient d'être étudiée au point de vue métaphorique, et donc sous son aspect littéraire, met en présence d'un problème compliqué touchant le nationalisme égyptien et ses manifestations morbides de chauvinisme et de xénophobie. Le sentiment de la supériorité de leur race, dans la langue et la religion, est un fait trop notoire pour qu'on y insiste. Il transparaît d'ailleurs dans toute la littérature égyptienne, surtout à certaines époques où l'influence étrangère s'exerçait plus sensiblement. Cette haine envers tout ce qui est étranger a provoqué «cet état d'esprit analogue au Messianisme», signalé par M. A. Moret dans la littérature populaire, dès les premiers chocs de l'invasion étrangère, et dont les reflets apparaissent d'après lui, dans les textes magiques de la stèle de Metternich[1].

En effet, la signification de ces textes «dépasse de beaucoup le cadre limité d'une protection magique contre les animaux malfaisants»[2]. Cela ressort non seulement du fait éclatant de la grande expansion de ces textes à l'époque où le pays était menacé dans son indépendance, mais aussi de quelques particularités de leur rédaction même.

La représentation centrale de ladite stèle montre le dieu Horus foulant les crocodiles et serrant dans ses mains les serpents et les scorpions, le lion et la gazelle; elle se trouve placée entre deux figures, d'Isis à gauche et de Thot à droite, principaux acteurs des textes magiques. Cette représentation est complétée par deux formules, l'une prononcée par le dieu, promettant la protection magique à Horus au moment de sa naissance, et l'autre celle de la déesse disant : «Ne crains pas, ne crains pas, mon fils Horus, car je suis derrière toi avec ta protection, soumettant tout pays étranger ([hiéroglyphes]) à ta face — et pour tout homme qui est blessé pareillement»[3].

Ces deux formules servent d'introduction aux textes gravés sur la stèle, et en sont pour ainsi dire la clef. Tout pays étranger devenait pour l'Égyptien un élément typhonien par excellence, aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir les étrangers représentés sous l'apparence d'animaux typhoniens. Ainsi cette représentation d'Horus dominant les bêtes malfaisantes, qui ne présente en réalité

[1] Voir l'article de cet auteur sur «*Horus Sauveur*», dans la *Revue de l'Histoire des religions*, 1915, vol. 72, p. 285-286.

[2] A. Moret, *Horus Sauveur*, p. 213.

[3] A. Moret, *Horus Sauveur*, p. 247, pl. I, registre VII.

qu'une illustration de la formule magique[1] citée à la page 67, semble rendre plastiquement le même procédé de représentation, par les animaux, des peuples étrangers qui a été étudié au début de cet article[2].

Les images des «lions» et des «crocodiles» que le texte de cet «Enseignement d'Amenemhat» applique aux peuples Wawa et Mazoi semblent donc vouloir exprimer leurs différents caractères militaires, marquant pour l'un sa défaite sur terre, pour l'autre sa défaite sur le fleuve.

Il est connu que les Égyptiens recrutaient parmi les peuples vaincus leurs contingents militaires ou civils. On ne possède quant à ces deux peuples des données précises qu'au sujet des Mazoi[3]. Vers l'époque du N. E. le mot «Mazoi» perd son sens ethnique pour devenir un terme de profession désignant le «soldat (policier)» ou le «chasseur»[4].

C'est là le seul indice qui permette de réserver à ce peuple l'image des «lions». On rappellera aussi que l'unique représentation du signe de distinction en forme d'un lion d'or dont il a été question plus haut[5], le montre porté par un personnage nommé *Dd* et ayant le titre de «chef des Mazoi[6]».

Quant au peuple Wawa, on lui appliquera *a priori* l'image des «crocodiles». Ce qui mène à conclure que la figure poétique des deux premiers versets du passage du Nouvel Ostracon forme un parallélisme symétrique dont le schéma est : A : D — B : C.

Ce parallélisme n'est pas un cas isolé qui ferait ressortir la nature poétique

[1] Que cette formule soit le point fondamental des textes magiques, c'est prouvé par sa position dans l'hymne à Horus sauveur, qu'on trouve le plus fréquemment sur les stèles du type de celle de Metternich. (Voir Moret, *op. cit.*, p. 250, note 4).

[2] Il y a sur la stèle deux figures en réplique à cette représentation : 1° celle du Pharaon, remplaçant probablement le dieu Chou, «casqué du pschent, debout sur son char de combat, et maniant à deux mains l'arc, dont les flèches terrassent crocodiles, serpents, gazelles, lions, et forcent les scorpions à se tenir dans leurs trous». (A. Moret, *op. cit.*, p. 278-279 ; pl. I, régistre 4). Pour la représentation du Pharaon sous l'aspect du dieu Chou, voir Junker, *Die Onurislegende*, Wien, 1917, p. 2-3, 13, 55-56. 2° celle du dieu Chou placé sur les sept animaux typhoniens (A. Moret, *op. cit.*, p. 253-254, pl. III, régistre 9).

[3] Cf. Griffith, *The Millingen Papyrus*, dans *Zeitschrift für aegypt. Sprache*, t. 34, p. 47, note 3.

[4] Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques*, t. 3, p. 27; Sethe, *Die Ächtung feindlicher Fürsten, Völker und Dinge*, Berlin, 1926, p. 36.

[5] Voir plus haut, p. 70, note 2.

[6] Voir, *Zeitschrift für Aeg. Sprache*, t. 48, p. 143.

du texte de l'« Enseignement ». L'analyse du texte entier permet d'en dégager d'autres indices.

Au point de vue de la composition, le texte se partage en trois parties distinctes. De la première (Sallier II, I, 1-II, 6) se dégage l'« Enseignement » proprement dit, donné par le roi à son fils. Cette partie, la plus longue, expose l'idée essentielle du texte, et les deux autres parties en sont le complément. Ainsi la seconde partie (Sallier II, II, 7-III, 2) ne sert en réalité qu'à mettre en relief le sentiment d'amertume du roi, motif dominant de son « Enseignement », par une description de son règne bienfaisant et pourtant mal apprécié par ses contemporains[1]. Cette partie se divise en quatre strophes dont la succession suit un plan déterminé. La première de ces strophes (Sallier II, II, 7) est consacrée à l'œuvre administrative du roi, la seconde (Sallier II, II, 8-10) à la prospérité économique du pays, la troisième (Sallier II, II, 10) aux conquêtes extérieures et la quatrième (Sallier II, III, 1-2) à la construction d'un palais.

Ce dernier fait était considéré par l'auteur comme le résultat des conquêtes, puisque les matériaux servant à la décoration du palais provenaient de l'étranger. Cela explique pourquoi cette strophe au lieu de venir après les deux premières, relatant l'œuvre à l'intérieur du pays, est placée à la fin.

L'intention de schématiser la description a permis à l'auteur de recourir encore une fois au même genre de parallélisme poétique déjà signalé. La seconde strophe commence ainsi :

(a) Je suis celui qui produisait les récoltes et celui que le dieu Npri aimait.
(b) Le Nil m'a béni dans toutes les plaines (?).
(c) On n'avait pas faim dans mes années; (d) et on n'avait pas soif[2].

[1] L'altération du texte correspondant à la troisième partie (Sallier II, III, 2-8) consacrée à Senousert Ier, ne permet pas d'en donner une interprétation exacte.

[2] Sallier, col. II, 8-9 = Millingen, II, 11. Ce parallélisme est asymétrique (a : c = b : d).

La troisième strophe permet d'observer le fait suivant. Les peuples vaincus y sont énumérés, suivant l'ordre habituellement adopté, d'après les points cardinaux, en commençant par le Sud[1]. Il est étonnant que les peuples de l'Ouest, qui devraient suivre ceux du Nord, y manquent tout à fait. Cette omission s'explique difficilement dans un texte qui n'est qu'une apologie relatant les faits marquant d'un règne heureux, et pourrait être attribuée à la même tendance à schématiser signalée plus haut. D'autant plus que le nombre des peuples étrangers ayant eu à se défendre contre Amenemhat Ier devait être bien supérieur à celui rapporté par le texte de son «Enseignement»[2].

Le seul peuple du Nord cité par le texte c'est les *stjw*. Ce mot[3], qui dérive de [hieroglyphs] «Asie», est employé ici pour nommer les habitants de l'Asie en général, sans distinction de lieux ni de peuples[4]. Cela laisse supposer que l'auteur de l'«Enseignement» entendait de même désigner par les Wawa et les Mazoi l'ensemble des peuples du Sud vaincus par le roi, en indiquant les deux plus importants[5].

Il semble qu'en appliquant à ces deux peuples les images des «lions» et des «crocodiles» on ait voulu marquer leurs différents moyens de pénétration en Égypte et rendre poétiquement l'idée qui ressort du texte de la petite stèle de Semneh, où il est dit qu'aucun habitant du Sud ne doit franchir la frontière de l'Égypte ni par la voie fluviale ni par la terre[6].

M. Malinine.

[1] Cf. Sethe, *Die Ächtung feindlicher Fürsten*, p. 19.

[2] Cf. *ibid.*, p. 22-23.

[3] Pour les différentes orthographes du mot *Sṯjw*, voir Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques*, t. V, p. 96.

[4] On peut, aussi, voir dans les [hieroglyphs] des «Bédouins vivant de l'arc et du boumérang dans les déserts contigus à l'Égypte» (Gauthier, *ibid.*, p. 92). Dans ce cas les *stjw* désigneraient l'ensemble des Peuples du Nord et de l'Ouest.

[5] Il est intéressant de remarquer que parmi les matériaux ayant servi à la décoration du Palais décrit dans le texte, l'or et le lapis-lazuli étaient importés en Égypte surtout du pays des Mazoi et l'argent du pays des Wawa (Schiaparelli, *La Geografia dell'Africa Orientale*, Roma, 1916, p. 63, 64, 215 et 243).

[6] Lepsius, *Denkmäler*, II, 136, *i*, l. 2-3.

# A PROPOS DE LA STÈLE DE BENTRESH[1]

PAR

G. POSENER.

Dans un article publié il y a cinquante ans, Erman[2] soumettait le conte de Bentresh à un examen philologique et montrait qu'on était en présence d'une œuvre de basse époque que ses rédacteurs voulaient faire passer pour un document officiel du règne de Ramsès II.

Le but de cette supercherie n'est pas clair. Il paraît peu vraisemblable qu'on l'ait faite uniquement pour glorifier les deux Khonsou, et . Des motifs plus terre à terre ont dû présider à la confection d'un faux de cette importance[3], mais ils ne sont pas nettement apparents. Cependant il est peut-être possible de les entrevoir.

Lorsque le prince de Bakhtan fait demander à Ramsès II de lui envoyer un dieu pour guérir la princesse possédée (l. 12), le roi se rend auprès de *Ḫnsw-m-Wꜣst*. En apprenant de quoi il s'agit (l. 13), ce dieu se fait conduire chez *Ḫnsw-pꜣ-ỉr-sḫr-nṯr-ʿꜣ* (l. 14) et le désigne pour aller à Bakhtan (l. 15). Sur la demande du roi, *Ḫnsw-m-Wꜣst* communique son *sꜣ* au Khonsou guérisseur (l. 15, 16). Une fois arrivé, ce dernier le transmet à Bentresh qui se porte aussitôt mieux (l. 18, 19). Sa mission terminée, il rentre à Thèbes et remet les dons du prince de Bakhtan à *Ḫnsw-m-Wꜣst*, sans garder quoi que ce soit pour lui (l. 27)[4].

On voit que l'inscription met *Ḫnsw-pꜣ-ỉr-sḫr-nṯr-ʿꜣ* en état de subordination vis-à-vis de *Ḫnsw-m-Wꜣst*. Une grande part de la gloire et, semble-t-il, tout

(1) Voir la bibliographie dans TRESSON, *Rev. Bibl.*, 42 (1933), p. 57-66. A ajouter la trad. de Ranke dans GRESSMANN, *Altor. Texte zum Alten Testament*², p. 77-79.

(2) *ÄZ*, 21 (1883), p. 54-60.

(3) Voir dans ce sens MASPERO, *Mém. de la Mission arch. fr. au Caire*, t. I (1889), p. 656.

(4) Si désigne le temple de *Ḫnsw-m-Wꜣst*, le sens serait que *Ḫnsw-pꜣ-ỉr-sḫr-nṯr-ʿꜣ* a gardé une partie des dons pour lui.

le profit de l'aventure reviennent à celui-ci. Une certaine insistance des rédacteurs sur ce fait nous met peut-être sur les traces des motifs qui ont suscité l'érection de la stèle. On croit distinguer à l'origine de ce faux un conflit des sacerdoces des deux Khonsou, une lutte pour la suprématie et, comme le montre la fin du récit (l. 27), un conflit d'intérêt. L'inscription serait une œuvre des prêtres de *Ḫnsw-m-Wꜣst*, une mise au point antidatée d'un évènement dont le temple de *Ḫnsw-pꜣ-ir-sḫr-nṯr-ꜥꜣ* tirait gloire et profit.

Ceci n'est qu'une conjecture. Le seul fait certain est que le document était censé avoir été rédigé sous le règne de Ramsès II et que des efforts avaient été faits pour écarter tout doute possible à ce sujet. L'inscription fut écrite dans une langue que ses rédacteurs croyaient être celle de la XIX[e] dynastie. On rechercha une titulature ancienne pour la joindre au nom du roi et on lui attribua celle de Touthmosis IV. La fille du prince de Bakhtan que le roi épouse porte le nom qui rappelle celui de la princesse hittite et femme de Ramsès II [1]. Sous le règne de ce roi, on connaît un scribe royal qui s'appelle , comme le médecin envoyé auprès de la malade (l. 11).

Enfin la deuxième fille du prince de Bakhtan se nomme (l. 9), » (l. 11), (l. 18). L'étymologie apparente de ce nom (*bnt* = « fille », *rš(wt)* = « joie ») fait penser à , fille et épouse de Ramsès II. Il est cependant surprenant qu'on ait donné un nom à moitié égyptien à la princesse d'un pays éloigné par 17 mois de voyage de la vallée du Nil (l. 17). Si les rédacteurs de l'inscription avaient été libres de choisir le deuxième élément du nom, ils auraient vraisemblablement pris, au lieu d'un nom commun égyptien, l'appellation d'une divinité étrangère, le modèle *bnt-ꜥnt* le suggérant. On peut donc supposer que *bnt-rš* n'est pas une création originale, mais une interprétation d'un nom propre existant.

En effet, les papyrus araméens d'Éléphantine nous font connaître le nom propre בנתרש (éd. Cowley, 5, 19). Il est difficile d'admettre une simple coïncidence, la similitude des deux noms étant complète. Si l'étymologie de בנתרש

[1] *Ann. Serv.*, 25 (1925), p. 235-236. L'inscription présente d'autres points de contact avec la Stèle du Mariage, cf. Lefebvre, *Ann. Serv.*, 25 (1925), p. 36 et 44. — A noter aussi qu'une fille de Ramsès II s'appelait (Gauthier, *L. R.*, t. III, p. 110).

n'est pas claire[1], il est du moins certain qu'il ne peut pas y être question de «Fille de la Gaîté», ce nom propre étant porté par un homme[2].

Ici deux conjectures sont à envisager. D'après l'une, la stèle aurait conservé le nom d'une princesse asiatique ayant réellement existé, nom que l'étymologie populaire aurait déformé par analogie avec *bnt-ˁnt*, sans cependant entamer sa carcasse consonnantique. Pour admettre cette hypothèse, il faudrait être sûr que le nom *bntrš* existait au temps de Ramsès II et pouvait également désigner des hommes et des femmes. Si cela n'est pas prouvé, on serait obligé de supposer que les rédacteurs de l'inscription avaient, par souci d'exactitude, recherché chez les étrangers habitant de leur temps l'Égypte un nom pour la princesse possédée et arrêtèrent leur choix sur *bntrš*, parce qu'on pouvait par une fausse étymologie le rapprocher de *bnt-ˁnt*.

Si l'on arrive ainsi à serrer de plus près le problème du nom de la princesse, l'incertitude qui entoure la localisation de son pays reste encore grande.

Le pays de [hiéroglyphes] se trouve à 17 mois de voyage d'Égypte (l. 17). Toutes les dates de l'inscription confirment ce chiffre surprenant[3] qui suppose l'extrême éloignement de ce pays vers l'Est. Aussi a-t-on voulu y voir la Bactriane[4], vieux perse *bāxtri-*, bab. *ba-aḫ-tar*, transcrit sur la stèle de Tell el-Maskhoutah[5] [hiéroglyphes]. La transcription du *r* par un *n* est gênante, surtout à côté de l'exemple de la Stèle du Canal qui donne *r*. Cependant Tacite, *Ann.* II, 60, rapporte que lors de son séjour à Thèbes Germanicus s'est fait traduire des inscriptions égyptiennes et a appris ainsi que le roi Rhamses avait conquis entre autres pays la Bactriane[6]. Ce rapprochement est intéressant même si l'on n'accepte pas l'équation [hiéroglyphes] = Bactriane.

Les rédacteurs de l'inscription font venir en Mésopotamie le prince d'un pays éloigné de l'Égypte par 17 mois de voyage, pour apporter son tribut à Ramsès II. Il semble donc qu'ils croient que ce roi avait dominé une partie de l'Asie. Cette idée se retrouve également chez Tacite, ainsi que dans les

[1] M. Noël Aimé-Giron me propose sous toute réserve l'assyrien *Bānitu ereš*, «la déesse Banitu a planté», nom propre attesté à l'époque de Sargon (*Keilinschr. Bibl.*, t. IV, p. 160).

[2] Pour cette raison il faut également abandonner l'étymologie *bnt-rˁš*.

[3] Cf. Erman, *op. cit.*, p. 54.

[4] Breasted, *Anc. Rec.*, t. III, p. 189 n. d.

[5] Golénischeff, *R. T.*, t. XIII (1890), pl. 8.

[6] De même, selon Diodore, I, 47, le roi Osymandias comptait la Bactriane parmi ses possessions.

récits de nombreux auteurs classiques selon lesquels un roi égyptien (Sésostris, Sesoôsis, Sethôsis)[1] avait conquis des pays d'Europe et d'Asie. Ils donnent même l'énumération de ces pays. Ce sont la Phénicie, la Syrie, l'Arabie, l'île de Chypre, l'Assyrie, l'Arménie, la Cappadoce et toute l'Asie Mineure, la Médie, la Perse, la Bactriane, l'Inde, la majorité des Cyclades, la Thrace, la Scythie, la Libye, l'Ethiopie et les côtes Sud de la Mer Rouge.

En examinant cette liste, on constate que les provinces de l'empire égyptien légendaire avaient fait réellement partie d'un seul et même État qui comprenait également la vallée du Nil et qui était l'empire achéménide. Si les rois perses n'avaient jamais conquis toute l'Asie comme l'aurait fait, selon Diodore, I, 55[2], Sesoôsis, leur domination s'étendait à l'Est jusqu'à la Scythie et l'Inde, pays dont les noms font leur première apparition sous Darius Ier dans les textes hiéroglyphiques, en même temps que ceux de l'Arménie, de la Cappadoce, de la Médie, de la Perse et de la Bactriane[3].

De ces pays, les Égyptiens ne connaissaient pas que les noms. Les représentants de ces peuples, faisant partie des troupes perses ou des cadres administratifs nouveaux, viennent dans la vallée du Nil. Les Égyptiens les côtoient dans l'armée du Grand Roi dans laquelle ils sont incorporés. Avec cette armée ils parcourent des pays nouveaux. Mais les militaires ne sont pas les seuls à s'expatrier. Des équipes d'ouvriers égyptiens se rendent à Suse pour collaborer à la construction du nouveau palais de Darius Ier[4]. Des médecins sont appelés de la vallée du Nil à la cour du roi perse[5], comme le savant [hiéroglyphes] au pays de Bakhtan. L'argent d'Égypte et l'ivoire de Nubie sont envoyés en Perse[6]. Les fouilles de Suse livrent de nombreux fragments de vases en albâtre de travail égyptien[7].

L'extension brusque des horizons géographiques, conséquence de la conquête perse, a dû frapper les imaginations, de même que la puissance du

[1] Ramsès dans la version thébaine de la légende, cf. Tacite, *l. c.* et la stèle de Bentresh qui provient de Karnak.

[2] *Cf.* aussi Strabon, XVI, 769. — Influence des récits sur l'expédition d'Alexandre?

[3] Cf. stèles de Tell el-Maskhoutah (voir p. 77, n. 5) et de Kabret (*R. T.*, t. VII (1886), pl. I); en outre pour la Perse, Gauthier, *D. G.*, t. II, p. 144.

[4] *Mém. Mission arch. en Perse*, t. XXI, (1929), p. 13, 15, 21.

[5] Hérodote, III, 1 et 129; peut être aussi Statuette Naophore du Vatican, dossier, l. 1.

[6] *Mém. Mission arch. en Perse*, *id.*, p. 9, 13.

[7] *Id.*, t. VII (1905), p. 40.

souverain dominant un territoire aussi vaste. La réaction de l'esprit nationaliste, dans un pays humilié d'être réduit à l'état de province d'un grand empire gouverné par un étranger, se traduisit dans l'imagination populaire de différentes façons.

Il se créa une légende qui, du conquérant de l'Égypte, Cambyse, fit un demi-égyptien[1], comme elle le fera plus tard d'Alexandre. Du coup toute la dynastie perse était naturalisée. D'autre part, à la puissance des rois étrangers on opposa — consolation illusoire — la gloire des anciens pharaons. Leurs hauts faits, tels que la tradition les avait transmis[2], n'égalant pas ceux des Achéménides, on en ajouta d'autres en les calquant sur les exploits des rois perses. C'est sous cette forme que nous a été rapportée par les auteurs classiques la légende dont on trouve le reflet dans l'inscription de Bentresh.

Il est difficile de déterminer exactement les faits qui s'y sont introduits à l'époque perse. La présence, dans l'histoire des Achéménides, de conquêtes qu'avait également accomplies Sésostris ne prouve pas leur incorporation dans la légende égyptienne sous la XXVII<sup>e</sup> dynastie. Cambyse avait soumis une partie de l'Éthiopie, de l'Arabie[3] et de la Libye[4]. On ne peut pas en déduire que la conquête de ces pays souvent dominés par l'Égypte ait été attribuée à Sésostris à l'époque perse[5]. D'autre part des éléments étrangers ont dû s'introduire dans la légende à d'autres époques. La substitution du nom de Ramsès à celui de Sésostris dans le passage de Tacite cité plus haut fait croire à une modification du récit sous la XIX<sup>e</sup> dynastie; il a pu subir un nouveau changement après les conquêtes d'Alexandre[6].

Il semble cependant que l'histoire du règne de Darius I<sup>er</sup> ait exercé une influence particulière sur la légende. Cela tient à la fois à la grandeur réelle de son règne et à ce qu'il s'était occupé de l'Égypte plus que ses successeurs. Ses exploits devaient être connus dans la vallée du Nil qu'il visita, dont il

(1) Hérodote, III, 2.

(2) Cf. Sethe, *Untersuchungen z. Gesch. und Altert. Ægypt.*, t. II, p. 3-24, qui essaie de retrouver le souvenir des faits historiques dans la légende de Sesostris.

(3) Hérodote, III, 88, qui attribue la conquête également à Cyrus.

(4) Hérodote, III, 13.

(5) Cf. Sethe, *op. cit.*, p. 16-17.

(6) Voir dans ce sens Letronne (éd. Fagnan), 1<sup>re</sup> Série, t. I, p. 263-264 et Maspero, *Journal des Savants*, 1901, p. 593-609 et 665-683.

organisa l'administration et où il laissa plus de monuments que tous les autres rois perses réunis. En tout cas les points communs entre l'histoire de son règne et la légende de Sésostris sont nombreux.

Le songe du père de Sésostris lui annonçant que son fils sera le maître de la terre[1] présente des analogies avec celui de Cyrus relatif à Darius[2]. Comme ce dernier, le roi égyptien domine les côtes Sud de la Mer Rouge[3]. Comme l'Achéménide, il fait une campagne aux Indes[4] et une expédition au Nord du Pont-Euxin[5] dans laquelle, comme le Perse, il rencontre des difficultés[6]. Sésostris travaille au creusement du canal du Nil au golfe Arabique[7] et on sait que Darius Ier en a fait autant. Diodore, I, 55, raconte que Sesoôsis envoya une flotte qui alla de la Mer Rouge aux Indes. Les Stèles du Canal nous apprennent que Darius Ier détacha une escadre de 24 (ou 32?)[8] vaisseaux qui, d'Égypte, en passant par le nouveau canal, naviguèrent jusqu'en Perse et Hérodote, 4, 44, rapporte que sous son règne Scylax se rendit de l'Indus jusqu'au fond[9] du golfe Arabique. Les deux rois imposent un tribut annuel aux peuples qu'ils ont soumis[10] et, selon Diodore, I, 94, 95, tous les deux sont considérés comme législateurs des Égyptiens.

Il se peut enfin que les stèles que Sésostris aurait érigées dans les pays conquis soient une réplique des stèles de Darius Ier qu'Hérodote, 4, 87, signale sur le Bosphore et dont il a existé au moins quatre exemplaires dans la région de l'isthme de Suez (par conséquent connus des Égyptiens). En effet le texte de la stèle laissée par Sesoôsis en Thrace «Τήνδε τὴν χώραν ὅπλοις κατεστρέψατο τοῖς ἑαυτοῦ βασιλεὺς βασιλέων καὶ δεσπότης δεσποτῶν Σεσόωσις»[11] peut être comparé au début de la titulature de Darius : *xšāyaθiya vazrka xšāyaθiya xšāyaθiyānām*, «grand roi, roi des rois», ég.

(1) Diodore, I, 53.

(2) Hérodote, I, 209.

(3) Pour le roi égyptien, cf. références dans Sethe, *op. cit.*, p. 17; pour Darius cf. liste de Nakš-i-Rustem : *Putiya*.

(4) Pour Sesoôsis, cf. Diodore, I, 55.

(5) Hérodote, II, 103; Sésostris conquiert la Trace et la Scythie. Ces deux pays figurent dans la liste de Nakš-i-Rustem.

(6) Diodore, I, 55.

(7) Sur ce point, cf. Aristote, *Meteorol.*, 352, *b*, 26; Strabon, I, 38 et XVII, 804; Pline, VI, 165.

(8) . Ce nombre est donné sur un fragment inédit de la stèle de Kabret.

(9) Comparer Hérodote, IV, 42 (?).

(10) Pour Sésostris, cf. Diodore, I, 55.

(11) Diodore, *loc. cit.*

[1], et aux paroles qui, dans la version perse de la stèle de Kabret[2], viennent aussitôt après la titulature royale : « Je suis Perse. De Perse[3] (ou avec les (soldats) perses)[4] j'ai pris l'Égypte ». Les stèles de Sésostris mentionnent[5] son nom, sa patrie et sa puissance qui a permis de soumettre les pays où il les dressait. Ces renseignements, les stèles perses les donnent aussi, puisque Hérodote, 4, 87, croyait que la liste des pays énumérait les nations qui formaient l'armée de Darius[6].

Il serait dangereux d'affirmer que tous les faits qu'on vient de citer se sont introduits dans la tradition égyptienne à l'époque perse. Pour quelques-uns cela semble cependant vraisemblable, en particulier pour l'expédition en Europe[7].

Ainsi complétée, la légende permettait d'opposer d'une façon flatteuse pour l'amour propre des Égyptiens le roi indigène à Darius.

Que ce fût là le but de la légende, du moins à l'époque perse, une anecdote rapportée par Hérodote, II, 110, et Diodore, I, 58, semble le prouver. Darius, racontent-ils, voulut dresser sa statue dans le temple de Ptah à Memphis devant celle de Sésostris. Un prêtre s'y opposa, alléguant que le roi perse n'avait pas le droit de le faire, n'ayant pas surpassé les exploits du Pharaon. Darius ne se fâcha pas, ajoute Diodore, mais, pour juger équitablement le mérite des deux rivaux, proposa de comparer leurs actions. Ces dernières paroles sonnent comme une ironie.

G. Posener.

(1) Stèle de Tell el-Maskhoutah. La ressemblance avec la titulature pharaonique est cependant plus grande, cf. Bilabel, *Gesch. Vorderasiens und Äg. vom 16.-11. Jahrhundert*, 208.

(2) Weissbach, *Keilinschr. der Achämeniden*, p. 105.

(3) D'après Weissbach.

(4) Scheil, *Rev. d'Assyr.*, t. XXVII (1930), p. 97.

(5) Hérodote, II, 102.

(6) Toutes les caractéristiques des stèles de Sésostris ne trouvent pas leur pendant sur les monuments perses, cf. en particulier la façon symbolique de représenter le courage ou la lâcheté du peuple vaincu, Hérodote, II, 102 et Diodore, I, 55.

(7) Cf. Maspero, *Journal des Savants*, 1901, p. 602.

# UN DIPTYQUE-ÉCRITOIRE ARAMÉEN

(avec 1 planche)

PAR

M. NOËL AIMÉ-GIRON.

En 1925, le *diptyque-écritoire* reproduit à la planche ci-jointe (A, B) se trouvait dans le commerce du Caire et l'on disait qu'il avait été découvert fortuitement dans la région de l'ancienne Memphis. L'objet fut ensuite acquis par M. Bénédite durant l'hiver 1925-26 avec un lot d'antiquités coptes et entra au Musée du Louvre où il porte désormais le n° 11.745 au *Livre d'Entrée*. De par son apparence, il avait été tout d'abord classé dans les séries coptes et, de passage à Paris, j'eus l'occasion de signaler que l'objet me paraissait plus ancien, pour plusieurs raisons, dont la principale était la présence de caractères araméens d'époque perse, tracés au verso de la planchette inférieure du diptyque.

L'objet que, faute de mieux, je désigne sous le nom de diptyque-écritoire est, je crois, unique en son genre. C'est une combinaison du *gestj* égyptien et du diptyque. Il est constitué par deux planchettes de bois en forme de rectangle allongé, reliées entre elles par une charnière qui s'étend tout le long d'un des grands côtés. La planchette supérieure porte un réceptacle pour l'encre noire et peut-être un réceptacle pour l'encre rouge ainsi que l'étui destiné à contenir les roseaux du scribe. Ces deux réceptacles étant dans leur position normale, c'est-à-dire en haut, la charnière se trouvait placée à la gauche du scribe qui tenait l'objet verticalement dans la main gauche pour l'usage, sa main droite étant armée du calame.

L'objet a été fabriqué avec grand soin ainsi qu'il ressort des détails de construction que nous allons maintenant examiner. Il est constitué par deux planchettes de bois dur et poli qui mesurent chacune 0 m. 21 de haut, sur 0 m. 055 de large (soit un volet de 0 m. 05, plus 0 m. 005 de charnière) et 0 m. 0065 d'épaisseur. La charnière se compose de quarante-trois petits éléments cylindriques dont vingt-deux de corne noire rougeâtre et vingt et

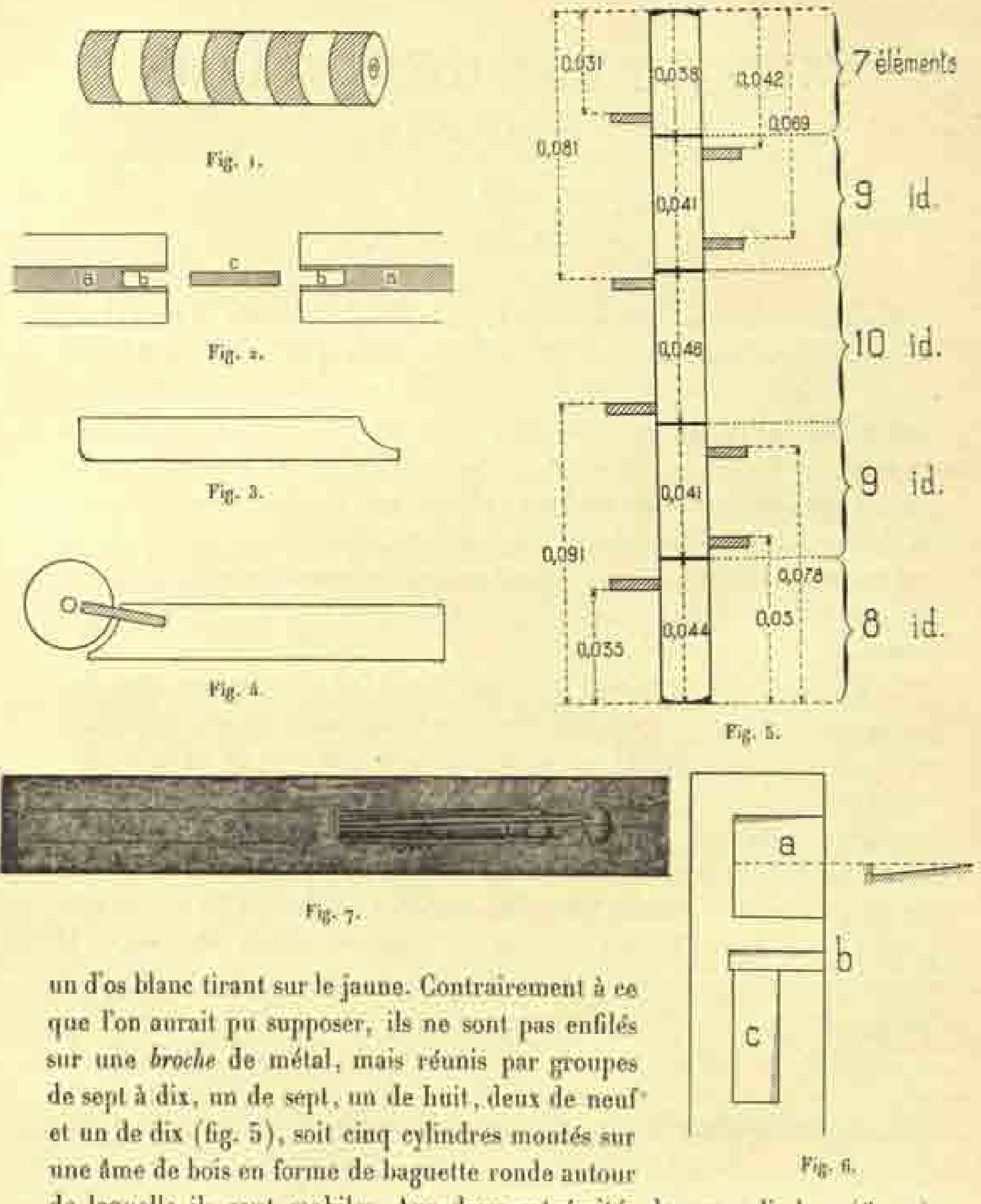



Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

Fig. 4.

Fig. 5.

Fig. 6.

Fig. 7.

un d'os blanc tirant sur le jaune. Contrairement à ce que l'on aurait pu supposer, ils ne sont pas enfilés sur une *broche* de métal, mais réunis par groupes de sept à dix, un de sept, un de huit, deux de neuf et un de dix (fig. 5), soit cinq cylindres montés sur une âme de bois en forme de baguette ronde autour de laquelle ils sont mobiles. Aux deux extrémités de ces cylindres (fig. 1) est ménagée, dans la baguette (fig. 2, *a*), une cavité cylindrique (*b*) occupée

par une cheville de bois (*c*) qui, enfoncée par moitié dans deux cylindres voisins, assure la cohésion entre eux. La charnière comprend cinq cylindres ainsi réunis et se loge dans une encoche en quart de cercle pratiquée dans chaque planchette qui présente, vue de profil, l'aspect reproduit figure 3. La liaison entre les planchettes et la charnière est assurée par huit petites chevilles de bois, quatre pour chaque volet, qui, enfoncées obliquement, vont des éléments cylindriques à l'encoche de la tranche (fig. 4)[1]. La cohésion est très bonne et la charnière qui fonctionne encore permet d'ouvrir et de fermer les deux volets.

La planchette supérieure porte à o m. 015 du sommet, un rectangle de o m. 035 de haut sur une largeur de o m. 032, dont le fond, taillé en biseau, va en descendant, depuis le ras du bord externe vers le bord interne, jusqu'à une profondeur maxima de o m. 003 (fig. 6, *a*). Cette cavité contenait l'encre noire solidifiée dont plus de la moitié a été conservée et toute sa surface a été munie de très légères encoches destinées à mieux assurer l'adhérence du colorant avec le bois. A o m. 015 au-dessous de ce premier rectangle, est creusé un second rectangle (fig. 6, *b*) de la même largeur que le précédent mais ne présentant que o m. 007 de haut. Il est aussi taillé en biseau et toute sa surface est striée de petites encoches parallèles. Cette cavité beaucoup moins grande que la précédente a peut-être servi à loger une pastille d'encre rouge, mais je n'ai pu en relever aucune trace. Immédiatement au-dessous, un rectangle de o m. 017 de large sur o m. 045 de haut (fig. 6, *c*), a été ménagé dans le bois et se prolonge dans l'épaisseur même de la planchette pour constituer le réceptacle où l'on plaçait les roseaux à écrire, qui dépassaient ainsi de près d'un tiers de leur longueur, ce qui rendait plus aisée leur préhension pour l'usage.

Cette planchette supérieure n'est donc pas autre chose que le *gesţj* égyptien tardif (fig. 7)[2] que nous connaissons par ailleurs, avec cette différence

[1] Le diptyque ouvert, les chevilles sont fichées : à gauche, dans le sixième élément du premier cylindre, le second et le neuvième du troisième, le second du cinquième, — à droite, dans le second et le huitième élément du deuxième cylindre et du quatrième. Je dois à l'obligeante amitié de M. l'abbé Drioton, Conservateur au Musée du Louvre, les données qui ont permis d'établir le croquis coté de la figure 5 et d'autres précieux renseignements qui ont servi à compléter les notes prises autrefois au Caire.

[2] Objet conservé au Musée de Berlin et

toutefois que les encres sèches y apparaissent dans des rectangles au lieu de se présenter dans des godets circulaires creusés dans le bois. La planchette inférieure ne présente rien de particulier à signaler.

Examinons maintenant les signes très indistincts dont on aperçoit encore les traces. C'est d'abord, au sommet de la planchette supérieure, un ב de forme spéciale que j'ai proposé, en d'autres occasions[1] de nommer *beth majuscule* et qui précède ordinairement les dates. Il pourrait être suivi du chiffre 3, mais tout ce qui suit est indiscernable et pourrait aussi bien être considéré comme du démotique. Plus bas, toujours près du bord externe de la même planchette et à environ 13 centimètres du sommet, apparaît un ל, mais il est impossible de distinguer ce qui pouvait suivre. Si nous passons à la face postérieure de la seconde planchette, nous pourrons reconnaître, avec certitude cette fois, près du bord interne et à la hauteur de la treizième rondelle (noire). . . אנת; au-dessous, et en face de la quinzième rondelle (noire), un ה puis au niveau de la dix-septième rondelle (noire) . . . ל . . . . . . . . בר et enfin à la hauteur de la vingtième rondelle (blanche), un א suivi d'un caractère qui peut être un *rêš* ou un autre caractère à hampe verticale. Ces traces évanides dont on ne peut naturellement rien tirer, nous apprennent cependant, d'après la graphie des caractères, que l'objet qui les porte remonte à l'époque perse et a été employé par des scribes pratiquant l'araméen, probablement par des sémites.

J'ai dit plus haut que l'objet était unique en son genre : les collections du Musée de Berlin possèdent cependant, je crois, la planchette inférieure d'un diptyque qui devait, à peu de chose près, être semblable au nôtre (planche ci-jointe, fig. C). La planchette dont il s'agit a été publiée en 1911 par le Prof. E. Sachau dans ses *Aramäische Papyrus und Ostraka*[2]. D'après l'éditeur, le lieu d'origine serait inconnu, mais le Prof. Schubart, à l'amabilité de qui je dois les détails qui vont suivre, m'écrit que l'objet a été trouvé dans l'île

reproduit d'après le dessin publié par J. H. Breasted, *The American Journal of Semitic Languages*, t. XXXII, p. 238, fig. 8 dans un article intitulé : *The physical processes of writing in the early Orient and their relation to the origin of the alphabet.*

[1] *Textes araméens d'Égypte*, p. 9.

[2] Pl. 68, n° 3 et p. 244, où il déclare ne pas connaître l'usage de l'objet, tout en ajoutant cependant avec doute : *War es etwa eine Malerplatte oder ein bei der Weberei gebrauchtes Instrument?*

d'Eléphantine en 1906/7 durant les fouilles qui amenèrent la découverte des papyrus araméens maintenant célèbres dans la science.

La planchette, qui porte à Berlin le n° 19435, affecte la forme d'un rectangle allongé taillé dans un bois dur et poli, de couleur brun foncé. Elle mesure 0 m. 22 de haut, sur 0 m. 043 de large avec une épaisseur de 0 m. 007. Il faut remarquer d'abord que ces mesures sont, à peu de chose près, celles de l'objet du Louvre. Ce n'est pas tout : un des longs côtés est creusé d'une encoche en quart de cercle (fig. 8, *a* et *b*) qui a fort bien pu loger une charnière analogue à celle que présente le diptyque de Paris et dans la dépression ainsi constituée s'ouvrent douze petites cavités rectangulaires régulièrement espacées où se logeaient à demi des chevilles, dont trois sont conservées (fig. 8, *c*). Ces chevilles présentent une partie rectangulaire qui s'encastrait dans la planchette et une partie cylindrique un peu plus courte qui devait, si mes suppositions sont exactes, s'implanter dans les cylindres constituant la charnière, tout comme les chevilles de l'objet du Louvre. Bien entendu, je ne puis affirmer que la planchette supérieure, aujourd'hui manquante, portait des réceptacles rectangulaires pour les encres et un étui à calames, mais je suis très porté à le croire. Enfin, sur la face de la planchette qui d'après la disposition attribuée à l'objet aurait été à l'intérieur du diptyque, apparaissent — tracés parallèlement au grand côté, allant de bas en haut et nettement visibles —, les six caractères araméens suivants לעמשזב[1] (*appartenant*) *à 'Amšézib*, nom propre non attesté, mais dont chaque composant figure avec d'autres éléments dans des noms déjà connus.

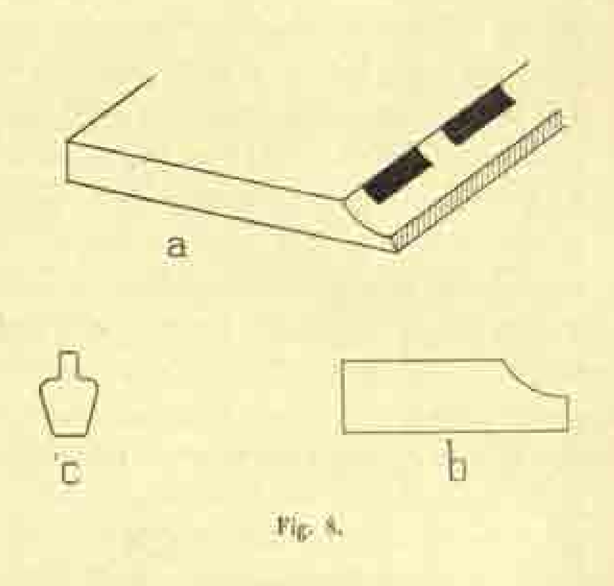



Fig. 8.

[1] E. Sachau, *op. laud.*, hésite entre cette lecture et לעמשום qui semble moins probable.

Le lieu de la trouvaille et l'inscription semblent indiquer également ici que l'objet appartenait à un araméen et, dès lors, l'hypothèse qui le rapproche de la palette-diptyque du Louvre semble acquérir une grande vraisemblance.

Que l'on accepte ou récuse le rapprochement proposé entre la planchette de Berlin et l'objet de Paris, il n'en est pas moins probable que ce dernier n'est pas de fabrication égyptienne puisqu'on n'a jamais rien signalé d'équivalent parmi les objets trouvés dans la Vallée du Nil, ni sur ses monuments figurés. À la rigueur, on pourrait avancer, en se basant sur l'étymologie autrefois proposée[1] pour le mot *gesṭj*, considéré comme un duel signifiant «les deux côtés», «les deux planchettes», que l'objet dont il s'agit nous donne, précisément, et pour la première fois, un *gesṭj* complet. Sémantiquement le rapprochement avec le grec δίθυρος ou δίπτυχα serait excellent. Il serait bien surprenant cependant que l'on trouve cet objet qui devrait être foncièrement égyptien, seulement aux mains des étrangers établis en Égypte. Il semble plus probable qu'on doive faire remonter le mot *gesṭj* au radical , *gś*, qui signifie *oindre, couvrir d'une substance grasse*. Les Égyptiens auront tiré de ce verbe, par l'intermédiaire d'un nom féminin ou d'une forme de participe passif, qui ne sont pas attestés il est vrai, une *nisbé*, *geś-tj*, désignant «l'objet qui porte une substance grasse»[2], c'est-à-dire, l'*encrier*. Le processus sémantique serait alors à rapprocher de celui du français qui tire *encrier* du mot *encre* et plus encore de celui de l'arabe, qui de حبر *encre*, forme محبرة, *écritoire*, objet ordinairement en cuivre comportant justement un godet pour l'encre accolé à un étui à calames.

Notre objet n'est donc pas égyptien puisque l'alliance du *gesṭj* et du diptyque n'existait pas dans la vallée du Nil. Il faut donc chercher d'un autre côté. L'Asie antérieure a employé depuis le milieu du VIIIe siècle pour le moins, et parallèlement à l'usage d'écrire sur des tablettes d'argile, le papyrus et le

[1] W. M. Müller, *Orient. Lit. Zeit.*, III, col. 51. Dans ce même article, l'auteur fait remarquer avec raison que l'hébreu קסת est un emprunt à l'égyptien. Quant au grec τὸ κάστυ que l'on retrouve dans le Commentaire sur Daniel, composé au début du IIIe siècle de notre ère, par Hippolyte de Rome, il semble que la voyelle finale υ, au sujet de laquelle Robert Eisler attire l'attention dans *Orient. Lit. Zeit.*, XXXIII, col. 587, ait été donnée au mot hébreu *qeset*, transcrit en grec, par simple analogie phonétique avec le mot grec ἄστυ également du neutre. L'auteur confond d'ailleurs qui se lit *sš* avec *gesṭj*.

[2] L'*encre* à base de gomme ou de graisse comme chez les Arabes.

calame ainsi qu'en font foi les bas-reliefs assyriens[1], mais, là encore, nous ne trouvons rien d'analogue à l'objet qui nous intéresse. La fusion des deux éléments, écritoire et tablettes, a dû avoir lieu en Syrie ou en Égypte et être le fait de Sémites.

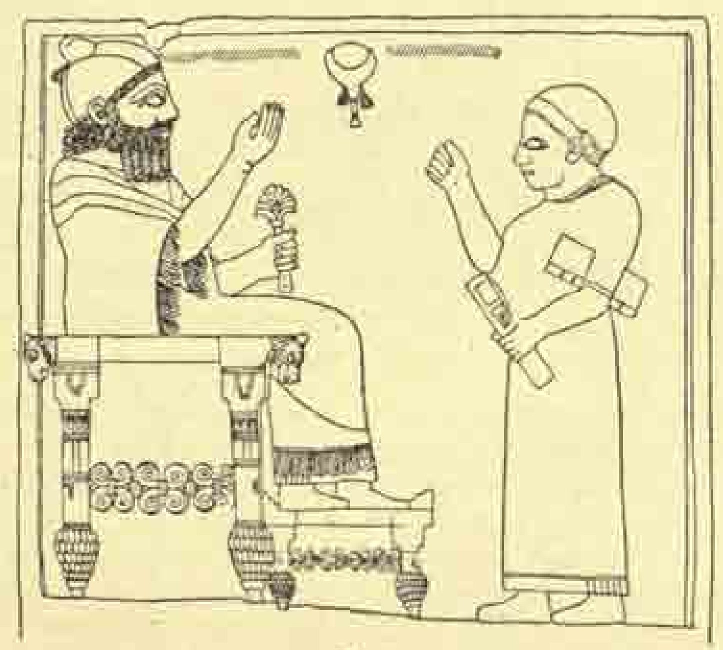


Fig. 9.

Sur une des stèles du roi Barrékoub (vers 730 avant notre ère), trouvée à Zinjîrli[2] dans la Syrie du Nord[3], nous voyons (fig. 9) en effet un vizir, ou un scribe, représenté debout, en face de son souverain assis sur un trône, et

[1] Le plus ancien exemple figuré sur les bas-reliefs assyriens remonte à Téglathphalazar III. Cf. J. H. Breasted, *op. laud.*, p. 251.

[2] Pour rendre ce toponyme turc je ne conserve pas la transcription allemande *Sendschirli*, parfois encore employée, qui donne en français une fausse idée de sa prononciation. Au reste, on a le sentiment que ce nom est tronqué, car زنجيرلى *zinjîrli*, signifie «pourvu de chaîne» ou «prisonnier enchaîné». Il semble que cet adjectif devait être placé, suivant l'usage turc, avant un substantif qu'il qualifiait et qu'on a négligé de noter en relevant ce nom de lieu. Le nom entier pourrait être, entre autres, quelque chose comme : *zinjîrli déré*, «la vallée à la chaîne», z. *kouyou*, «le puits à la chaîne», z. *keuy* «le village à la chaîne» etc.

[3] E. Sachau, *Sitzungsb. d. K. Preuss. Akad. d. Wiss. zu Berlin*, 1895, *Erster Halbband*, p. 119-122.

tenant dans la main gauche un *gestj* qui affecte précisément les dispositions, inconnues à l'Égypte, de la planchette supérieure de l'objet du Louvre : un grand rectangle pour l'encre noire, au-dessous un rectangle allongé pour l'encre rouge et l'étui à calames. De plus, le personnage maintient sous le même bras un objet rectangulaire assez grand dans lequel E. Sachau[1] et le Dr Contenau[2] s'accordent à voir des tablettes et que J. H. Breasted[3], décrit

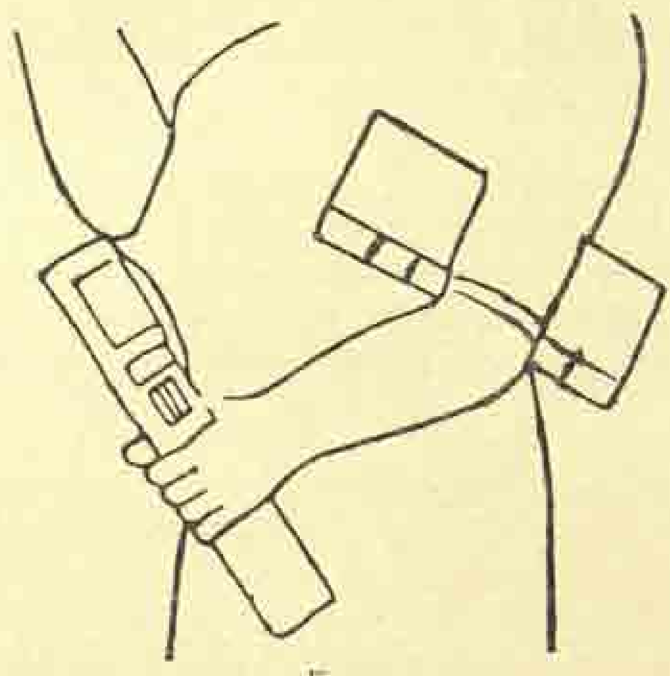


Fig. 10.

comme un rouleau de papyrus en partie déroulé. Je crois cette dernière interprétation erronée; ce que Breasted a pris pour le corps même du rouleau, n'est pas autre chose que la charnière des tablettes, charnière qui semble constituée, comme celle de l'objet qui nous intéresse, par une série d'éléments cylindriques que l'on distingue parfaitement sur les reproductions du monument dont je donne ici un dessin partiel agrandi (fig. 10). Nous nous trou-

[1] Article cité à la page précédente.

[2] *Manuel d'Archéol. Orientale*, p. 1152 et fig. 759 reproduite ici.

[3] *Op. laud.*, p. 246 et reproduction de la stèle, p. 247, fig. 14 d'après une bonne photographie.

vons donc en présence des deux éléments de l'écritoire-diptyque de Paris; ils sont encore séparés, mais je ne doute pas qu'ils aient été ensuite réunis pour donner naissance, un peu plus tard, à des objets dont celui du Louvre et celui de Berlin sont aujourd'hui les deux seuls spécimens ayant survécu.

L'invention était obvie qui consistait à joindre le matériel pour écrire, au matériel sur lequel on écrivait et je crois que — de la forme et de la disposition spéciales des réceptacles à encre qu'on ne rencontre que sur la stèle de Barrékoub et sur l'objet du Louvre, ainsi que de l'emploi de l'objet attesté seulement chez des scribes araméens habitant l'Égypte — on peut conclure, sans trop s'avancer, que des Sémites venus de Syrie dans la Vallée du Nil, avaient inventé, vers le début du VII^e siècle avant notre ère, un ensemble qui réalisait pour l'époque un progrès analogue à celui que le stylographe et le bloc-notes[1] ont apporté à nos temps modernes.

Noël Aimé-Giron.

Port-Saïd, le 13 février 1933.

[1] Il est évident qu'on pouvait se servir aussi de l'objet comme d'un simple *gesty* égyptien si l'on avait à écrire un texte un peu long. Mais, si la surface réduite des tablettes ne permettait pas d'y consigner un texte étendu, il suffisait d'un peu d'eau pour effacer les notes prises et permettre un nouvel emploi. C'était là, je crois, la principale destination de notre *diptyque-écritoire*, qui pouvait peut-être en avoir une troisième sur laquelle je reviendrai.

# QUELQUES DONNÉES NOUVELLES

## SUR LA PIERRE *BEKHEN* DES ANCIENS ÉGYPTIENS

PAR

ALEXANDRE VARILLE.

Nous connaissons aujourd'hui les noms égyptiens d'un assez grand nombre d'espèces minérales. Il en est une cependant, la pierre *bekhen*, mentionnée fréquemment depuis le Moyen Empire, dont l'identification n'est pas encore certaine.

Cette pierre *bekhen*, d'après les textes hiéroglyphiques, provient de *Rohenou*, c'est-à-dire de la région de Ouâdy Hammâmât. Elle caractérisait si bien la contrée que celle-ci s'appelait «la montagne de *bekhen*».

La «stèle de la famine», datée du roi Djeser, mais qui est en réalité de basse époque, compte bien la pierre *bekhen* parmi les minéraux d'Éléphantine[1]. On ne doit pas cependant porter une grande attention à ce document, qui est un panégyrique outré de la localité, et qui fait partie d'une littérature impossible à prendre à la lettre, car si l'on en croyait ce texte, toutes les pierres précieuses connues des Égyptiens, et non pas seulement celles d'Égypte, se trouveraient à Éléphantine.

Le Ouâdy Hammâmât reste donc le seul lieu de provenance du *bekhen*. Les pharaons y ont d'ailleurs laissé de nombreuses inscriptions relatant les expéditions qu'ils organisèrent pour venir chercher cette pierre merveilleuse[2]. Toutefois ces textes ne permettront pas de déterminer la nature exacte du

[1] H. Brugsch, *Sieben Jahre der Hungersnoth*, Leipzig, 1891, ligne 15. Cette référence figure au *Wörterbuch der ægyptischen Sprache*, Erster Band, Leipzig, 1926, p. 471 : *Sp. angeblich auch aus Elephantine* (3). Je dois sa connaissance à l'extrême amabilité de R. Anthes.

[2] J. Couyat et P. Montet, *Les inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques du Ouâdy Hammâmât*, in *Mémoires I. F. A. O. C.*, t. XXXIV, Le Caire, 1913, *passim*.

*bekhen*, car les pierres de Ouâdy Hammâmât sont assez variées. Seuls les monuments portant *expressément* la mention qu'ils sont «*en bekhen*» pourront nous donner une conviction.

# I

Les monuments certainement en *bekhen* et étudiés au point de vue de l'identification de la pierre étaient jusqu'à ce jour au nombre de trois[1].

## 1. — NAOS N° 70.019 DU CAIRE.

Ce naos provient de Kouft. Sur le côté gauche de sa porte se trouve une inscription dédicatoire de Nectanébès au dieu Mîn-Hôr de Koptos[2] :

[3]

En monument de lui à son père Mîn-Hôr de Koptos, qui lève le bras, il lui a fait un naos de pierre *bekhen* brillante (*ṯḥn*).

J. Couyat-Barthoux, qui a examiné ce monument sur la demande de P. Montet, a reconnu qu'il était en *schiste gréseux du Ouâdy Hammâmât*[5].

Il convient de noter soigneusement l'épithète *ṯḥn* qualifiant le *bekhen* dans le texte du naos. De deux choses l'une : ou c'est un adjectif désignant le poli et le brillant de la pierre, ou c'est une désignation spécifique d'une cer-

[1] Je tiens à remercier vivement mon maître Victor Loret de m'avoir communiqué, pour cette partie de mon travail, les références de ses notes de lexicographie égyptienne.

[2] G. Roeder, *Naos*, in *Catalogue général du Musée du Caire*, Leipzig, 1914, n° 70.019, p. 55-57, §§ 273-280, Tafel 15, croit ce monument en *schiste vert : grüner Schiefer.*

[3] Il faudrait ▬ au lieu de ▬.

[4] Pour la forme exacte du signe, formé du ciel ▬ et de trois |, voir G. Roeder, *op. cit.*, Tafel 91, n° 146.

[5] J. Couyat et P. Montet, *Ouâdy Hammâmât*, p. 96; G. Legrain, *Notes sur deux monuments provenant de Kouft*, in *Annales du Service des Antiquités*, t. VI, 1905, p. 122 et 123, publiait ce naos et déclarait qu'il était en *brèche verte de Ouâdy Hammâmât*; G. Maspero dans la seconde édition de son *Guide du Visiteur du Musée du Caire*, 1912, p. 192, n'indiquait pas que le naos fût en *granit noir*, comme le signale P. Montet, *op. cit.*, p. 96; il donne au contraire l'identification *green basalt* : G. Maspero, *Guide to the Cairo Museum*, 2ᵉ éd., 1905, n° 650, p. 184; 3ᵉ éd., 1906, p. 168; 4ᵉ éd., 1908, p. 207; 5ᵉ éd., 1910, p. 195.

taine qualité de *bekhen*, si la matière de ce naos diffère de celle de tous les autres monuments.

## 2 ET 3. — FRAGMENTS D'OBÉLISQUES N$^{os}$ 523 ET 524 DE LONDRES.

Ces deux obélisques ne nous sont pas parvenus intacts. Les Français du temps de l'Expédition de Bonaparte en Égypte découvrirent au Vieux-Caire un fragment important de chacun d'eux[1]. Transportés à Alexandrie, d'où l'on devait les expédier en France, ces deux fragments tombèrent, par suite de la capitulation, aux mains des Anglais qui les envoyèrent au British Museum, où ils reçurent les n$^{os}$ 523 et 524[2]. Chacun de ces obélisques présente sur deux de ses faces une inscription dédicatoire de Nectanébès au dieu Thot :

En monument de lui à son père Thot, deux fois grand, seigneur d'Hermopolis, il a fait ériger dans son temple un obélisque de pierre *bekhen*.

La matière de ces obélisques a été identifiée, depuis leur trouvaille, avec le *basalte noir*[3], mais comme on le verra plus loin, l'examen pétrographique d'un nouveau fragment de l'obélisque n° 524, qui se trouve au Caire, rend cette détermination très douteuse.

[1] *Description de l'Égypte*, *Antiquités*, t. V, pl. 21 et 22.

[2] Ch. Kuentz, *Obélisques*, in *Catalogue général du Musée du Caire*, Le Caire, 1932, p. 62 donne une bibliographie du fragment n° 524, grâce à laquelle on pourra facilement dresser celle du n° 523.

[3] *Description de l'Égypte*, *Antiquités*, t. V, pl. 21 et pl. 22 : *Explication des planches* (2$^e$ éd., Paris, 1821), p. 486 et 487, nous apprend que ces obélisques sont en *basalte noir, à grain fin*; Ch. Yorke et M. Leake, *Les principaux monumens égyptiens du Musée Britannique et quelques autres qui se trouvent en Angleterre*, Londres, Treuttel et Würtz, Treuttel fils, et Richter, 1827, pl. VII, fig. 17 et p. 15, étudient un de ces deux obélisques de *basalte* uniquement pour les cartouches royaux; S. Sharpe, *Egyptian Antiquities in the British Museum*, London, 1862, p. 107, n° 523 et 524, décrit les deux obélisques *of black basalt*, dont la surface est *highly polished*; il ajoute qu'une partie du texte hiéroglyphique est publiée dans *Trans. R. Soc. Litt.*, vol. II, Part 2; F. C. H. Wendel, *Ueber die in altägyptischen Texten erwähnten Bau- und Edelsteine*, Leipzig, 1888, donne, pour un de ces

## II

Aux trois monuments examinés dans la première partie de ce travail, je puis ajouter trois nouveaux documents qui modifieront sans doute les résultats obtenus par ceux qui se sont occupés de l'identification de la pierre *bekhen*.

### 4. — FRAGMENT D'OBÉLISQUE N° 17.030 DU CAIRE.

Ch. Kuentz découvrait récemment, avec une très grande ingéniosité, qu'un fragment d'obélisque du Musée du Caire, d'origine inconnue, venait se placer exactement au dessus du fragment n° 524 du British Museum [1].

La matière de ce fragment du Caire, examinée par un spécialiste, le R. P. Bovier-Lapierre, se trouve être du *gneiss à structure micrograntique avec amphibole* [2]. Cette détermination, qui est des plus intéressantes, donne donc celle du fragment n° 524 de Londres et très vraisemblablement du même coup celle du fragment n° 523.

### 5. — FRAGMENT D'OBÉLISQUE N° 1 DE MARSEILLE.

Ce petit fragment d'obélisque du Musée Borély de Marseille est connu depuis longtemps [3], mais les inscriptions qu'il porte sur trois de ses faces, la quatrième étant brisée, restèrent jusqu'ici inédites. L'origine de ce monument est inconnue [4].

obélisques, l'identification *dark basalt*, d'après Le Page Renouf; J. H. Breasted, *Ancient Records of Egypt*, vol. 1, Chicago, 1906, p. 302, a et P. Montet, *Ouâdy Hammâmât*, p. 26, note 4, signalent que l'opinion précédente leur a été confirmée, pour les deux obélisques, par une communication de A. H. Gardiner.

[1] Ch. Kuentz, *Obélisques*, n° 17.030, p. 61 et 62.

[2] Ch. Kuentz, *op. cit.*, p. viii et p. 61.

[3] G. Maspero, *Catalogue du Musée égyptien de Marseille*, Paris, 1889, p. 1, n° 1. Hauteur du fragment : 0 m. 45. Largeur de chaque face : 0 m. 20.

[4] Rien ne prouve en effet que cet obélisque ait été arraché à un des nombreux monuments élevés par Ramsès II dans le grand temple de Tanis, ainsi que le pensait Maspero.

Deux des faces, opposées l'une à l'autre, donnent un des titres du protocole de Ramsès II :



Sur l'autre face est gravée la dédicace de l'obélisque :



[En monument de lui à son père] Horus, [il] lui [a fait] faire un obélisque en pierre *bekhen*, et établi...

Etant donné que, malgré l'apparence nettement *verdâtre*, G. Maspero identifiait la matière de ce monument avec le *basalte noir*[2], une nouvelle étude de la roche s'imposait. Le conservateur du Musée Borély, P. Conissin, voulut bien faire prélever un petit morceau de l'obélisque et en confier l'examen à M. Repelin, professeur à la Faculté des sciences de Marseille. Je les remercie de l'intérêt qu'ils ont porté à cette question et du rapport qu'ils m'ont autorisé à publier ici.

Examen macroscopique. — Roche de couleur gris-verdâtre, d'apparence gréseuse, présentant de petits points brillants comme des paillettes de mica.

En partie attaquable par l'acide chlorhydrique, contenant donc du carbonate de chaux.

L'attaque terminée à froid reprend en chauffant : il semble donc y avoir aussi des parcelles dolomitiques.

Examen au microscope polarisant. — Roche d'aspect grenu contenant de petits cristaux de carbonate de calcium et de dolomie. Ces derniers plus rares sont sans doute ceux qui donnent les petits points brillants comme du mica à l'œil nu. Ils présentent une teinte bleue très belle au microscope polarisant. Tous ces cristaux sont disséminés régulièrement dans un treillis de parties verdâtres serpentineuses. La roche correspond à ce que les géologues du temps de d'Orbigny (début du XIXe siècle) appelaient calcaire serpentifère, comprenant une partie des ophicalces de d'Homalius d'Halloy.

En réalité, c'est une roche assez spéciale correspondant à la description actuelle des ophicalces : «serpentine bréchiforme renfermant des fragments anguleux et parcourue par

[1] Le signe ⸺ ne figure pas dans cette seconde légende. — [2] G. Maspero, *op. cit.*, p. 1.

mille fissures que cimente du carbonate de chaux spathique (cristallisé comme le spath d'Islande).

« Ces roches sont très propres à l'ornement surtout lorsque les veines de carbonate de calcium sont assez importantes et contrastent avec la pâte verte et rouge de la serpentine ».

En résumé c'est une *roche serpentineuse très dure* qui doit sa dureté à une proportion assez forte de minéraux siliceux, feldspaths ou feldspathoïdes. Il faudrait une analyse complète pour classer scientifiquement cette roche parmi les nombreuses variétés de serpentines, ce qui serait très difficile et très long, et de plus, je pense, inutile.

Cette roche serpentineuse a pu être confondue avec une serpentine homogène par les Égyptiens, mais non avec un basalte qui est noir et non verdâtre.

## 6. — NAOS N° 70.011 DU CAIRE.

Ce naos est originaire de Benha[1]. Sur chaque côté du monument se trouvait une dédicace d'Amasis au dieu Kem-wêr d'Athribis. Seule celle du côté gauche est bien conservée[2] :

[3]

Il a fait, en monument de lui à son père Kem-wêr, dieu grand, qui réside dans *sḫt-ḥtp*, une chapelle sacrée en pierre *bekhen*.

G. Rœder estime que la matière de ce naos est un *granit gris tacheté à grain fin*[4], résultat qu'il y aurait lieu de faire vérifier par un pétrographe.

## III

Je crois devoir faire un sort spécial à une série de documents qui méritent un examen plein de circonspection : il s'agit des monuments qui peuvent être en pierre *bekhen*, mais qui ne le sont pas de façon indiscutable. Il est préférable de ne pas compliquer une identification déjà difficile en mêlant aux éléments certains d'autres éléments plus douteux.

[1] G. Rœder, *Naos*, in *Catalogue général du Musée du Caire*, n° 70.011, p. 38-42, § 185-198, Tafel 12, *a*.

[2] G. Rœder, *op. cit.*, p. 39, § 190.

[3] Pour la forme exacte de ce signe, qui est un naos surmonté de sept pointes décoratives et renfermant le signe ☥, voir G. Rœder, *op. cit.*, Tafel 88, n° 18.

[4] G. Rœder, *op. cit.*, p. 38, § 185 : *Grau gesprenkelter feinkörniger Granit.*

## A. — NAOS DE QOUS.

Ce naos, vu à Qous par les savants de l'Expédition d'Egypte, qui le croyaient en *beau granit noir*[1], est surtout connu des égyptologues par la publication de K. Sethe[2] faite d'après d'anciennes éditions de Champollion et de Lepsius. Il a été retrouvé par G. Daressy pour qui il est en *schiste verdâtre*[3]. L'inscription dédicatoire de ce naos par Ptolémée Philadelphe au dieu Harsiesis d'Apollonospolis parva ne donne pas le nom *bekhen* de la matière dans laquelle il fut taillé[4] :

Il a fait un monument en travail solide d'éternité à son père Horus, fils d'Osiris et d'Isis, qui est sur son grand trône, dieu grand dans son naos.

Nous ne connaissons cette matière que par une autre inscription de , parallèle à celle du naos, qui permet une identification plausible mais non formelle car rien ne prouve que les deux textes s'appliquent au même monument[5] :

J'ai fait un naos en pierre *bekhen* à Horus, fils d'Isis et d'Osiris, qui est sur son grand trône, dieu grand dans son naos.

La traduction du mot *bekhen* par *basalte vert*, donnée à ce propos par K. Sethe[6] est une simple opinion de philologue.

## B. — STÈLE DE BERLIN.

Cette stèle, signalée par P. Montet pour servir à l'identification *bekhen*[7], a été publiée par M. Burchardt[8]. Datée de l'an 27 de Darius, elle est au nom

(1) *Description de l'Égypte*, *Antiquités*, t. IV, pl. 1, n° 2-4; *Explication des planches*, p. 341-2.

(2) K. Sethe, *Urkunden* II, 1904, p. 73 sqq.

(3) G. Daressy, *Deux naos de Qous*, in *Annales du Service des Antiquités*, t. XVII, 1917, p. 224-225.

(4) K. Sethe, *Urkunden*, II, p. 74, 10-13.

(5) K. Sethe, *op. cit.*, II, p. 68, 17 à p. 69, 2.

(6) K. Sethe, *op. cit.*, p. 74, 2.

(7) P. Montet, *Ouâdy Hammâmât*, p. 26.

(8) M. Burchardt, *Datierte Denkmäler der Berliner Sammlung aus der Achämenidenzeit*, in *Zeitschrift*, t. XLIX, 1911, p. 69 (Abb. 1) : *harter schwarzer Schiefer*.

d'un chef de travaux qui se trouvait alors au Ouâdy Hammâmât. Elle ne porte pas l'indication *bekhen* de sa matière, qui est un *schiste noir très dur.*

## C. — FRAGMENT DE BOLOGNE.

Ce monument, découvert au début du XVIIIe siècle sur le Mont Aventin[1], est aujourd'hui au Musée Civique de Bologne[2]. C'est un fragment de paroi, daté de Nectanébès, représentant le roi faisant offrandes à diverses divinités. Il porte une inscription horizontale fort mutilée et maladroitement restaurée, qui peut être dédicatoire :

. . . en pierre *bekhen*. J'ai fait que leurs gardiens de portes s'occupent chacun de leur devoir dans le grand temple(?) pendant l'accomplissement de leurs fonctions dans *ỉt wd'*...

Le monument serait négligeable si G. Kminek-Szedlo ne le décrivait pas comme étant *en basalte noir.*

---

En résumé, si l'on ne tient pas compte des avis donnés par les archéologues qui, décrivant des monuments en pierre *bekhen*, lui ont donné un nom précis, soit en se fiant au hasard, soit simplement en se laissant guider par la tradition égyptologique, nous pouvons maintenir pour l'identification les résultats suivants dus à des spécialistes : 1° *gneiss à structure microgranitique avec amphibole; 2° schiste gréseux; 3° serpentine bréchiforme.*

Ces roches sont-elles bien celles qui caractérisent le Ouâdy Hammâmmât? C'est ce que diront les géologues. Je me bornerai à résumer l'état de la question, sans entrer davantage dans ce domaine très large.

[1] Th. Young, *Hieroglyphics collected by the Egyptian Society*, London, 1823, pl. 9 : «*Part of a frize of Basalt, found in 1709, among the ruins of the Aventine hill at Rome, near the church of St. Prisca. From Ficoroni, Vestigia di Roma*, 1744.»

[2] G. Kminek-Szedlo, *Catalogo di Antichità Egizie del Museo Civico di Bologna*, Torino, 1895, p. 165-6, n° 1870. Hauteur 0 m. 90; largeur 0 m. 94. Le texte hiéroglyphique est publié ici d'après une photographie que j'ai acheté au Musée de Bologne.

F. C. H. Wendel[1] prétend qu'on ne trouve au Ouâdy Hammâmât que 1° *la diorite et la brèche de diorite;* 2° *le granit;* 3° *le porphyre.* Or le granit n'y existe qu'en filons difficiles à exploiter. Les Égyptiens avaient donc tout avantage à aller le chercher à Syène. Quant au porphyre, il n'aurait été employé que par les sculpteurs de l'époque gréco-romaine[2]. Ces raisons amènent Wendel à conclure que la pierre *bekhen* est la *diorite.* Mais comme il ne connaissait qu'un seul monument portant l'indication *en pierre bekhen*, un des obélisques du British Museum, et qu'on le croyait alors en *basalte noir*, Wendel ajoute que, si cette indication est digne de foi, les Égyptiens n'ont donné qu'un seul et même nom à *la diorite* et au *basalte*[3]. Les conclusions de Wendel, qui restent celles d'un archéologue, sont acceptées de diverses façons. H. Brugsch adopte la *diorite*[4]; A. Erman et H. Grapow préfèrent le *basalte*[5].

J. Couyat-Barthoux et P. Montet, unissant le témoignage des textes hiéroglyphiques et les recherches effectuées sur les monuments et le terrain, assurent que le *bekhen* est plus particulièrement le *schiste gréseux noir*[6].

Dans un mémoire postérieur, J. Couyat-Barthoux estime que le nom correct et scientifique à donner désormais à la pierre caractéristique du Ouâdy Hammâmât est celui de *brèche verte*[7].

Enfin A. Lucas, dans son petit ouvrage si intéressant et instructif sur les matériaux employés par les Égyptiens, signale qu'il n'a rencontré dans les

(1) F. C. H. Wendel, *Ueber die... Bau- und Edelsteine*, p. 75.

(2) A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials*, London, 1926, p. 188, signale cependant l'existence d'un *small fluted bowl of early dynastic date* en porphyre. Voir dans W. M. Flinders Petrie and J. E. Quibell, *Nagada and Ballas*, 1897, index p. 77, l'énumération d'une série d'objets dont la matière a été identifiée avec le porphyre, vraisemblablement sans l'avis d'un spécialiste.

(3) Signalons cependant, en passant, que G. Daressy, *Remarques et notes* VIII, in *Recueil de travaux*, t. X, 1888, p. 143, déclare que le basalte se nomme [hieroglyphs] d'après les noms écrits sur les monuments.

(4) H. Brugsch, *Die Ægyptologie*, Leipzig, 1891, p. 404.

(5) A. Erman und H. Grapow, *Ægyptisches Handwörterbuch*, Berlin, 1921, p. 49.

(6) J. Couyat et P. Montet, *Ouâdy Hammâmât*, p. 23-26.

(7) J. Barthoux, *Chronologie et description des roches ignées du désert arabique*, in *Mémoires de l'Institut d'Égypte*, t. V, Le Caire, 1922, p. 26 sqq. Ce nom de *brèche verte* était déjà connu depuis longtemps; voir par exemple dans la *Description de l'Égypte*, 2e éd., t. XX, Paris, 1824, De Rozière, *Description minéralogique de la vallée de Qoçeyr*, p. 174-179; aussi A. Figari, *Studii Scientifici sull'Egitto e sue Adiacenze*, Lucca, t. I, 1864, p. 178 et 179.

monuments que deux roches du Ouâdy Hammâmât, la *brèche*[1], qui s'y trouve en abondance, et surtout le *schiste*[2], qui est la roche typique de la région.

L'absence d'une nomenclature universellement adoptée des roches rend tout essai de synthèse difficile à l'égyptologue qui ne possède aucune connaissance de la géologie et de la minéralogie. Pour cette raison, ayant groupé les documents hiéroglyphiques, je laisse aux spécialistes le soin de faire une étude d'ensemble des documents relatifs au *bekhen*. Je ne peux que me placer au point de vue des anciens Égyptiens. Pour quelles raisons ceux-ci allaient-ils chercher la pierre *bekhen* au Ouâdy Hammâmât? Très vraisemblablement parce qu'on trouvait dans cette région, en surface et par grandes masses, cette pierre assez dure pour braver l'action du temps et cependant assez facile à tailler et à polir. Quelle pouvait être à leurs yeux la caractéristique de cette roche? Pour des gens qui ignoraient tout de la chimie, l'apparence devait l'emporter sur la composition; surtout la *couleur*, que le chercheur de turquoises au Sinaï Harwerrê appelait [hieroglyphs][3], devait importer. Si donc un pétrographe établit nettement que le mot *bekhen* désigne différentes espèces minérales, il ne devra pas oublier que la similitude de leur aspect visuel est la raison pour laquelle elles ne portent qu'un seul et même nom.

Je serais heureux si les renseignements que je viens de réunir ici pouvaient contribuer à l'identification définitive de la pierre, ou des pierres, que les Égyptiens nommaient *bekhen* [hieroglyphs].

A. Varille.

Le Caire, 12 décembre 1932.

[1] A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials*, p. 178, *breccia*.

[2] A. Lucas, *op. cit.*, p. 190, décrit le schiste comme *a dark grey or greenish-grey, fine-grained highly crystalline rock, resembling slate somewhat in general appearance and often called basalt or green basalt by Egyptologists.*

[3] V. Loret, *La turquoise chez les anciens Égyptiens*, in *Kêmi*, t. I, Paris, 1928, p. 110 à 114.

# FRAGMENTS FROM AN ARABIC COMMON-PLACE BOOK

(with 6 plates)

BY

PROFESSOR RICHARD J. H. GOTTHEIL.

Ms. Bodleian Heb. e. 74 contains six leaves, coming from the Cairo Genizah, of what I can only call an Arabic Common-Place Book. It evidently belongs to that part of their literature which the Arabs call *adab*, i. e., polite literature. Who the author is we do not know. He cites a work entitled *Fakr al-Bulagha* by one Aḥmad ibn Sa'd Al-Iṣfahānī, of whom Yaḳūt gives a biography in his *Irshad al-'Arib*, ed. Margoliouth I, pp. 129 et seq., mentioning the very book which is cited by our author as one of his writings. Dr Skoss has very rightly pointed out to me that the Muhadhdhab al-Daulah mentioned on fol. 1 *b*, line 4, is the Abbasid Caliph Abu al-Ḥasan 'Alī ibn Naṣr who succeeded Muthaffar ibn 'Alī al-Muwaffaḳ in the year 376 A. H. (=937 A. D.), on whom see Ibn al-Athīr, *Chronicon*, Ed. Tornberg, vol. IX, p. 35 and Index s. v.; E. de ZAMBAUR, *Manuel de Généalogie et de Chronologie pour l'Histoire de l'Islam*, 1927, p. 137, and MARGOLIOUTH, *The Eclipse of the Abbasid Caliphate*, Index, p. 93, s. v. The fragment, then, belongs to a work written towards the end of the tenth century.

I confess that I have found it most difficult to translate, especially as it is written in that sort of rhyming prose in which the Arabs delighted for their prefaces and introductions. I should not have succeeded in making any sense out of a number of passages had it not been for the help which Professor Philip K. Hitti of Princeton and Dr Solomon L. Skoss of the Dropsie College in Philadelphia have been kind enough to give me and for which I thank them cordially.

The manner in which the Arabic is transliterated into Hebrew shows, also, some peculiarities. Very often the *Tashdid* is placed upon the letter preceding the one to which it belongs—which is intelligible in the case of the *Lamedh*, as the lines are written somewhat closely one upon the other; but this occurs in other places as well. The Fatḥatain of the accusative is put upon the Aleph. Only the vowels Fatḥah and Dhammah are used—never the Kesrah. The letter *Jim* is transcribed by the *Gimel* with a dot over it—though the scribe is not always consistent in this matter.

Our author's work contained twenty-one chapters, the titles of which can be seen in the translation. I have not done into English the whole six pages, but only the first part or preface—though the fragment commences in the very middle of a sentence—and the two sections on folios 6 *a* and *b* commencing with *Amma Ba'du*. I had imagined that the *Taḥmidât* were ended; but, lo and behold! another *Al-Ḥamdu-Lillāh* appears after the second *Amma Ba'du*. What all this means I do not know. I have translated one of the *Taḥmidât* and I have simply transliterated the others back into Arabic.

In conclusion let me say that the book contained absolutely nothing of interest to the Jews in particular. The fragment, in addition to its intrinsic value, is merely another evidence that the Jews have always taken part in the intellectual life of their time and of their wish to make an Arabic work—evidently of some consequence—available to such as were unable to read the Arabic script. *Wallah Karīm.*

### I *a*.

1 ונמאלא עטים אלמקדאר ונלאלא מחפופא באלוקאר ולו לם
2 יכן כדלך למא נקפת צליה אלאפכאר ואנפקת פיה אלאעמאר
3 ווצלה מן אבואבה אלשואפע וקוית באסבאבה אלדראיע
4 נעלנא אללה ממן קדר לה אלך [1] אלתופיק פאראה [2] אלי וצח אלטריק
5 וננרת לאחמד [3] בן סעד אלאצפהאני כתאבא קד צנפה ותרגמה
6 [4] בפקר אלבלגא וצמנה פצולא אברהא מן כתב אלמתרסלין אל

[1] الْخَلْقَ.
[2] عادته الى وضح
[3] On Abū al-Ḥasan, see the Introduction.

[4] On this man and his work *fakr al-bulaghā'* I can find nothing in all the works I have consulted.

מֻתקדמין ואלחק כהא קלילא ממא נסבה אלי נפסֻה [1] פלם [2] אר למא
יוגד מן אלכתב מוקעא [3] פי אלקלב ולא למא יֻגמע מן מקול אתרא [4]
פי אלפעל אד כאן אלאכתראע ואלאבתדאע אפצל מן אלאכתיאר
ואלאנתזאע ואלעמל ואלאסתנדאר אבלג [5] מן אלאסתעארה ואל
אסתמדאד ואן כאן פי אלאנתהאר אצאבה [6] ופי חֻסן אלארתיאד
פצילה וארא באן אלגרץ תכליד מא ינשי [7] ויותר ותסטיר מא יֻרוֹי
ויֻרכר ותצניף מא יֻסתפאד בה אלוסם אלגסיל ותבקיה
מא יסתעאץ מנה אלאסם אלחמיד פסלוך הדה אלטריקה
ארפע אלי הדה אלמבקה ואקתפא הדה אלמחגה [8] אקרב אלי אמתמא
הדה אלדרגה ולדלך אחבבת אן אקתצב פצולאת ואלמעאני
אלמדכורה ואלמגאזי [9] אלמקצודה נאמעה לאכתר מא יֻכתב
בה לאן אלסלטאן [10] ויתרדד בין אלאכואן ויתעאוד [11] פי אלמכאתבאה
ויתעאוד פי אלמֻכאטבאה ואן [12] אפרד בהא כתאבי הדא לתכון
ארבא ללמתעלם ומֻעלמא ללמתוסם ותדכרה ללראגב
ומעונה ללטאלב ובאללה אסתעין עלי מא ▒▒▒תה [13] ואעתקדתה
ואסתעיר מן אלזלל פי מא נחותה [14] ואעתמדתה ואסתדפע סלטאן אלהוי

## Fol. 1 b.

אלדי מאלמא ארדי ואחוי [15] פמא זאל אלאנסאן חסן אלטן בבדיהה
נפסה קליל אלהוקף עלי רויה [16] פחצה לא [17] גרם אן אלעתאר כאבקה
אלי קדמה [18] ואלאנתראר סאיק אלי נדמה ולמא כאן מולאנא אלצאחב

[1] Here, and in many other places, one notices a *dhammah*, from which one must deduce the fact that the author was thinking in the ordinary language of the street, as one says today *nafsoh* or *nafsuh*.

[2] فَلَمْ أَرَ لِمَا.

[3] Verbally «agreeable to the heart»; مُوقِعًا فِي القَلْب. I have translated here and elsewhere somewhat freely, in order to make the English more readable.

[4] أَثَرًا.

[5] أَبْلَغ.

[6] إِصَابَة.

[7] يُنْشِى ويُوتِرُ.

[8] المَحَجَّة.

[9] pl. of مَغْزًى.

[10] Cfr. Koran xiv, 12 for this sense of the word.

[11] These three last words are repeated by the scribe at the beginning of the next line.

[12] وَإِنْ أَفْرَدَ بِهَا كِتَابِي هَذَا.

[13] Perhaps كَتَبْتُهُ.

[14] نَحَوْتُهُ.

[15] أو أَحْوِى.

[16] رَوِيَّةِ فَحْصِهِ.

[17] لا جَرَمَ أَنَّ العِثَارَ سَابِقَة.

[18] قُحَمِهِ.

4 אלסייד אלאגל אלמויד (1) אלמטפר אלעאדל מחזב אלדולה אטאל אללה
5 בקאה ואדאם עלוה (2) וארתקאה מתהליא מן אלפצל פי נואציה (3)
6 ומסתוליא מנה עלי אקאציה פלים לבצאיע אלאדב ואן כאנת
7 מונאה מחט אלאלדיה ומטל אלאעליה וכאן יבאע פי אלאסואק
8 אלגדיד ואלרת (4) ואלסמין ואלגת ואלגיד ואלמרדול ואלמכתאר
9 ואלמרדוד כאלבחת [illegible] אלמחיט אלדי תגיץ אליה אלמיאה מן אלאודיה
10 אלממדה ואלמדאנב אלמתמדה פיקבל מן הלך אלזאכר אלגמר
11 ומן הדה אלקליל אלנזר אנתדאבא ללמאדה לא חאגב אלי אלזיארה
12 וונדת כואטרי לא תרוד ומראמי לא תרום אלא מא כאנת פיה
13 קרבת (5) אליה אדאם אללה סלטאנה וחטות לדיה ותאכיד זמאם
14 ענדה ותגדיד נפאק עליה וכאן אלדהר (6) קד אן ערני וקעד ענ׳
15 וכאנני ואכני עלי (7) וקבץ קדמי וכטוי (8) ען בדמה אבאשרהא
16 כנפ[סי ? ? ] חצה (9) כסעיי וכאנת נאיה קדרתי וגהאיה
17 אסתטאעתי אלאסתעאנה בידי ולסאני פי הדה אלתצניפאת
18 אלתי ואן כנת מנחא באלמטרח אלקאצי ואלמחל אלנאבי (10) פאנני
19 מתעלק באהדא כמא תעלק אלמדלם נפסה בין ארבאבהא
20 פאדא עז (11) ליס מעני מן מעאניהא (12) ומבתגי מן מבאגיהא
21 מא אקדח (13) ? ? ? אר אלכאטר ואתגם בה הגום אלמכאטר (14)
22 נעלה אלי מולאנא אעז אללה נצרה אנפאדה ותזנחת

## Fol. 2 *a*.

1 וחסלה ותנהיזה ואתקא מנה במא יותק בה מן אלמולי אלכרימה

(1) المؤيد.

(2) Either عَلْوه or عُلُوّه.

(3) Freytag نَوَاصِي النّاس = «Eminentiores hominum ac prohiliores». His authorities are the Ḳāmûs and Jauharî. Golius has for نَاصِيَة = «Pars melior populi»; and de Goeje in his lexicon to aṭ-Ṭabarî gives us نَاصِيَة = «per synechdochen pro persona».

(4) والرثّ.

(5) قُرِبَت.

(6) Reading : عذ أنّ مُخْذِي وقعد عنّي. For قعد and عنّ, see Lane s. v. This is the best possible reading that I can get out of the letters —which are not always plain. If the first letter were a *Kāf* and not a *Ḳāf*, we could read كداحٍ ادل وقلاد عنق.

(7) عَلَيَّ.

(8) خَطْوِي.

(9) Prof. Skoss suggests that the reading here may be [ואנ]חצא, and I have so translated.

(10) والمحلّ النابي.

(11) The text is not clear; and I have translated according to what seems to be the sense.

(12) مُتَغَنٍّ مِن مُنَاغِيهَا.

(13) اقدح. The following is untranslatable, as there is a hole in the Ms.

(14) المَخَاطِر.

2 ענאצרה [1] אלשריפה כלאיקה אלראגחה ערוקה אלשאמכה פרועה
3 אלכבירה הממה אלופיה רממה [2] מן פהר אלעיב וחפט אלגיב [3]
4 וחד אקואל אלקארחין וכף אלסן אלגארחין פמא עלי אלאנסאן אלא
5 אסתפראג וגדה ואסתגראק גהדה בעד צפה אלניה וכלוץ
6 אלטויה ומן אללה אסתמד אלהדאיה ואלמעונה· וקד געלנא
7 הדא אלכתאב ואחדא ועשרין באבא· פאלאול פי אלתחמידאת·
8 ואלב פי אלסלטאניאת ואלג פי אלפתוח· ואלד פי אלעקוד·
9 ואלה פי אלביעאת ואימאנהא· ואלו פי אלתהאני· ואלז פי
10 אלתעאזי [4] ואלח פי אלשכר· ואלט פי אלעתאב· ואלי פי
11 אלאעתדאר· ואליא פי צדור אלכתב· ואליב פי אלדהא [5]·
12 ואליג פי אלהדאיא· ואליד פי אלתנא [6]· ואלטו פי אלמודה [7]·
13 ואליו פי אלשוק· ואליז פי אלקנאעה וגירהא· ואליח פי אל
14 שפאעה· ואליט פי אלארכאר· אלעשרין פי אלחלם ואלעפו [8]·
15 ואלחאדי ואלעשרין פי צלה מעאן·
16 אלתחמידאת·
17 אלחמד ללה אלבאהרה חכמתה אלשאמלה רחמתה אלדי געל
18 חלמה מן הון בטשה ועפוה מן דון סטוה ורצאה מן דון סכטה
19 ואנדארה מן קבל עקאבה ואעדארה מן קבל עראבה והחדירה
20 מן קבל איקאעה ואנעאמה מן קבל אנתקאמה ראפה מנה
21 ותחננא ותבוא ותרפקא ואכדא באלחנה ואתמאמא ללנעמה
22 חמדא יקצי חקה פי מא אולאה מן פצלה אלגזיל וצנעה
23 אלגמיל ולטפה אלכרים ומנה אלכתיר ויודי שכרה אלדי אוגבה

Fol. 2*b*.

1 לאחסאנה וגעלה מתגנוא לועדה פיה וצמאנה·
2 פצל

[1] عناصره الشريفة خلائقه الراجحة مُرُوَّة.
[2] دِعْمَة.
[3] العَيْب — الغَيْب.
[4] التَّغازي.
[5] الدُّعاء.
[6] الثَّناء.
[7] المَوَدَّة, although the Ms. seems to have a *dhammah* over the *mim*.
[8] والعَفو. The last two chapters are numbered outright and not by numerals. On the *taḥmīdāt*, see in addition to the article by Macdonald in the *Ency. of Islam*, the *al-ṣubḥ al-a'shā* by al-Ḳalḳashandi IX, pp. 269 seq.; X, pp. 309 seq.; XII, pp. 300 seq.; XIII, pp. 167 seq. (Hitti).

אלחמד ללה אלעאדל חכמ׳ה אלואסע חלמ׳ה האפט אוליאיה׳·
ועאצמ׳הם וגאלב אעדאיה וקאצמהם ומ׳עו אלחק וראפעה׳
ומ׳דל אלבאטל וואצעה ומטהר אלדין וגאצרה וקאמע אלכ׳פר
וקאהרה ומחל באסה מן כרג׳ ען אמרה ומנזל סטותה במן ענד
ען טאעתה׳ אלדי געל אלנאס צרובא בין רשיד וגוי ומטיע ושקי
ואדיב וגבי ומטיע ועצי וגפי כל פריק מנהם אסתחקאקה
מן געמה ועדאבה ותואבה׳ ועקאבה גיר עאדל בהם עמא
אכתסבוה ולא גאקץ להם ממא אסתוגבוה ולא מאגע להם
מע דאך מן מורד עפוה ולא ראד ען באב צפחה׳ מא׳לחאוא
אלי אלאקצאר ורגעוא ען אלאצראר ועארו באלאסתגפאר ואקלעוא
ען אלתמאדי ואלאסתמראר·
פצל·
אלחמד ללה אלגליל תנאוה אלגמיל בלאוה׳ אלגזיל עטאוה אלטליל
נמאוה אלקאהר סלטאנה אלבאהר אחסאנה אלבאריה חכמתה
אלשאמלתה רחמתה׳ אלמאמול עטפה אלמחדור סטוה
אחמדה עלי מא אסבג מן אלנעמה ומאתר מן אלמנה ואסבל
מן אלסתר ויסר מן אלעסר וקרב מן אלנגאח וקרר מן אלצלאח
חמדא יקצי אלחק אלמפרוץ ויקתצי אלמזיד אלמצמון
פצל
אלחמד ללה אלבאהר ברהאנה אלקאהר סלטאנ׳ה מלך אלאמלאך
ומ׳דבר אלאפלאך אלדי לא תדרכ׳ה אלחואס ולא תשבהה אלאנגאס

## Fol. 3a.

ולא תבלגה אלאוהאם ולא תחיט בה אלאפהאם רב אלארץ ואל
סמאואת וגאפר אלדנב ואלסיאת וסאמע אלדעואת ענד
אגאבה אלרגבאת וראחם אלעבראת ענד אקלאה אלעתראת
יום תכשע אלאצואת ותכתלף אללגאת ותחשר אלאחיא ואל
אמואת ותבתר אלחסראת מן פואת אלחסנאת ותעטם אל
רועאת מן בדו אלעוראת ותעגוא אלוגות ללה אלואחד אלקהאר
באלק אלליל ואלנהאר ושאק אלבחאר ואלאנהאר ומגרי אלקצאיא
ואלאקדאר וצאלם אלכפאיא ואלאסראר וואגד אלעפו ואל
גפראן וצאמן אלמן ואלאחסאן דלכם אללה רבכם פאעבדוה
מכלצין לה אלדין·                    פצל·

11 אלחמד ללה אלואסע עטאוה אלסאבג נעמאוה אלצארק רגאוה
12 אלבאהט נואוה אלדי לא תדרכה אלאבצאר ולא תחויה אלאמצאר
13 ולא תתמתלה אלעיון ולא תתכילה אלטנון פאת אלאוצאף
14 פקצרת ען תחדידה ואעגז אלאקואל פוקפת דון תשביהה
15 ואסתוי עלי אלערש בעד תוטידה ותקרירה ומלך אלאמר
16 קאימא בתדבירה ואבדע אלכלק מתקנא לתצוירה ואגרי
17 אלקצא צארפא בתצריפה דלך רב אלסמואת ואלארץ ומא
18 בינהמא לה תכר אלגבאה סאגדה ותרהפע אלאידי
19 צאערה ותום אלאמאל קאצדה והנאני אלשפאה דאעיה
20 ותבשע אלקלוב ראגיה׃ ש
21 פצל׃
22 אלחמד ללה אלדי כלק אלכלק בגיר מתאל אחתדאה ולא דליל
23 אקתפאה ולא מרשד הדאה ולא מסעד קואה פאחסן

Fol. 3 *b*.

1 למא אבתדע ואחכם למא אבתרע ורפע אלסמא בגיר סוי
2 ודגא אלארץ בגיר תעב ואטלע פי אלסמא נגומא געלהא
3 אדלה ורגומא ושמס וקמר אבת מנהמא ציא ונורא וקדר
4 בהמא חסאבא מסטורא ונצב פי אלארץ מן אלגבאל אלרואסי
5 אעלאמא ואותאדא ופגר פיהא עיונא ואנהארא דלך תקדיר אל
6 עזיז אלעלים די אלקדרה אלקאהרה ואלחכמה אלבאהרה אלדי לא
7 תדרכה אלחואס ולא יטרד פיה אלקיאס ולא תתראה אלנואטר
8 ולא תתכילה אלכואטר ולא תבלקה אלאיאם ואלשהור ונר אל
9 אעואם ואלדהור ולא תתמתלה אלאוהאם פתגדה ולא תתצורה
10 אלאפהאם פתחקקה דאנת לה אלרקאב לעטמתה ולאנת
11 לה אלצעאב דלילה פי קבצתה דלכם אללה רבכם פאעבדוה
12 מכלצין לה אלדין׃ פצל׃
13 אלחמד ללה אלעאלי קדרה אלמאצי אמרה אלבאקי וגהה אלכאלד
14 מלכה אלשאיע אחסאנה אלגאסע אמתנאנה אלדי כלק אל
15 כלק מבריא בה ען חכמתה וקסם אלרזק מבתריא פיה
16 בנעמתה לא יכפי עליה מא אחתגן פי אהנא אלקלוב
17 ואחתגב מן ורא אלגיוב ולא יעזב ענה מתקאל דרה פי אל
18 סמאואת ואלארץ ולא אצגר מן דלך ולא אכבר אלא פי כתאב

19 מבין לה אלאסמא אלחסני ואלאוצאף אלעטמי ואלאיאדי
20 אלבאהרה ואלמואהב אלראהנה אן פעל פען מאבק מן אל
21 עלם או ואכד פעלי עאדל מן אלחכם או סמא פען ואקע
22 מן אלגרם או עפא פען גאלב מן אלחלם לא תחצרה אל
23 אקואל ולא תבחטה אלאתקאל ולא תרחלה אלאשגאל

## Fol. 4 *a*.

1 ולא תעגזה אלאעמאל· פצלי·
2 אלחמד ללה אלדי רפע אלסמא וסמכהא וסטח אלארץ ואמסכהא
3 וכלק אלחיואן כלה בין מפתרק אלאגנאם ומכתלף אלאשכאץ
4 ומתבאין אלאנואע ומענן אלאבראע וארסי אלגבאל עמדא
5 ואותאדא ופגר מנהא מא עדבא פראתא פקסמה גדאול
6 ואנהארא ונצב לנא שראיע ואדיאנא וסננא ואחכאמא אחכם
7 איצאעהא וקואעדהא וצמן מנאפעהא ועואבדהא וגעל
8 אלתובה מלגא מן כאף עקאבה וטלב תואבה וכשי סטותה
9 ורגא רחמתה תבארך דו אלעדש אלעטים אלרוף אלרחים
10 אלדי מלך פקדר וגלב פקהר ורתב אלאמור אחסן תרתיב
11 ודברהא אבדל תדביר וצנפהא אפצל תצניף וצרפהא אגמל
12 תצריף ווער אלעבאד מן רזקה ורפקה וגמיל לטפה וצנעה
13 מא גמרהם פיה בפצלה וכאן ענד אצדק מנהם בה פי
14 פעלה ומאלבהם פי ערץ ראף מן טאעתה ומערפה
15 חקה במא וערהם אלחסני ענה דלך אלואחד אלקהאר
16 אלדי לא תחילה אלליל ואלנהאר ולא ילחקה אלאעיא ואלאנבהאר
17 ולא תחיט בה אלאוהאם ואלאפכאר תעאלי אללה אחסן
18 אלכאלקין עמא יקולה אולוא אלתגוז מן אלמכלוקין·
19 פצלי·
20 אלחמד ללה אלעאדל חכמה אלמאמול עפוה אלמחדור
21 סטוה אלבאהר ברהאנה אלקאהר סלטאנה אלדי פטר אלכלק
22 אכמל פטרה וצורה אגמל צורה וצנעה אחכם צנעה

## Fol. 4 *b*.

1 וצאגה אחסן ציגה וגעל פי אלסמא מן אלאפלאך אלדואיר דאת אלנגום
2 אלזואהר ופי אלארץ מן אלבחאר אלזואגר דאת אלחל ואלגואהר אענז

מענו ואענב מענב ואדל דליל עלי אלחכמה אלעטימה ואלנעימה אלנסימה תבארך אללה דו אלערש אלעזיז ואלפעאל אלכרים·

פצל·

אלחמד ללה אלדי אחסן כל שי כלקא ותצוירא ואחכמה תקדירא ותקדירא ואתקנהו תדבירא ואקאם בעצהא לבעץ עונא וטהירא פרפע אלסמא וחואהא וסטח אלארץ ורגאהא ואגרי אלאפלאך וארארהא ואוצח סבלהא ואנארהא וגעל אלשמס ואלקמר ציא וחסאבא ואלליל ואלנהאר סכנא ומעאשא דלך תקדיר אלעזיז אלעלים אלדי בהר בהכמתה וקהר בקדרתה ועם בנעמתה וגעש ברחמתה וארסל אלרסל מורשדין ומנדרין ומבלצין ומנפרין·

פצל·

אלחמד ללה אלדי געל אוליאה מאהרין ואערא ראכרין וחובה מנצורין וחרבה מקהורין חמדא יכון ללחק ראפעא וללבאטל באפעא וללדין האישא וללכפר דאחצא חתי תכון ראיה אלאסלאם מסתעליא וירח מסתוליה ועלאמה מנשורה ודעימה משדודה ודעותה קאימה ואחכאמה באקיה·

פצל·

אלחמד ללה גאמע אלשמל בעד אנתשארה וגאבר אלעטם בעד אנכסארה וואצל אלחבל בעד אנקטאעה וראקע אלכרק בעד אתסאעה אלדי געל אקדארה גאריה באלצלאח וואעדה

## Fol. 5 *a*.

באלאצלאח ואדאבה ראעיה אלי אלפלאח ועאידה באלנגאח חמדא צאמנא ללקבול ובלוג אלמאמול וכאפלא באדראך אלאמר אלמרצוה ואלמראם אלמקצוד·

פצל·

אלחמד ללה ואצל אלחבל וגאמע אלשמל וגאמע אלכלמה ומנול אלרחמה אלאמר באלעפה אלמאנע מן אלפרקה אלדי אחסן אלתדביר ואחכם אלתקדיר ודעא אלי אלתבאר ואלתואצל וגהא ען אלתעאדי ואלתקאטע אחמדה עלי מא אגמל מן אלצנע ואגזל מן אלנפע ואוצח מן אלטריק וקבץ מן אלתופיק ואסבג מן אלנעמה ווהב מן אלעצמה וצרף מן אלכברה ואזאל מן אלשבהה חמדא קאציא ללחק ומוריא ללפרץ ומדרא ללמאדה וסונבא ללזיאדה·

פצל·

אלחמד ללה אלדי אחסן כל שי כלקא ותצוירא ואחכמה תרתיבא
ותדבירא ועדלה תקרירא ותקדירא ואכרמה תחבירא
ותחרירא ואבתדעה צרובא ואצנאפא ואבתדעה אגנאסא
ואכיאפא ונעל בעצא לבעץ סארא ומעאצדא ושיא לשי
משאכלא ומשאכלא חתי תמהדת אלקואעד ותוכדת
אלמעאקד ואטרדת אלאעגאז עלי אלצדור ותשעבת אלפרוע
מן אלאצול ומהרת מעאלם אלחכמה אלבאהרה ודלאיל אלקדרה
אלקאהרה ושואהד אלצנעה אלבארעה ואתאר אלנעמה אלנאמעה
ותבתת אלחגה פי אנה אלואחד אלדי ליס לה כפ ומעאדל ולא
שריך מעאון ולא וזיר מטאהר ולא משיר מבצר תבארך
אללה רב אלעאלמין עמא יקולה אלמלחדון וידעה אלמעתרון·

## Fol. 5*b*.

פצל·
אלחמד ללה סאמע אלאצואת וגאשר אלאמואת וראחם אלעבראת
ומקל אלעתראת ומולי אלנעם אלסאבגאת וגאשף אלגמם אלמטבקאת
אחמדה עלי מא קבל מן אלדעואת אלצארעאת ואגאב מן אלרגבאת
אלצאדרת וסתר מן אלעוראת אלפאצחאת וגפר מן אלדנב אלמובקאת
חמדא ארגו בה אלקרבה אליה ואלזלפה לדיה ואסאלה אלצלאה
אלטיבה אלטאהרה עלי כיר רסול ארשד אלי אקום סביל והדי
באבצר טריק אלי אעטם תופיק ודעא באפצח חגה אלי אוצח
מחגה סיד די אלחסב אלכרים ואלנסב אלצמים ואלשרף אלתליד
ואלפכר אלעתיד צלי אללה עליה באבלג גיה ואצדק טויה
ואצפי אעתקאד ואנפי אנתהאד·
פצל
אלחמד ללה סאמע אלנדא אלכפי ואלדעא אלחפי וראחם אלנבאה
אלבאצעה ואלשפאה אלצארעה ומקיל אלעתראת אלצארעה
ואלהפואת אלואקעה וקאבל אלתובה אלבאלצה ואלאנאבה
אלצאדקה אחמדה עלי מא אנול מן אלנעמא ואסבל מן אלנעמא
ואנול מן אלרחמה ואסבג מן אלנעמה חמדא אקצי בה חקה
אלמפרוץ ואמתדי פיה מזידה אלמצמון וצלי אללה עלי סידנא
אלבשר וכאתם אלרסל צלאה ראדיה ראיחה ובאדיה אלאידה
וצאפיה גיר קאלצה וזאידה גיר נאקצה חתי תבלג אבעד

21 נאים ואקצי בהאיתי·  פצלי·
22 אמא בעד פאן אולי מא אנתקדה אלמומנון ואעתמדה אלמוקנין

## Fol. 6 *a*.

1 וכלך סבילה אלמצלחון ואתבע דלילה אלמכלצון אלעמל באמר
2 אללה פי אלשבר אלדי נעלה קאציא לחקה אלדי פרצה עלי כלקה
3 ודאעא אלי טרידה אלדי אעטי בה עהדה וצדק פיה ועדה
4 ואלצלאה עלי רסולה אלדי אבתראהא פסרע ודעא אליהא·
5 פאסמע ואמר בהא פאוגב וחץ עליהא ורגב וקאל תבארך[1]
6 אסמה אן[2] אללה ומלאיכתה יצלון עלי אלנבי יאיהא אלדין אמנוא·
7 צלו עליה וסלמוא תסלימא ומעלום בעד דאך עלי אתפאק
8 לא כלף[3] פיה ולא יעתרצה ויקין לא שך ינהמצה[4] אן תפצל אל
9 אפעאל אלסאבקה אלי אלכיר אלדאפעה ען אלשר אלמודנה[5]
10 באלפלאה אלמוריה אלי אלנגאה מערפה אללה מן חית אעלמנאה[6]
11 ועלמנאה באלעקל אלדי געלה אצדק ראיד ואהדי קאיד
12 ואכבר עאצד ואקוי ראפד וגעל אלנעמה בה אגל אלנעם[7]
13 וקועא ואכתרהא סבונא[8] ואתבתהא קואעד ואחכמהא
14 מקאעד ואדא כאן כדלך פמן חק הדה אלמוהבה אלגלילה[9]
15 ואלעטיה אלנזילה אלאשארה בדכרהא ואלאשאעה לשכרהא
16 ואעתדאדהא[10] מן אעטם אלכצאיץ ואלמנח[11] אלכואלץ ואסתעמאלהא
17 פי כל מא יכתסב חמא מונדא ותואבא מדכורא דמא זאל
18 דלך פי אלמאעה אלתי הי אכבר אלאצול ומלב אלזלפה אלתי
19 עליהא אלמחצול ואלהופר עלי אלעלום אלתי בהא תצח
20 אלטראיק ותהדך אלחקאיק ותכשף אלגואמץ[12] ותזול אל
21 שבה[13] אלעוארץ ואלתצרף פיהא בין תקדים אלאחם[14] פאלאחם

(1) On تبارك see *Z. D. M. G.*, XX, 187.

(2) Koran, 33, 56. Notice that the scribe writes יאיהא for يا أيّها.

(3) خُلْف.

(4) ينهضه.

(5) المُؤْدِنَة.

(6) أَعْلَمْناه وعَلَّمْناه.

(7) أَجَلّ النِّعَم.

(8) سُبُوغًا.

(9) Notice that in this line جليلة is spelled without a dot over the *jîm*; but in l. 18 جَليلَة has the dot.

(10) واِعْتِدادها.

(11) والمِنَح.

(12) الغَوامض.

(13) الشُّبَه.

(14) The word is not clear in the Ms. It looks like אלאחם—as if it were some plural from لحم; but I can not find it in my dictionaries.

מן אלדין אלמאבור עלי אלאנסאן ואלפרץ אלמפ׳ץ[1] עלי אלקלב ואללסאן תׄם[2] אלכרוג אלי אצנאפהא וצרובהא באלתצׄלה

## Fol. 6 *b*.

ואלתבׄחר ואלתאׄמל ואלתדׄבר גיר מׄוכׄיר[3] למא וגב אלאבתדא בה ולא מׄקצׄר עמׄא יגב אלאנתהא אליה׳ ש

פצל׳

אמא בעד פאן נעם אללה עלי כלקהׄ גארית בין עׄאם מן עדלה וכאׄץ מן פצלה פאמא אלעאם פי מא סוי בינהם פיה מן אלכלק ואלתצויר ואלארשאד ואלתבציר ואלארזאק ואלאעמאר ואל אנדאר ואלאשעאר ואלועד ואלאיעאד ואלתואב ואלעקאב ואלמטאעם ואלאקואת ואלחיאה ואלממאת ואמא אלכאץ פי מא מיׄז בעצהם בה מן אלדראיה[4] ואלפהם ואלמערפה ואלעלם ופתח אלאדׄאן ללועט וחסן אלתלטף פי אכתסאב אלהׄם[5] אדׄ לא מטלב אעוׄד ולא עיש ארגד ולא עאקבה אסעד ולא אכרה[6] אחמד ממא כאן בטאעה אללה וגובה ועׄן תופיקה ועוׄנה וגודה[7] ואדא כאן דלך כדלך פקד קאם אלשאהד אלעאדל עלי אכתר אלנעם עלי אלאנסאן מא כׄץ בה מן אלעקל אלכאמל ואלדהן אלקאבל ואלקלב אלואעי ואללב אלואפי אד כאן אדראך אלחקיקה אלשאפיה פי סלוך הדה אלטריקה אלהאדיה וגנוד אלפאידה אלטאהרה פי אתבאע הדה אל מחגה[8] אלואצׄחה׳

פצל׳

אלחמד ללה אלואסע חלמה אלכאמל עפׄוה אלמרהוב סטוה אלדי קצרת אלמׄנן ואלקׄדר ען אלאחאטה במערפתה וחצרת אלאקואל ואלאׄלסן פי אלאבאנה ען כיפיתה וצלת אלאלבאב ואלאדהאן פי אדראך צפׄתה וחארת אלאׄפהאם ואלאׄוהאם ען תחקׄק

[1] There is a break here in the Ms. Should we read المفروض?

[2] ثَمَّ.

[3] مُؤَخَّر.

[4] الحِرَاثة.

[5] الحِطّة.

[6] آخِرَة.

[7] وُجُودِه.

[8] مَحَجَّة.

## (FRAGMENTS FROM AN ARABIC COMMON PLACE BOOK).

### Folio 1 *a*.

1. ......and beauty of the highest quality and a majesty encompassed with dignity. Had it

2. not been for that, thoughts would not have been occupied with it, nor would lives have been spent in it.

3. double the amount obtained from its chapters; and the arguments would not have been reinforced by its means.

4. God has made us members of that group upon whom was conferred the sweetest good fortune and which caused us to follow the direct road.

5. I have found a book composed and entitled *The Poverty of Eminent People* by Aḥmad ibn Sa'd al-Iṣfahānī.

6. It contains chapters which he has taken from the books of earlier writers.

7. He has added to this a little which he attributes to himself. I do not care for that

8. which is taken from (other) books nor am I impressed by that which is gathered from (previous) sayings,

9. since invention and originality are better than selection and

10. copying; production and invention are more important than borrowing and

11. dependency; for there is in original investigation a proper contribution and in pioneer work

12. there is virtue. If the purpose is to make composition and sayings eternal, to record stories

13. and sayings of value, to compose that which is conducive to good character and to produce

14. that which will result in a praiseworthy name, then the pursuing of this work

15. will cause one to come nearer to this harbor and the aiming at such a goal will bring one more rapidly to reach

16. this end. For this reason, I have desired to select chapters containing appropriate meanings and proper

17. significations and comprising most of that which should be used in correspondence.

18. because a plea may be reiterated among friends, and become general in correspondence.

19. This shall be the unique feature of my book, which should thus become a

20. source of education for the pupil, a guide for the candidate, a memorandum for those who desire to learn and

21. an aid to the student. From God I ask help for that which I have written and for that which I have believed to be right.

22. I have sought to avoid making mistakes in this work upon which I have embarked, and in what I have decided to do, and shall keep away from the provocation of passion,

## Folio 1 *b*.

1. which might prove harmful and even fatal. For so long as a person does not cease to suspect his own intuitions

2. and does not stop to understand his own investigation, then surely his foot will slip

3. and his over-confidence will lead him to regrets. Now, since our master, the Governor,

4. the Prince, the Majestic, the Conqueror, the Victorious, the Just Muhadhdhab-al-Daulah—may God prolong

5. his greatness and maintain his preeminence and his power superior in merit in the eyes of his chiefs

6. and those over whom he rules, up to the highest degree [has been in power]—there is no market for literary work if the small profit upon it is desired only for its own sake,

7. and is the sole end desired. In the markets, the new, as well as the old,

8. the rich as well as the poor, the good as well as the bad, the chosen as

9. well as the rejected, find a place. For it is like the ocean to which the water flows from many distant

10. valleys, and from broad flowing streams. It accepts much of some

11. and little of others, not because of its own need for more water, but because of its attraction for that element.

12. I found, therefore, that my thoughts sought and my purpose demanded only that which

13. had some relation to him,—may God prolong his rule,—which wins his favor, confirms his authority

14. and renews contacts and relationships with him. Fate has narrowed my life and has restricted my mode of speech.

15. It is as if my son were against me and had restrained me from going forward and from rendering the service which would bring me

16. into personal contacts which would stimulate me to accomplish something through my efforts. The utmost that I was able to do

17. was to use my hand and to exert my tongue in these literary compositions.

18. Even if my aims were too high and too remote to attain, I could

19. still hang on to the hem of their garments as does one who conceals himself among the masters of literature.

20. If, therefore, a meaning seems difficult to understand and aims are impossible of attainment

21. I am not to blame, . . . . . . for I have attacked the subject as would an adventurous man make an attack.

22. I leave it to our master—may God protect his victories, his fortunes, his chiefdom,

## Folio 2*a*.

1. his kindness and knowledge—confiding in him as one would confide in a chieftain whose forefathers too

2. were noble and illustrious, whose roots are firmly fixed, whose branches are far extending,

3. whose intention is mighty and whose engagements are sincere, veiling the defects, guarding the unseen,

4. turning away the words of critics and resisting the tongues of traducers. It is all a man can do

5. when he does his best and has good intentions and sincere

6. faith. From God I ask guidance and help. Now we have composed this book

7. in twenty-one chapters. The first deals with formulas used in addressing God;

8. the second deals with imperialism; the third with victories; the fourth with treaties;

9. the fifth with churches and their beliefs; the sixth with congratulations; the seventh with

10. condolences; the eighth with thankfulness; the ninth with reproach; the tenth with

11. excuses; the eleventh with the arrangement of books; the twelfth with invocations;

12. the thirteenth with offerings; the fourteenth with praise; the fifteenth with friendship;

13. the sixteenth with desire; the seventeenth with attainment and other matters;

14. the eighteenth with mediation; the nineteenth with remembrance; the twentieth with mercy and pardon;

15. the twenty-first with miscellaneous subjects.

## Fol. 2 *a*.

16 التحميدات

17 الحمد لله الباهرة حكمتُه الشاملة رحمته الذى جعل

18 حِلْمَه من دون بَطْشه وعَفْوَه من دون سَطْوة ورِضَاءَه من دون سُخْطِه

19 وإنذارَه من قبل عقابِه وإقداده من قبل عَذابه وتحذيرَه

20 من قبل إيقاعِهِ واعلامَه من قبل انتقامه رأفةً منه

21 وتحنّنا وحُنُوّا وترفُّقا وآخِذاً بالحُجّة وإتماما للنِعْمة

22 حمدا يقضى حقَّه فى ما أولاه من فضله الجَزيل وصُنْعه

23 الجميل ولُطْفه الكريم ومَنّه الكثير ويُؤدّى شُكْره الذى أوجبه

## Fol. 2 *b*.

1 لإحسانه وجعله منتجزا لوعده فيه وضمانه.

2 فصل.

3 الحمد لله العادل حكمُهُ الواسع حِلمه حافظ أوليائه
4 وعاصمهم وغالب اعدائه وقاصمهم ومُعزّ الحقّ ورافعه
5 ومُذِلّ الباطل وواضعه ومُظهِر الدين وناصره وقامع الكُفر
6 وقاهره ومُحلّ باسَهُ مَن خرج عن امره ومُنزِل سَطْوته بمن عَنِد
7 عن طاعته الذي جعل الناس ضُروبا بين رشيد وغَوِيّ وسعيد وشَقِيّ
8 واديب وغَبِيّ ومُطيع وعَصِيّ ووفّى كلّ فريق منهم استحقاقه
9 من نعيمه وعَذابه وثَوابه وعِقابه غير عادل بهم عمّا
10 إكتسبوه ولا ناقصٍ لهم ممّا إستوجبوه ولا مانعٍ لهم
11 مع ذاك مَن مُورِد عَفْوِه ولا رَادٍ عن باب صَفْحه ما لحاوا[1]
12 إلى الاقصار ورجعوا عن الاصرار وعادو بالاستغفار وأقلعوا
13 عن التَمادِى والاستمرار.
14 فصل.
15 الحمد لله الجليل ثَناؤُه الجميل بَلاؤُه الجزيل عَطاؤُه الظليل
16 غَطاؤُه القاهرِ[2] سُلطانه الباهرِ إحسانه البادية حِكمته
17 الشاملة رَحمته المأمول عَطْفه المحذورِ سَطْوه
18 أحمده على ما أسبغ من النعمة وظاهر[3] من المِنّة وأسبل
19 من السِتْر ويسّر من العُسر وقرّب من النجاح وقدّر من الصلاح
20 حمدا يقضى للحقّ المفروض ويقتضى المَزيد المضمون
21 فصل.
22 الحمد لله الباهر بُرهانه القاهر سلطانه ملك الاملاك
23 ومُدبّر الافلاك الذى لا تدرِكه الحَواسّ ولا تشبهه الاجناس

[1] There must be some mistake of the Scribe here, as the word is unintelligible. It ought to be لَجَأوا.

[2] One would expect القاهرة (with the fem. ending. See Lane, s. v. سلطان). The writer has used the masc. form in order to rhyme it with الباهر.

[3] One would expect وَأَظْهَرَ.

## Fol. 3 *a*.

ولا تبلُغه الاوهام ولا تُحيطُ به الافهام ربُّ الارض وال
سماوات وغافر الذَّنب والسَّيئّات وسامع الدعوات عند
إجابة الرغبات وراحم العَبَرات عند إقالة العَثَرات
يومَ تُخشع الاصوات وتَختلف اللُغات وتُحشر الأَحياء وال
أَموات وتُكثر الحَسَرات من فَوات الحَسَنات وتُعظم ال
رَوْآت من بُدوءِ العَوْرات وتَعْنُوا الوُجوه للّهِ الواحدِ القاهرِ
خالق الليل والنهار وشاقِّ البِحار والانهار ومُجرى القَضايا
والأَقدار وعالم الخفايا والاسرار وواعد العَفْوَ وال
غُفران وضامن المنّ والاحسان ذُلكم الله ربّكم فاعبدوه
مُخْلصين له الدين      فصل.
الحمد للّهِ الواسع عَطاؤُه السابغ غساؤُه الصادق رَجاؤُه
الباهظ جَزَاؤُه الذى لا تدركه الابصار ولا تَحْويه الامصار
ولا تمثّله العيون ولا تتخيّله الظنون فَاتَ الاوصاف
فقصُرت تحديده وأُعجز الاقوال فوقفت دون تشبيهه
واستوى على العَرش بعد تَوْطيده وتقريرهِ ومَلَك الامر
قائما بتدبيره وأُبْدع الخلق مُحْسنا لتصويره وأُجْرَى
القَضاءَ عارفا بتصريفه ذلك ربّ السموات والارض وما
بينهما له تكَرّ الجبات ساجدةً وترتفع الأَيْدِى
صاعدَة وتوس الآمال قاصدَة وتنجّى الشِفاهُ داعِيَه
وتُخسع القلوب راجئَه.      ں[1]
فصل.

[1] Whether or no this sign has any specific meaning I do not know. It occurs again at the end of a section on fol. 6 *b*.

22 الحمد لله الذى خلق الخَلْق بغير مِثال إحتذاه ولا دليل
23 إقتفاه ولا مُرشد هداه ولا مُسعد فَواه فأَحْسن

Fol. 3 *b*.

1 لِما ابتدع وأحكم لمّا اخترع ورفع السماءَ بغير سَوِىّ
2 ودَحَا الارض بغير تَعَب وأَطلع فى السماءِ نُجوما جعلها
3 أَدِلَّةً ورجوما وشمس وقمرا أَبَّت منها ضِيَاءً ونورا وقَدَّر
4 فيها حسابا مسطورا ونصب فى الارض من الجبال الرَّوَاسِى
5 أعلاما وأوتادا وفجّر فيها عُيونا وأنهارا ذلك تقدير ال
6 عزيز العليم ذى القُدرة القاهرة والحِكمة الباهرة الذى لا
7 تدركه الحوّاس ولا يطّرد فيه القياس ولا تَتَراءَاه النواظر
8 ولا تحيّله الخواطر ولا تُخْلِقه الايام والشهور وكرّ ال
9 أعوام والدهور ولا تمثّله الاوهام فتحدّده ولا تتصوّره
10 الأفهام فتحقّقه دانت له الرِقاب لعَظَمَته وذلّت
11 له الصِعاب دليلةً فى قَبْضته ذلكم الله ربّكم فاعبدوه
12 مُخلصين له الدينَ. فصل.
13 الحمد لله العالى قَدْرُه الماضى أمره الباقى وجهه الخالد
14 مُلْكه الشايع إحسانه الجامع إمتنانه الذى خلق ال
15 خلق مُبْديا به عن حكمته وقسم الرزق مُبْتديا فيه
16 بنعمته لا يُخفى عليه ما احتجز فى اثناء القلوب
17 واحتجب من وراء الغيوب[1] ولا يعزُب عنه مثقال ذُرّة فى ال
18 سموات والارض ولا أصغر من ذلك ولا أكبر الّا فى كتاب
19 مُبين له الاسماء الحُسنى والاوصاف العُظمى والايادى
20 الباهرة والمَواهب الراهنة إن فعل فعَنْ سابقٍ من ال

[1] Cfr. Koran x, 62 — though the wording is not exact.

علم او واكد فعلى عادل من الحُكم أو سَطاً فعن واقع من الغرس أو عفا فعن غالب من الحِلْم لا تحصُره اا اقوال ولا تبهَظه الأثقال ولا تُذْهله الاشغال

Fol. 4 *a*.

ولا تُعْجِزه الاعمال. فصل. الحمد لله الذى رفع السماءَ وسَمَكها وسطح الارض وأمسكها وخلق الحيوان كلّه بين مفترق الاجناس ومختلف الاشخاص ومتباين الانواع ومُعْجِز الابداع وأرسى الجبال عِمْدا وأوتادا وفجر منها ماءً عَذْبا فدانا[1] فقسمه جداول وأنهارا ونصب لنا شرائعَ وأدبانا وسُننا واحكاما أحكم ايضاعَها وقواعدَها وضمن منافعَها وعوائدَها وجعل التَوْبة مَلْجَاءً مَنْ خاف عِقابه وطلب ثوابه وخشى سَطْوه ورَجاءَ رحمته تبارح ذو العرش العظم الرَؤوف الرحم الذى ملك فقدر وغلب فقهر ورتّب الامور أحسنَ ترتيب ودبّرها أبدل تدبير وصنّفها أفضل تصنيف وصرّفها اجمل تصريف ووعد العِباد من رِزْقه ورِفْقه وجميل لُطفه وصُنعه ما فرّهم فيه بفضله وكان عند أصدق ظَنّهم به فى فعله وطالبهم فى عُوَض ذاك من طاعته ومعرفة حَقّه بما وعدهم الحُسْنى عنه ذلك الواحد القهّار الذى لا تحيّله الليل والنهار ولا يلقحه الغِياء والانبهار ولا تُحيط به الأوهام والأفكار تعالى الله احسن الخالقين عمّا يقوله أُولوا[2] التجوّز من المخلوقين.

[1] I do not know what this word means. In the word following the scribe wrote first a *Sāmekh* and then turned it into a *Ḳōf*.

[2] *Sic!*

19 فصل.

20 الحمد لله العادل حكمه المأمول عَفْوُه المحذور

21 سَطْوه الباهر برهانه القاهر سلطانه الذى فَطَر[1] الخلق

22 اكمل فَطْره وصوّره اجمل صورة وصنعه احكم صنعة

## Fol. 4 b.

1 وصاغه احسن صِيْغة وجعل فى السماء من الأفلاك الدائر ذات النجوم

2 الزواهر وفى الارض من البِحار الزواخر ذات الحَلّ والجواهر أعجز

3 مَعْجَز[2] وأعجب مُعْجِب وأكلّ دليل على الحكمة العظيمة والنعمة

4 الجسيمة تبارك الله ذو العرش العزيز والفعّال الكريم.

5 فصل.

6 الحمد لله الذى أحسن كلَّ شىء خلقا وتصويرا وأحكمه تقريرا

7 وتقديرا وأتقنهو(*sic*) تدبيرا وأتّم بعضها لبعض عَوْنا وظهيرا

8 فرفع السماء وحُواها وسطح الارض ورجاها[3] وأجرى الاملاك

9 وادارها وأوضح سُبُلها وأنارها وجعل الشمس والقمر ضِيَاءً

10 وحسابا والليل والنهار سُكنا ومَعاشا ذلك تقدير العزيز

11 العلم الذى بَهر بحكمته وقهر بقُدرته وعَمّ بنعمته

12 ونعش برحمته وأرسل الرُسل مُرشدين[4] ومُنذرين ومُخلصين

13 ومُنقذين فصل.

14 الحمد لله الذى جعل أوليأه ظاهرين وأعدائه ذاكرين وحِزْبه

15 منصورين وحَزْبه مقهورين جدا يكون للحقّ رافعا وللباطل

16 خافضا وللدّين حائطا وللكُفر داحضا حتّى تكون رُايه الاسلام

17 مستعليا ويده مستولية وأعلامه منشورة ودعائمه

[1] Though the Ms. has clearly פֻּטֵר.

[2] Apparently the Ms. has מעגז, which is nonsense.

[3] I do not know what this word means.

[4] The last two letters are not clear in the Ms.

18 مشدودة ودعوته قائمة واحكامه باقية.

19 فصل.

20 الحمد لله جامع الشَمْل بعد إنتشاره وجابر العَظْم

21 بعد انكساره وواصل الحبل بعد انقطاعه وراقع الخَرْق

22 بعد إتساعه الذى جعل اقدارَه جاريةً بالصلاح ووَعْده

Fol. 5 *a*.

1 با الإصلاح وآدابَه داعية إلى الفلاح وعائِدَه بالنجاح جدًا

2 ضامنا للقبول وبلوغ المأمول وكافلا بإدراك الأمر المرصود

3 والمَرام المقصود. فصل.

4 الحمد لله واصل الحَبْل وناظم الشَمْل وجامع الكلمة ومُنْزِل

5 الرحمة الأمر بالعُفّة المانع من الفُرْقة الذى أحسن التدبير

6 وأحكم التقدير ودعا إلى التبار والتواصل ونها عن التَعادِى

7 والتقاطع احمده على ما اجمل من الصَنْع واجزل من النَفْع

8 وأوضَحَ من الطريق وقبّض من التوفيق وأسبغ من النعمة ووهب

9 من العِصْمة وصرف من الحِيْرة وأزال من الشُبْهة حمدًا قاضيا

10 للحق ومُوَدّيا للفرض ومُدِرًّا للمادة وموجبا للزيادة.

11 فصل.

12 الحمد لله الذى احسن كلّ شيء خلقا وتصويرا وأحكمه ترتيبا

13 وتدبيرا وعدّله تقريرا وتقديرا وأكرمه تحبيرا

14 وتحريرا واخترعه ضروبا واصنافا وابتدعه اجناسا

15 واخيافا وجعل بعضا لبعض سادًّا ومُعاضِدا وشيًّا لشيء

16 مُشاكِلا ومُشارِكا حتّى تمهّدت القواعد وتوكّدت

17 المعَاقِد واطردت الأخبار على الصدور وتشعّبت الفروع

18 من الأصول وظهرت مَعالم الحكمة الباهرة ودلائل القُدرة

19 القاهرة وشواهد الصَّنْعة البادعة وآثار النِعْمة الجامعة
20 وتبيّنت الحُجّة فى انّه الواحد الذى ليس له كفّ ومُعادل ولا
21 شريك مُعاوِن ولا وزير مُظاهر ولا مُشير مُبصّر تبارك
22 الله رب العلمين عمّا يقوله المُلحِدون ويَدّعه المُعتدون.

### Fol. 5 *b*.

1 فصل.
2 الحمد لله سامع الأصوات وناشر الأموات وراحم العَبَرات
3 ومُقِلّ العَثَرات ومُوَلِى النِعَم والسابغات وكاشف الغُمَم المُطبِقات
4 احمده على ما قبل من الدعوات الضارعات واجاب من الرغبات
5 الصادرة [1] وستر من العَوْرات الفاضحات وغفر من الذنوب المُوبِقات
6 حمدًا ارجو به القُربة إليه والزُلفة لديه واسأله الصلاة
7 الطيّبة الطاهرة على خير رسول أُرشد الى أَقْوَم سبيل وهُدَى
8 بأَخصر طريق الى اعظم توفيق ودعا بأفصح حُجَج الى اوضح
9 مَحَجّة سَلّ ذى الحَسَب الكريم والنسب الصميم والشرف التليد
10 والفكر العَتيد صلّى الله عليه بأَخلص نيّة واصدق طويّة
11 واصفى إعتقاد واتقى إجتهاد.
12 فصل.
13 الحمد لله سامع النِداءِ الخَفِيّ الدُعاءَ الحَفِيّ وراحم الجباه
14 الخاضعة والشِفاه الضارعة ومُقِيل العَثَرات الصارعة
15 والهَفَوات الواقعة وقابل التَوبة الخالصة والإنابة
16 الصادقة احمده على ما اجزل من العَطاءِ واسبل من الغِطاءِ
17 وانزل من الرحمة واسبغ من النِعْمة حمدًا أقضى به حَقّه
18 المفروض وأمتحى فيه مزيدة المضمون وصلّى الله على سيّد

[1] In the Ms. a *tau* in place of a *he* with two dots superimposed.

19 البَشَر وخاتم الرُسل صلاةً رادية رائحة وبادية عائدة

20 وصافئة غير قالصة وزائدة غير ناقصة حتّى تبلغ أبعد

21 غاية وأقصى نهاية.

FOL. 6 *b*.

18 فصل

19 الحمد لله الواسع حِلْمه المامول عفوُه المرهوب سَطْوه

20 الذى قصره المِنَن والقَدر عن الإحاطة بمعرفته وحصرت الأقوال

21 والألسن فى الإبانة عن كيفيّته وضلّت الألباب والأذان

22 فى إدراك صِفَته وحارت الأفهام والأوهام عن تحقّق

FOL. 5 *b*.

21. Now [1] the most suitable course to which the faithful held fast and upon which the self-assured relied

FOL. 6 *a*.

1. the way which reformers pursued and the road which the sincere followed, was obedience

2. to God with thankfulness, which He considered to be the decisive factor in attaining the truth which He has laid upon his creatures.

3. For he told those who desired to follow Him, and gave His promise and has kept His word,

4. and demanded prayer for His Prophet, who has begun this work and has hastened to call the people to it.

5. He made it heard and commanded it, he educated and stimulated and inspired the people, and said—may His name

6. be blessed,—«Verily God and His angels pray for the Prophet, O ye who believe,

7. pray for him and salute him with a salutation». It is known that afterward, by agreement

[1] Usually, the text of a tract or a book after the *al-ḥamdu* begins with *amma ba'du*. Here we have two sections beginning with these words and a further *al-ḥamdu lillāhi* following.

8. without discord, and with a conviction that undoubtedly stimulates, that

9. the better actions leading to that which is good, and warding off evil, bringing

10. prosperity and causing success, proceed from a knowledge of God, since we have been told of Him

11. and have understood Him in our mind, which he has made the truest searcher, the best guide

12. the greatest aid and the strongest support. He made the blessing through Him to be the most important blessing

13. that can be given, the most complete in abundance, the most confirmed in principle, the most sound

14. in basis. This being so, it is the due reward of this dignified gift

15. and abundant donation to extol the fame of it, to spread thanks for it

16. and to count it one of the greatest favors and one of the purest gifts, and its use

17. in all that is deemed good fortune and an eternal recompense. This does not

18. cease because obedience, which is the greatest of principles and the search for a high rank lead

19. as a result to an increase of knowledge, through which the ways to go have become clear

20. truths have been perceived, obscurities have been removed, doubts

21. that hindered have passed away, and the use of knowledge gained by the senses is given preference. Now, the most important thing

22. in religion is the responsibility resting on man and the duty laid upon the heart

23. and tongue. Then must come the realization of their kinds and varieties by careful

## Fol. 6 *b*.

1. and thorough examination, by mediation and prudent action without delaying the necessary start

2. nor lagging in that which properly should be finished.

3. Chapter.

4. Furthermore, the blessing of God on his creatures proceeds from his universal justice

5. and his particular kindness. As to His universal justice, it is manifested in that he has distributed equally among men character,

6. ideas, guidance, observation, gifts, abilities, and life,

7. warnings, knowledge, promises, threats, rewards, punishment,

8. food, nourishment, life and death. Now, as to the particular kindness,

9. it is manifested in the fact that he has distinguished some by skill, common sense, knowledge,

10. learning, in the ability to profit by counsel, by a good disposition, and the capacity for making use

11. of opportunities, for there is no demand which yields the return of a more successful life, more fortunate

12. results, more rewarded ends, than that which experience has shown comes from obedience to God, and this is

13. dependent on His kindness, his aid and his liberality. Now this being so, God

14. the just, has given most of his blessings to man in that he has been distinguished

15. by a perfect mind, retentive memory, an attentive heart and a heedful mind,

16. for to reach this fundamental truth, man must pursue this, the right path,

17. and to find this clear benefit one must follow this

18. beaten track.

## Fol. 2 *b* [Translation of one *al-ḥamdu*]

14. Chapter.

15. Praise be to Allah, whose laudation should be unceasing; whose ways are ever glorious;

16. whose protection o'ershadows; whose sovereignty is all powerful;

17. whose benevolence is vast; whose wisdom is manifest; whose mercy is encompassing; whose sympathy is sought; whose assertion of power is incontrovertible.

18. I praise Him for all the gifts He has bestowed and all the favors He has shown, and for the screen He has placed (between us and our sins)

19. and for the difficulties He has smoothed away, for the success He has vouchsafed to us, and the good He has permitted us to do.

20. I praise Him with a praise that seeks to do justice to Him in increasing and guaranteed measure.

R. J. H. Gottheil.

---

## ERRATA.

P. 107, l. 13, 4e mot, *au lieu de* : ואלין, *lire* : ואליץ. — P. 114, l. 23, *au lieu de* : תצלח, *lire* : תצפח.

# A PROPOS DES MONUMENTS DE ḤAROUA

(avec 1 planche)

PAR

J. J. CLÈRE.

Au tome XXX du *Bulletin* («Mélanges V. Loret»), dans une intéressante étude sur les statues du «grand majordome de l'Épouse Divine Ḥaroua», qui vécut à l'époque de la reine Amenirdis de la XXV<sup></sup>e dynastie, B. Gunn et R. Engelbach signalent comme étant connues d'eux et décrivent succinctement trois statuettes funéraires de ce personnage[1]. Il m'a paru utile de rappeler qu'outre ces trois statuettes conservées au Musée du Caire, il en existe au moins deux autres, ou plus exactement des fragments de deux autres, qui ont été trouvés à Médamoud par F. Bisson de la Roque et publiés dans les *Rapports préliminaires* sur les fouilles de l'Institut français d'Archéologie du Caire.

Contre le côté sud du temple de Médamoud se trouve un petit lac sacré construit ou reconstruit à l'époque romaine, et qui, après l'abandon du temple, s'est comblé peu à peu. C'est dans la terre qui l'emplissait qu'un premier fragment de statuette funéraire de Ḥaroua[2] a été retrouvé, à 1 m. 50 de profondeur, à 0 m. 50 du mur ouest et à 5 mètres de l'angle sud-ouest du lac[3].

Le second fragment[4] a été découvert dans une maison copte[5] située à une douzaine de mètres à l'est de la «maison carrée» située elle-même à 8 mètres environ à l'est du lac sacré.

[1] B. Gunn and R. Engelbach, *The statues of Ḥarwa*, dans le *Bull. de l'Instit. franç. d'Archéol.*, XXX (1931), 815.

[2] Médamoud, Inv. 2857 = Inscrip. 476; cf. F. Bisson de la Roque et J. J. Clère, *Médamoud* (1927), p. 18-19, 53 et 148.

[3] Au point marqué «2857» sur le plan de *Médamoud* (1927), pl. I.

[4] Médamoud, Inv. 3103 = Inscrip. 477; cf. *Médamoud* (1927), p. 148.

[5] Au point marqué «3100» sur le plan de *Médamoud* (1927), pl. I.

On trouvera, à la planche jointe à cet article, une photographie de ces deux fragments, et ci-dessous, aux figures 1 et 2, un fac-similé [1] de la partie conservée des inscriptions (chap. VI du *Livre des Morts*). Les titres de Ḥaroua sur les fragments de Médamoud (M¹ = Inv. 2857; M² = Inv. 3103) et sur les

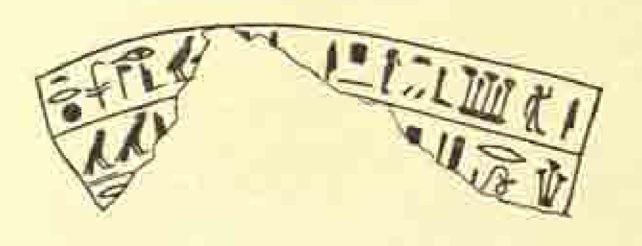


Fig. 1. — Médamoud 2857 (= M¹).
Échelle 2 : 3.



Fig. 2. — Médamoud 3103 (= M²).
Échelle 2 : 3.

statuettes du Musée du Caire (C¹ = *Catal. général*, 47715 [2]; C² = 47828 [3]; C³ = 48517 [4]) sont les suivants :

M¹ [hieroglyphs]
C² [hieroglyphs] [5]
C³ [hieroglyphs]

M² [hieroglyphs] [6]
C¹ [hieroglyphs]

Ces deux titres se retrouvent soit séparément, soit ensemble, sur les statues de Ḥaroua [7], où l'on voit également [hieroglyphs] alterner avec [hieroglyphs] [8].

[1] D'après des estampages en feuille d'étain exécutés par C. Robichon. Ch. Kuentz a bien voulu se charger de vérifier mes dessins sur les originaux et de faire exécuter les photographies des deux fragments.

[2] P. E. Newberry, *Funerary Statuettes and Model Sarcophagi* (*Catalogue général du Musée du Caire*), p. 216-217. Cf. ci-dessous, à l'appendice.

[3] Idem, *ibid.*, p. 244-245. Cf. ci-dessous, appendice.

[4] Inédit. Cité d'après Gunn-Engelbach, *op. cit.*, p. 815. Cf. ci-dessous, appendice.

[5] Place pour le [hieroglyph] qui n'a pas été gravé.

[6] Pour cette graphie du nom de Ḥaroua, cf. *B. I. F. A. O.*, XXX, 797 (A, 16), 813 (D, 9).

[7] [hieroglyphs] isolé : *B. I. F. A. O.*, XXX, 798, 804, 806, avec d'autres titres : *ibid.*, 800 (*bis*), 802 (*bis*), 805, *etc.*, précédé de *mr-pr wr* (*n*) *dw!t-ntr*, *ibid.*, 794; pour *mr-pr wr* . . . . . voir la note suivante.

[8] Avec [hieroglyphs] *ibid.*, 796, avec [hieroglyphs] *ibid.*, 794 (*bis*), 798, 805 (*bis*); les deux termes ensemble *ibid.*, 795 (*mr-pr wr* [hieroglyphs]).

Les fragments de Médamoud n'offrent guère d'intérêt par eux-mêmes, mais ils permettent de dissiper un doute qui subsistait au sujet des statuettes du Caire, à savoir si, malgré la divergence qu'elles présentent dans les titres, elles appartenaient bien toutes trois au «majordome de la Divine Adoratrice, Ḥaroua»[1].

La présence dans le temple de Médamoud de ces deux statuettes de Ḥaroua, dont la tombe se trouve dans la nécropole thébaine, dans l'Asâsîf (nº 37), peut s'expliquer de deux façons, entre lesquelles, étant données les circonstances de la trouvaille, il me paraît difficile de choisir.

(1) A l'époque copte ou antérieurement, deux des statuettes funéraires placées dans la tombe de Ḥaroua ont été emportées pour être conservées comme objets d'art, de curiosité ou de magie, et elles ont fini par échouer à Médamoud; brisées accidentellement, on en a jeté les fragments dans le lac sacré qui servait alors de déversoir à ordures[2], et dans un coin de pièce ou de cour où ils se sont enterrés peu à peu.

(2) En plus des statuettes placées dans sa tombe, Ḥaroua en avait déposé quelques-unes — entre autres(?) — dans le temple de Médamoud; brisées accidentellement ou volontairement par les Coptes, les fragments en furent dispersés. A l'appui de cette seconde explication, on peut citer plusieurs autres statuettes funéraires placées, intentionnellement semble-t-il, ailleurs que dans une tombe, et souvent très loin de la tombe de leur propriétaire — par exemple, une statuette funéraire du «Second prophète d'Amon Pouiamrê», dont la tombe est à Thèbes (nº 39), qui a été trouvée à Sakkarah, près de la pyramide de Djoser[3].

[1] Gunn et Engelbach remarquent : «of these [trois statuettes du Caire] the first and third bear only the title of [hieroglyphs], while the second has [hieroglyphs] and certainly belongs to the subject of this article», *ibid.*, 815.

[2] *Médamoud* (1927), p. 20.

[3] Cf. B. Gunn, *A Shawabti-Figure of Puyamrê from Saqqara*, dans *Ann. Serv. Antiq.*, XXVI, 157-159; p. 159 d'autres cas semblables sont cités. Ajouter : 1) statuette funéraire trouvée à Saḳḳarah et appartenant au «Quatrième prophète d'Amon, Mentemḥat» (époque de Taharḳa) dont la tombe est à Thèbes (nº 34), cf. Davies, *The Mastaba of Ptahhetep*, II, p. 6; 2) statuette funéraire trouvée à Abydos et appartenant au «Gouverneur de la Ville et Vizir (*mr-niwt ṯꜣty*), Amenemopet» (époque d'Amenophis II) dont la tombe est à Thèbes (nº 29), cf. Mariette, *Catal. général des monuments d'Abydos*, nº 439.

Quoi qu'il en soit, que la présence des deux statuettes de Ḥaroua à Médamoud soit fortuite ou voulue, le fait de les avoir retrouvées à quelques mètres l'une de l'autre dans une localité où leur présence est malgré tout un peu extraordinaire, prouve d'une façon suffisante que, bien que les titres qu'elles mentionnent soient différents, elles appartenaient bien à un même personnage. Et par suite on peut en toute certitude attribuer au même Ḥaroua les trois statuettes du Caire, qui ne présentent entre elles d'autres différences que celles que l'on constate sur les deux fragments de Médamoud.

## APPENDICE[1].

Les inscriptions des deux statuettes de Médamoud étant reproduites ci-dessus *in extenso* (fig. 1-2), il n'est peut-être pas inutile, à titre de complément, de publier ici les textes complets des trois statuettes du Musée du Caire, car, de deux d'entre elles, Newberry n'a donné que des extraits, et la troisième est inédite. Des reproductions photographiques de ces trois statuettes sont données à la planche jointe à cet article.

C[1] : *Catal. gén.*, 47715 — *Journal d'entrée* 25714 (entrée au Musée en 1884, et provenant de Cheikh Abd el-Gournah).

C[2] : *Catal. gén.*, 47828 (nº du *Journal d'entrée* inconnu).

[1] La rédaction de cet appendice ainsi que la copie des inscriptions d'après les originaux, sont dues à Ch. Kuentz, qui s'est également chargé de faire exécuter les photographies qui s'y rapportent.

[2] Place pour le — qui n'a pas été gravé.

C[2] : *Catal. gén.*, 48517 = *Journal d'entrée* 25248 (achat du 10 janvier 1883). Étiquette 776.

[hieroglyphs]

[hieroglyphs] (les autres lignes sont perdues).

J. J. Clère.

# THE BERLIN STATUE OF ḤARWA

## AND SOME NOTES

## ON OTHER ḤARWA STATUES

(with 1 plate)

BY

BATTISCOMBE GUNN.

In a previous volume of this *Bulletin*[1] Mr. R. Engelbach and I published a number of statues of Ḥarwa, the Great Steward of the God's Wife and God's Hand Amenerdais, daughter of the Ethiopian king Kashta. Among these was a statue (numbered by us VII) of which the inscriptions had been published in 1873 by Ebers[2] (who saw it in private hands at Luxor), and which we knew only from this obviously not very accurate publication. On the appearance of our article Dr. Rudolf Anthes, of the State Museums at Berlin, wrote to inform me that the statue in question was in the Egyptian Department of those Museums. Subsequently Dr. Anthes very kindly sent me excellent photographs of the statue and squeezes of its inscriptions, and further collated for me a number of doubtful points in the latter. This material enables me to make a new publication of "Ḥarwa VII", to supersede the very inadequate one given in the former article. For all Dr. Anthes' generous help in this matter, as well as for permission to publish the statue from the original, I render hearty thanks.

The statue, which has the Inventory No. 8163, is of black[3] granite, and is 0.487 m. high[4]. It was purchased in Luxor after Ebers had seen and published it, and was received at Berlin in 1880[4]. It is briefly described, with excerpts from the inscriptions, in Erman-Krebs, *Ausführliches Verzeichnis der æg. Altertümer und Gipsabgüsse*, 1899, pp. 255-6[1]. As the photographs

(1) 30, 791 foll.

(2) *Zeitschr. d. deutschen Morgenländ. Ges.*, 27, 137 foll.

(3) So Dr. Anthes; Erman-Krebs (*loc. cit. infra*) give it as grey granite.

(4) This information is due to Dr. Anthes.

on the accompanying plate will show, Ebers was in error in describing it[1] as being a torso and naophorous; he perhaps confused his notes with those relating to some other statue. It is a perfectly preserved *statue en paquet*, *Würfelhocker*, of the same conventional type as Nos. VI, VIII published in the previous article. Like those, it seems indistinguishable from scores of other statues of the same type and period, and, unlike Ḥarwa I, II, to make no attempt at portraiture (see Dr. Rœder's article, p. 165, below). One imagines the sculptors' workshops of the time containing considerable stocks of such statues, awaiting purchasers who will have only to supply, or choose, the texts to be inscribed on them.

The following are the inscriptions of VII. An "A" at the end of a footnote indicates that the latter results from Dr. Anthes' collation.

## A. — ON SHOULDERS.

Right Shoulder :

Left Shoulder :

## B. — IN FRONT.

[1] *Loc. cit.*, 137. Ebers' words are "eine ..... Inschrift, welche den Torso einer ..... naophoren Statue bedeckt". Possibly he used "Torso" merely for the "trunk", *Rumpf*, of a complete statue; if so, the term is most unsuitable, for the inscriptions are on the legs as well as the body of the statue.

[2] and where they occur in these inscriptions are of the normal size; but smaller types do not exist.

[3] Trace suits.—A.

[4] over imperfectly erased ; and so wherever occurs in this name below.—A.

[5] Originally , the second erased.—A.

## C. — RIGHT-HAND SIDE.

## D. — LEFT-HAND SIDE[8].

[1] Or ? but just like *b* in *ḥbs*, C/6.—A.

[2] These inscriptions write for both and .

[3] Originally , the second erased. —A.

[4] , probable.—A. No visible after . —G.

[5] Position of indicates that was intended to follow it, but place for occupied by top of .—A.

[6] more probable than .—A.

[7] So, not . — A. But probably meant.—G.

[8] As frequently when the normal direction (⟵) of inscriptions is reversed, the draughtsman has omitted to reverse the signs in some cases where this omission is not very conspicuous: in line 1; in line 2; in lines 6, 7; in line 8; in line 12. Cf., for the Old Kingdom, FIRTH-GUNN, *Teti Pyr. Cem.*, 147, n. 1.

## E. — BACK.

It will be seen that the writing of the name as in Ebers' copy is incorrect. Originally the name had been written throughout on the statue, and this mistake was rectified by imperfectly erasing the second (which Ebers copied) and in all cases but two (in B/7, C/1-2) surcharging thereon. This stroke, which filled up the blank left by the erasure, was however more than a mere space-filling expedient, for it occurs in the name on other statues: II, A/16, B/11; VIII, A/11.

In nearly every case the new readings bring the texts of VII into conformity with those of VI, where the latter offers parallels. In passages, however, which have no parallels in VI, the following alterations of the former translation are necessary[2]:

B/1-2. "(He who is at the feet of the King) in the King's Harim".

B/10. "(One who speaks on behalf of the afflicted man, who relieves the unfortunate man[3]), who assists (?-*ṯ;b*[4]) the oppressed man[5] by(?) his excellent deed".

[1] After an erased .—A.

[2] Unimportant or obvious alterations are not pointed out here.

[3] Literally "possessor of ill-hap". This translation suits also VII, D/10 (where *nb sp* is again object of *šuf*), and I, A/10: "I do not ruin an unfortunate man". *Nb sp* does not seem to occur in *Wörterbuch*.

[4] "To assist with a loan"? For *ṯbt*, "loan of corn", see Gardiner-Sethe, *Egn. Letters to the Dead*, 18, but a verb *ṯ;b* seems to be unknown. And the reading is not certain, see note to the text.

[5] *Wörterbuch* gives a late writing for *d;i(r)*; and cf. for *m;i(r)* earlier in this line.

C/7-8. Ḥarwa claims to be "shade for[1] the infant, a helper for[1] the widow, one who confers an office upon him who is upon his swaddling-clothes[2]. I have done these things, knowing their importance[3], and the reward of them from the Lord of Things[4]; (namely) an abiding in the mouth (of men), etc."

C/10-12. "Let bread be for its master, and food-offerings[5] be for their god; the spiritualization of the spirit is (merely) the recalling of his name[6]. He who is in honour with his lord, the justified Ḥarwa, he did not rest[7] (from labour) in the temple. One whom . . . . . . .[8] loves is he who recalls the name[6] of the beneficent man because of his beneficence, in his (the god's) temple".

Professor Sethe has kindly sent me a number of valuable notes on the Ḥarwa texts. He first makes the general observation that (apart, presumably, from the phrases *n kꜣ nj*, "for the soul of", and *n Ḥrw n kꜣ·f*, "for Ḥarwa and for his soul", and the somewhat obscure [hieroglyph] in II, B/5—B.G.) the word [hieroglyph], [hieroglyph], has already here the meaning "name"[9], common in Ptolemaic times[10]. So, clearly, as object of *njś* "pronounce" in II, A/3; as object of *sḫꜣ* "remember, recall" in VII, C/10, 12, VIII, B/3, 9, C/8; and probably as subject of *dd*[11] "endure" in VI, D/10 = VII, D/12.

The following are Professor Sethe's other notes, which he kindly allows me to publish; they should be read in conjunction with M. Kuentz' admirable

[1] Or "of".

[2] *Wörterbuch* gives [hieroglyph], [hieroglyph] etc. as Græco-Roman writings of [hieroglyph], late [hieroglyph].

[3] See Prof. Sethe's note, p. 140 below.

[4] Not "others", as in the former article.

[5] For *ḏfꜣ* as food-offerings to the gods see *Wörterbuch*, *sub voc.*

[6] See next paragraph.

[7] *N wrd·f.*

[8] A god's name is required before *wrr(w)*, by the analogy of other texts, and especially as antecedent to the suffix attached to [hieroglyph] at the end of the line. Dr. Anthes takes [hieroglyph] as meant for [hieroglyph], Month, whose name occurs, thus written, in E/1 of this statue; but what then is to be done with [hieroglyph]? Can [hieroglyph] by any chance be a sportive writing of [hieroglyph]? Or is it an epithet of this god?

[9] *Rn* "name" does not occur in Ḥarwa's inscriptions. (This and all the following footnotes are mine.—B. G.)

[10] *Wörterbuch*, 5, 92, knows this use of *kꜣ* from the 22nd Dynasty onwards.

[11] This may be transitive, "perpetuate", as in III, B/6 = VII, B/5.

article, pp. 143 foll. below, where for three passages he makes the same corrections as does Prof. Sethe.

II, A/14-15 : [hieroglyphs] "ich tat nichts Schlechtes zu einem Vorwurf für mich bei den Göttern", d.h., woraus mir ein Tadel von den Göttern erwachsen könnte?

II, A/15 : [hieroglyphs] "getan wird dem, der (Gutes) tat, mehr als er getan hat"[1]?

II, A/15 : [hieroglyphs] (*so?*)[2] [hieroglyphs] "süss und angenehm ist es, das Alte zu vererben (*swd-t*)"?

II, B/4 : [hieroglyphs] "ohne Aufhören" = "ohne dass sie (die Wahrheit) ein Schwanken (Weichen) hätte"; vgl. [hieroglyphs][3].

III, C/1 : [hieroglyphs] "ohne Aufhören"? [hieroglyph] der Spielstein wie VI, B/9[4].

V, D : vgl. *Annales du Serv.*, I, 179, Z. 226-228; 266[5] "Paroi sud" (*Dramatische Texte*, S. 39 *g.*)[6].

VI, B/9-10 = VII, B/8-9 : "eine Zuflucht ([hieroglyphs]) für den Kranken (*ind*), eine Rettung ([hieroglyphs][7] = [hieroglyph], vgl. *Wb.*, V, 555, 3[8]) für den Ertrinkenden, ein *mḫnt* (oder [hieroglyphs][9] ⲙⲟⲩⲕⲉ, "Leiter"?) für den, der in der Tiefe ist".

VI, C/9 = VII, C/8 : [hieroglyphs] "Gewicht".

VI, E/3 : das ("who gave"?) ist unnötig. H. ist "Speise für den Bedürf-

[1] A further possibility is perhaps "do for one who does (good) what he has done", the transposition of direct-object and dative being dictated by the rule that a pronoun must not precede the noun to which it refers (see GARDINER, *Grammar*, § 507, 1).

[2] M. Kuentz, who has kindly collated this place afresh, writes "the original has [hieroglyph] (*sic*, not [hieroglyph] as e. g. in [hieroglyphs] l. 11)". However, doubtless [hieroglyph] was intended.

[3] *E.g.*, Harris Pap. of Ramesses III, 5/1. Should we then take the [hieroglyph] which follows *swd* for the rare feminine form *kꜣt* (not known to *Wörterbuch*, 5, 89—before Greek times, and then only of goddesses), and translate "her soul being made happy (*sḥtp-y*) with what it desires"? The feminine *kꜣt* possibly in [hieroglyph], VII, B/2.

[4] So also M. Kuentz, p. 154, below.

[5] Not 256, as stated in *Dramatische Texte*.

[6] From the tomb of the physician Psametik and from that of *Tꜣ-nꜣ-ḥbw* at Saḳḳâra, near the Ounos Pyramid. This text of the spell (if the published copy is correct) adds nothing to that of V, D.

[7] Read now [hieroglyphs].—B. G.

[8] Where the writing [hieroglyphs] is given, probably from this statue.

[9] The squeeze shows that *m(?)ḳt*, not *mḫnt*, is the reading in VII also. M. Kuentz has also correctly interpreted this passage, see p. 160, below.

tigen", d.h. er bedeutet das für ihn, weil er es ihm giebt. Ähnliche Ausdrücke sind nicht selten. Vgl. VIII, B/4 [1].

VIII, B/3 : "wenn die Jahre vergangen sind"?

VIII, B/7-8 : "ein hoher Nil bin ich, gut an Korn, der das Land füllt, ein vortreffliches Saatkorn für meine Stadt".

VIII, C/3-4 : [2].

M. Kuentz' well-documented note No. 6 (p. 154, below) on the writings , , for , , may be supplemented by another example from the Ḥarwa texts, namely , VII, D/4. For this title, apparently not very common, cf. , Louvre Statue of Queen "Karomama", Pierret, *Recueil d'inscriptions inédites*, I, 42 (22nd Dynasty); , Legrain, *Statues et Statuettes de rois et de particuliers* (Cairo *Cat. Gén.*), 42211, e/10 (23rd Dynasty), and Mariette, *Monuments divers*, Pl. 90 c—the statue from the shrine cited below in connection with Osiris (26th Dynasty).

For the local form of Osiris, (var. ) , VI, B/3 – VII, B/2-3, compare on the shrine of Thouëris made by Pabes, Great Steward of the God's Adoress, God's Wife, Nitocris, daughter of the God's Hand Shepenwepet, *temp.* Psammatichus I, Mariette, *Monuments divers*, Pl. 91 = Roeder, *Naos*, 70027 (Cairo, *Cat. Gen.*), § 396. Cf. below, p. 159.

Prompted thereto by M. Kuentz' reference in his note No. 13 (p. 161, below) to the Siûṭ inscriptions, I have looked through the latter [3] for parallels to the Ḥarwa texts, and note the following (more perhaps exist) :

{ Ḥarwa II, A : (4) *iw·f r (i)ꜣw nj niwt·f, imꜣḫ nj spt·f* [4], (n) *ntt* (5) *ink nb*
{ Siûṭ, I : (227) *iw·f r iꜣw nj niwt·f, imꜣḫ nj spt·f, ḫr ntt ink* . .

{ Ḥarwa : (i)ꜣmt, ꜥ; *mrwt* [5]; (6) *nb ḳd* . . . . . . . . . . . . . . . . . . ꜥ; (7) *ḫꜣbw*,
{ Siûṭ : . . . . . . . . . . . . . . . . . . *nb ḳd* . . . . . . (228) . . . . . . . . ꜥ; *ḫꜣbw*,

[1] So also M. Kuentz; see p. 162, below.

[2] Prof. Sethe further questions the readings in III, B/11 (for which he suggests ) and in VIII, C/3. But I examined the originals very carefully at these points in 1931, and M. Kuentz, who has kindly collated the reading in III, B/11 afresh, writes : "original has ".

[3] Ed. Griffith.

[4] Thus far also Siûṭ, IV/78 (old, faulty copy).

[5] See Siûṭ, I, line 228, below.

Ḥarwa : . . . . . . (8) *ś'nḫ ḫkr nj śpt·f*, . . . . . . . . (12) . . . . . . . . . . . . . . . .
Siût : *ś'nḫ ḫkr nj śpt·f*, . . . . . *nb mrwt*, ': *i;mt*, . . . . (243)

Ḥarwa : . . . . . . . *śb;·n nj ib·i r hr(t)*.
Siût : . . . . . . . *śb;·n ib·f r hrt*[1].

Battiscombe Gunn.

[1] *Śb;·n ib·f r hrt* also lines 338, 350.

# REMARQUES SUR LES STATUES DE ḤARWA

(avec 2 planches)

PAR

CH. KUENTZ.

## A. — VALEUR ARTISTIQUE.

Les statues de Ḥarwa, publiées par B. Gunn et R. Engelbach dans les *Mélanges Victor Loret*[1], sont très intéressantes au point de vue artistique. Certaines d'entre elles sortent de l'ordinaire par leur expression réaliste : le style, très particulier, est d'une école qui aimait plus le vrai que le beau. Il serait curieux de comparer entre eux, d'une façon détaillée, ces divers portraits d'un même personnage et de se rendre compte de leur fidélité plus ou moins grande. La sincérité des artistes qui ont sculpté les quatre premières statues de Ḥarwa est évidente et si leur recherche des caractéristiques de la physionomie ou de l'anatomie générale de leur modèle si original aboutit, suivant le cas, à des résultats légèrement différents, cela tient sans doute non seulement au degré de talent de chacun d'eux, mais aussi à ceci que ces images d'un seul et même homme ne sont pas contemporaines et ont été exécutées à quelques années de distance.

Rien, ici, de l'idéalisation classique, mais une sculpture véridique, ne cherchant nullement à embellir ce masque singulier aux bajoues tombantes et à la bouche grimaçante, cette laideur adipeuse, remarquable entre autres par les nombreux plis de graisse sur le ventre et par la poitrine aux seins presque féminins[2]. Cette poitrine, la tête massive, l'allure générale évoquent une

[1] *BIFAO*, XXX (1930-1931), p. 791-815.

[2] Cf. von Bissing, *Denkmäler ägyptischer Sculptur*, *Text*, commentaire de la planche 44, 2e page et note 8, à propos de la figuration artistique du développement adipeux de la poitrine et du ventre. Les seins épais et le ventre replet et plissé se rencontrent, plus ou moins accentués, à toutes les époques de la statuaire égyptienne : sous l'Ancien Empire (Junker, *Giza*, I,

statuette de date assez voisine sans doute, celle de , *Arigadiganen*, provenant de la favissa de Karnak et reproduite sur les deux planches ci-contre. On ne peut pas ne pas rappeller le témoignage de Prosper Alpin : *Nusquam gentium memini me vidisse in tanto numero ita perpingues homines, quales Cayri observantur. Ex viris plurimos usque adeo pingues inspexi, ut mammas haberent longè mulierum maximis mammis majores, crassiores, ac pinguiores*[1].

Cette statuette d'Arigadiganen, qui a été trouvée en avril ou mai 1905, porte le n° 650 du Journal de la Cachette et est portée au *Journal d'entrée* du Musée sous le n° 38018[2]. Elle est en «granit noir» (gris foncé) et mesure 0 m. 45 de haut. Legrain[3] la décrivait ainsi : «Statuette d'un homme chauve, au gros bedon, aux seins de nourrice, qui nous feraient douter de son sexe si le texte ne nous faisait connaître le . Ou je me trompe fort, ou celui-là dut connaître les rois éthiopiens de la XXV<sup>e</sup> dynastie». D'après Maspero[4], Arigadiganen «à en juger par son nom[5], peut avoir été un Éthiopien»; il le date de la XXIII<sup>e</sup>[6] ou de la XXV<sup>e</sup> dynastie. Bien que le découvreur de cette statuette et des statues de Ḥarwa venant de la favissa n'ait pas songé à les rapprocher l'une de l'autre, on ne peut éviter de le faire, car elles doivent être contemporaines : malgré les différences résultant des dimensions diverses des statuettes et aussi de la personnalité des individus, il y a de part et d'autre une similitude indéniable de tendance artistique et de facture. Il y a aussi entre les deux hommes une

pl. XX à XXII), sous le Moyen Empire (LEGRAIN, *Stat. de rois et de partic.*, I, n<sup>os</sup> 42035, -37, -40, -42 : pl. XXII, XXIII, XXV, XXVI; EVERS, *Staat aus dem Stein*, I, pl. 23, 138-139), sous le Nouvel Empire (LEGRAIN, *op. cit.*, I, n<sup>os</sup> 42-125, -6, -7, pl. LXXIV, LXXV, LXXVI; II, n<sup>os</sup> -162, -168, -190, pl. XXVI, XXXII, LII).

[1] Prosperi ALPINI..... *Medicina Ægyptiorum*..... editio nova, Lugd. Batav., 1719, p. 32 (Lib. I, cap. IX).

[2] Ancien numéro d'exposition : 672 *l* (MASPERO, *Guide of the Cairo Museum*, 3<sup>e</sup> édit. (1906), p. 173; 4<sup>e</sup> édit. (1908), p. 213; 5<sup>e</sup> édit. (1910), p. 200). Nouveau numéro d'exposition : 846 (MASPERO, *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, 4<sup>e</sup> édit. (1915), p. 206; *Musée du Caire, Description sommaire des principaux monuments*, 1927, p. 26; 1930 et 1933, p. 24).

[3] *Rec. de trav.*, 28, 160.

[4] *Guides* cités à la note 2.

[5] Sans doute pense-t-il au groupe , fréquent dans les noms éthiopiens et qui doit se lire d'ailleurs comme un seul *n*, cf. SCHÄFER, *Die äthiop. Königsinschrift des Berliner Museums*, 1901, p. 24, et *Ä. Z.*, 33, 113.

[6] «XVIII<sup>e</sup>», dans le *Guide* de 1915, est une faute d'impression.

ressemblance de type physique qui donne à penser que l'un et l'autre étaient originaires du Soudan et n'étaient pas de race égyptienne : la conquête de l'Égypte par les Éthiopiens avait dû amener à Thèbes de nombreux compatriotes et favoris des nouveaux maîtres du pays. On est donc fondé à croire que Ḥarwa est un Éthiopien comme Arigadiganen.

## B. — LE NOM DE ḤARWA.

Le nom propre Ḥarwa, écrit sur ces statues , , , n'est pas très fréquent. On peut cependant citer quatre autres personnages[1] ayant porté ce nom; ils ont vécu vers la même époque que celui qui nous occupe. Ce sont :

1° fils de Petèse : British Museum, *A guide to the fourth, fifth and sixth eg. rooms*, 1922, p. 111, n° 23 (8482).

2° fils de : Wreszinski, *Aeg. Inschr.....* *Wien*, VI, 1, p. 180.

3° Leide W 13 cité par Wreszinski, *loc. cit.*

4° , , [2] (époque éthiopienne), connu par cinq[3] des statues de son fils [4] (début de l'époque saïte) :

*a*) Statue d'Athènes, *Rec.*, 30, 17 et 20 : .

*b*) Statue du Vatican, n° 23, *op. cit.*, p. 19 (cf. Marucchi, *Il museo egizio Vaticano*, p. 47-48) : .

*c*) Statue 340 de la cachette de Karnak (Musée du Caire, *Journal d'entrée*, n° 37172), *Rec.*, 30, p. 21 : .

[1] Peut-être trois seulement, si le n° 3, dont l'ascendance et les titres sont inconnus, est par hasard identique à notre personnage. D'autre part il n'y a sans doute pas à rapprocher le nom démotique *Pa-Hr-we*, dont la lecture est mal assurée (Griffith, *Rylands*, III, p. 267, n. 4 et p. 446).

[2] En l'absence de toute indication de parenté pour cet homme, on pourrait croire à première vue qu'il est peut-être identique à notre personnage. Toutefois les titres de ces deux homonymes sont trop différents pour permettre cette assimilation.

[3] Sur une sixième (*Rec.*, 30, p. 20) son nom est réduit à .

[4] Cf. Legrain, *Un dossier sur Horoudja fils de Haroua*, *Rec. de trav.*, 30, 17-22; *Une statue de Horoudja fils de Haroua*, *Ann.*, XVI, 159-160.

*d*) Statue 350 de la cachette (*Journal d'entrée*, n° 37403), *op. cit.*, p. 21-22 : .

*e*) Statue du Musée du Caire, *Ann.*, XVI, p. 160 : .

Ce nom propre est assez énigmatique au premier abord. L'écriture «syllabique» fait penser à un nom étranger. Mais dans le domaine de l'onomastique, ce genre de graphie a souvent été appliqué par les Égyptiens non seulement, dès le Moyen Empire, à des hypocoristiques indigènes, mais aussi, à partir de l'époque éthiopienne au moins, à des noms propres non abrégés.

Or (var. ) est employé pour le nom d'Horus à partir de cette époque, à côté d'autres graphies comme et [1] :

1° dans le nom propre simple *Aeg. Inschr..... Berlin*, II, p. 573, n° 9015.

2° dans le nom propre composé[2] *Ḥarbês*[3] (transcrit[4] Ἁρβῆς, Ἁρβῆσις, Preisigke, *Namenbuch*, 45) : (stèle 114 du Sérapéum, d'après Burchardt, *Ä. Z.*, 50, 123), (*Annales*, XXIX, p. 95), alias (*British Museum, A guide to the eg. gall.*, 1909, p. 238, n° 868 [514]). Cf., avec d'autres graphies du nom d'Horus : (*Rec.*, 22, 173, n° CIX; *Aeg. Inschr..... Berlin*, II, p. 573, n° 9015), (Piankhi, l. 117 : *Urk.*, III, 46, Lieblein, *Dict. des noms*, I, p. 333, n° 1016).

[1] Cette dernière orthographe relève naturellement d'une autre tendance, l'archaïsme : c'est une imitation des textes religieux des caveaux du Moyen Empire où l'image du dieu était parfois remplacée par l'écriture phonétique de son nom (cf. Lacau, *Ä. Z.*, 51, p. 58, 59, 61; *Annales*, XXVI, 72, 74, 78), imitation aussi des textes de l'Ancien Empire où pour est courant (ex. le célèbre , *Urk.*, I, 120, 15). En dehors du nom *Ḥarbês*, cf., à l'époque saïte, , , , , etc...

[2] Les deux noms divins accolés, Horus et Bes, indiquent, comme d'habitude, que les deux dieux étaient identifiés. Bes était parfois associé à d'autres dieux, cf. les noms Βησάμμων, Βησάρμων (Preisigke, *Namenbuch*, 74), et Βησαπόλλων (75), cf. *Études de Papyrologie*, II, p. 52, n° 10 et n. 3.

[3] Cf. démotique Griffith, *Rylands*, III, p. 218, 245, 246, 456, Spiegelberg, *Die demot. pap.* (*Cat. gén.*), n° 30799 p. 170 et n. 3.

[4] Griffith, *op. cit.*, p. 456 rapproche avec doute ⲫⲉⲗⲃⲉⲥ et Χαλβῆς.

S'il en est ainsi, doit être un hypocoristique composé du nom d'Horus et de représentant l'initiale du deuxième terme. Si l'on passe en revue les noms composés de ces époques commençant par le nom d'Horus, on trouve que le très fréquent [1] est le seul dont le second élément commence par *w*-. Il y a donc beaucoup de chances pour que *Ḥarwa* (dont la vocalisation est inconnue) soit le diminutif de *Ḥarwód*.

## C. — LES TEXTES.

Indépendamment de leur intérêt pour l'histoire de l'art, les statues de Ḥarwa retiennent l'attention grâce aux textes qui les couvrent. Ces textes, comme il est normal à cette époque, contiennent, à côté de formules récentes et de particularités graphiques de basse époque, toute une série de réminiscences de textes classiques et d'orthographes archaïsantes. Ils ne laissent pas de présenter de nombreuses difficultés, dont les remarques suivantes ne cherchent à résoudre qu'une partie.

*
* *

1. Le texte I C 1-11, page 794, se retrouve presque identique au tombeau d'Aba[2], ce qui permet de combler les lacunes et de mieux comprendre la formule de Ḥarwa :

H

A

H

A

H [3] etc...

A

[1] D'où Ἁργώθης; Ἁρεώθης, Ἁρεώτης, Ἁρυώτης; Ἁρουῶθις; Ἁρυώθης, Ἁρυῶς, Ἁρυώτης; Ἁρυῶτις (Preisigke, *Nam.*, p. 45, 46, 52, 57, 58), et ϩⲉⲣⲟⲩⲱϫ et variantes (Heuser, *Die Personennamen der Kopten*, I, 19).

[2] Scheil, *Le tombeau d'Aba* (*M M A F C*, V), p. 650.

[3] Ou rien.

On voit qu'il faut restituer [hiéroglyphes] et non [hiéroglyphes], et qu'il n'est pas nécessaire de supposer un mot [hiéroglyphes]. Pour la formule [hiéroglyphes] etc... cf. *BIFAO*, XXX, p. 822, où se trouve confirmée l'explication de [hiéroglyphes] comme variante de [hiéroglyphes].

D'autre part, le duplicata d'Aba corrobore l'interprétation de [hiéroglyphes] comme graphie récente de [hiéroglyphes] (p. 794, note 6 et p. 804 postscript). En voici deux autres exemples : *Annales du S. des Ant.*, XXII, 261 (éthiop.) [hiéroglyphes] «Offrande royale de mille «pains-bières» après que le dieu s'en est rassasié» (même phrase que Ḥarwa VII B 7); *Recueil*, 17, 116 = Borchardt, *Stat. und Stat.*, III, n° 672, p. 19 (saïte) : [hiéroglyphes] «la fin de tout cela est la bonne sépulture après être devenu *imakhou* près de ton *ka*». Le [hiéroglyphes] ne fait pas plus difficulté (*contra* p. 804) que le [hiéroglyphes], car après la chûte de *-t*, la finale *-ê* était équivalente, dans la prononciation, aux finales *-ê* provenant d'anciens *-êi* et *-êu*, où *i* et *u* étaient quiescents. Une quatrième confusion phonétique par amuissement est due au passage de *-er* à *-ê*, d'où la graphie ptolémaïque [hiéroglyphes] pour [hiéroglyphes].

*
* *

2. Page 795, I E 1 [hiéroglyphe], variantes page 797, II B 3 [hiéroglyphe] et page 811, VIII A 10 [hiéroglyphe]. Ce signe a été interprété comme «a man who holds to the sign [hiéroglyphe]» et lu *mdd w3·t* (*mṯn*) grâce au contexte. Il n'est pas tout à fait nouveau, car on connaît déjà à Siout une combinaison analogue : [hiéroglyphes][1]. Cette combinaison-monogramme fait partie de ces groupements amusants, qui semblent avoir eu une faveur spéciale au début du Moyen Empire, et où le signe-mot du verbe accomplit l'action qu'il désigne sur le signe même du mot qui est le complément de ce verbe dans la phrase (cas analogue à celui, répandu à toutes les époques, où le signe-mot d'un verbe accomplit sur le signe phonétique de ce verbe l'action qu'il désigne, comme [hiéroglyphes]). Ici, un homme frappe ou enfonce (le sens radical de *mdd* n'est pas encore précisé) le signe de la route. Ḥarwa s'inspire ici d'un modèle du Moyen Empire; l'Ancien Empire n'est pas en effet le seul modèle des archaïsants[2]. Béni-Hassan présente aussi des jeux d'écriture de ce genre, qui demeurent parfois des rébus indéchiffrables.

[1] *Siut*, I, 349 (Griffith, pl. 9). — [2] Cf. Spiegelberg, *Rec.*, 26 (1904), p. 42-43.

Parmi ceux qu'on a pu résoudre, il faut citer [hiéroglyphes] (*Beni Hasan*, II, 16 = L., *D.*, II, 143 *d*, corrigés par L., *D.*, Text, II, 103), que Sethe a expliqué, *Ä. Z.*, 59 (1924), p. 63, comme étant *'ḳ ḥr ḳ3-t, pr ḥr pḥwi* : la préposition *ḥr* n'est indiquée que par la position relative des signes, comme dans [hiéroglyphe] *m ḥnw* (Sethe, *Ä. Z.*, 59, 61 : au propre *mw ḥr nw*), les signes des deux verbes étant placés sous (*ḥr*) ceux de leurs compléments. Dans un autre texte d'écriture anormale (*Beni Hasan*, II, XIV = L., *D.*, II, 143 *a* = Champollion, *Not. descr.*, II, 345), on trouve un autre monogramme de ce genre : [hiéroglyphe] (cf. *Beni Hasan*, III, pl. V, fig. 80). Parmi diverses épithètes du mort, on y rencontre celle-ci : [hiéroglyphes] [1] qu'on a lue *mr sm-wt ẖbt-t* (Newberry, *B. H.*, II, p. 58; Griffith, *ibid.*, III, p. 26, *Hieroglyphs*, p. 49) en supposant que « forer » se disait *mr* comme l'outil à forer [hiéroglyphe]. A ce propos, on peut remarquer d'abord que, si le titre [hiéroglyphes] (et variantes) est connu à Béni-Hassan dans d'autres tombeaux (nos 3, 21 et 23 : *Beni Hasan*, I, pl. 32, II, p. 26 et 27), il s'agit dans notre texte d'épithètes laudatives et non de fonctions; d'autre part « percer des trous avec le foret à archet » se dit *wb3* (Montet, *Scènes de la vie privée*, ..., p. 288) ou *ḥit* (*ibid.*, p. 304), et il serait plus naturel d'adopter ici une de ces lectures plutôt que l'hypothétique dénominatif **mr*. Or *wb3* va assez bien pour le sens, cf. dans l'inscription de *Ḥr-ḫwf* [hiéroglyphes] « j'ai traversé (exploré) ces contrées » (Sethe, *Urk.*, I, 125, 9); [hiéroglyphes] (*ibid.*, 208, 5); [hiéroglyphes] (*ibid.*, 209, 1); [hiéroglyphes] « que le Roi a envoyé pour traverser le pays de Kôš » (Lange et Schäfer, *Grab- und Denkst.*, I, p. 101, no 20086, b, 3) (cf. جاب et نقب « percer, trouer, perforer; parcourir un pays »). On peut donc proposer la lecture *wb3 sm-wt* pour le monogramme [hiéroglyphe] de Béni-Hassan.

Remarquons en passant que le goût de ces « sport-hieroglyphs » semble dater déjà de l'Ancien Empire, si c'est bien à cette époque que remonte un fragment d'inscription vu par Lepsius à Abousir (Lepsius, *Denkm.*, *Text*, I, p. 139) et conservé au Musée du Caire (rez-de-chaussée, salle 31, paroi ouest : no 1696 du *Catalogue général*) : [hiéroglyphes]

[hiéroglyphes] « [Offrande que donne le roi, offrande que

[1] Femme assise, tenant le signe [hiéroglyphe].

donne Anubis qui préside dans] le naos [du dieu] : que (le défunt) soit enterré dans la nécropole, qu'il traverse le bassin, qu'il se joigne (?) à ..... le Champ des offrandes, très bien, auprès du grand dieu».

*
* *

3. Page 795, I E 2 𓀁 doit être encore un de ces signes de fantaisie du début du Moyen Empire; il n'est pas attesté dans les textes de cette époque-là, mais il est impossible qu'il ait été inventé à l'époque de Ḥarwa. La scène représentée semble bien être une scène de filage comme on en voit justement dans les fresques de Béni-Hassan, de Bersheh, de Thèbes : des femmes, debout, tirent du fil d'un ou deux récipients posés à côté d'elles à terre et le tordent en relevant parfois une jambe pour retenir ou plutôt pour faire tourner le fuseau[1]. Cela correspond assez bien au signe en question, en admettant que celui-ci est légèrement déformé, car on y retrouve :

1° le récipient avec le fil qui en sort, 2° un trait oblique qui doit représenter le fil et le fuseau, 3° la jambe levée. Or le nom de cette opération est *sṯ* (cf. la figure p. 151). Cette lecture *sṯ* est-elle applicable au texte de Ḥarwa? Il semble bien que oui. La phrase est : ... «one to whose speach the King attends on the day of... his administrators» (Gunn). En lisant *sṯ*, on traduira «le jour où on lui amène ses administrateurs». En effet ce verbe est courant dans le sens d'«introduire auprès du roi» et paraît être à toutes les époques un terme spécial au cérémonial de la Cour, cf. par exemple Pap. Ermitage 1116 B recto, l. 4 et 11; *Urk.*, IV, 911, 5; 966, 8; Lefebvre, *Inscr. conc. les grands prêtres d'Amon*, n° 42, l. 3; Stèle de Naucratis, l. 5.

Un cas analogue est celui de ...[2] dans la phrase ...[2] ... (*Beni Hasan*, II, pl. XIV = L., *D.*, II, 143 = Champollion, *Not.*, II, 347) que Newberry (*loc. cit.*, p. 59) a bien compris *ḥsi* (*n*) *ḥsp·t·f* «aimé (des gens) de son nome» et où l'hiéroglyphe initial représente, d'après Erman et Grapow,

[1] C'est le *Spinnen* de Klebs, *Die Reliefs und Malereien des Mittleren Reiches*, p. 126-127, le *re-spinning or doubling on spindle* de Grace M. Crowfoot, *Methods of hand spinning in Egypt and the Sudan*, 1931, p. 48.

[2] Au bout de l'objet coudé que tient l'homme se trouve un autre objet, de forme triangulaire.

*Wört. d. æg. Sprache*, III, 159, un homme qui file (cf. les scènes de filage de *Beni Hasan*, II, pl. IV et XIII, où des hommes, assis, procèdent à une opération[1] différente de celle des femmes, et dénommée [hiéroglyphes], pl. XIII). Il est vrai

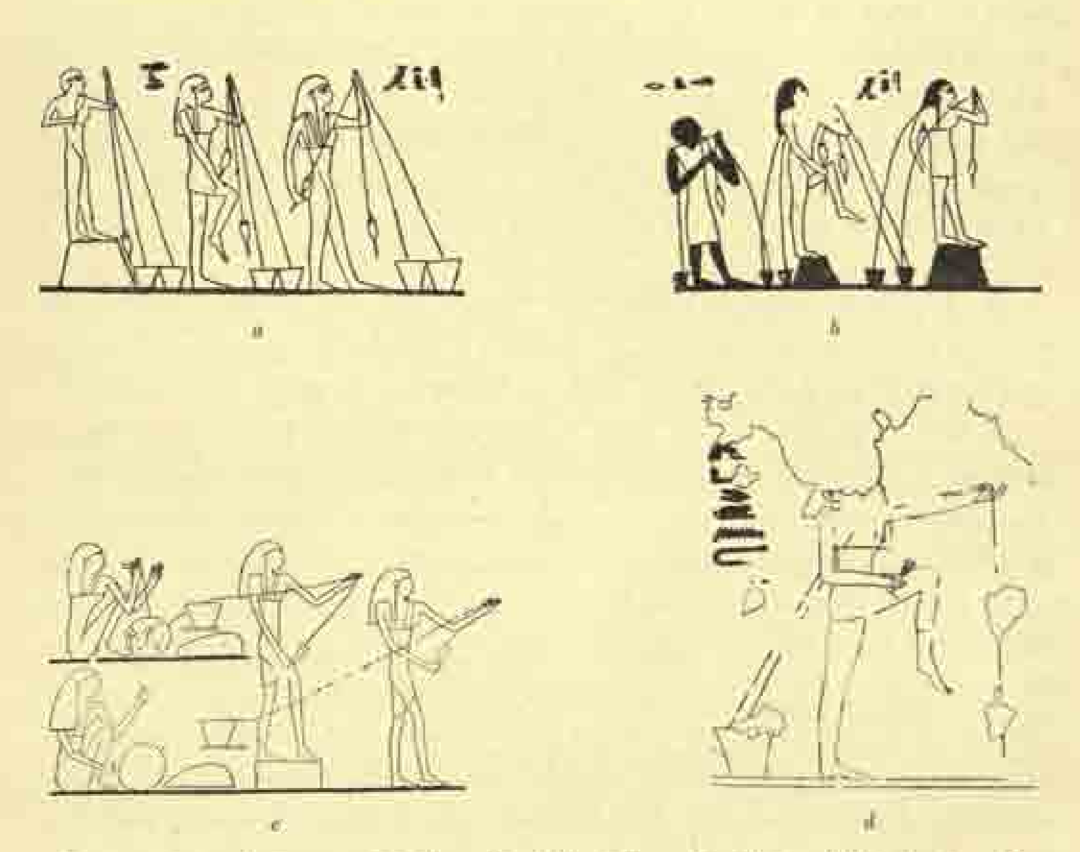


Fig. 1. — Scènes de filage : *a*. *Beni Hasan*, II, pl. IV, cf. Klebs, *Die Reliefs und Malereien des mittleren Reiches*, fig. 94; Grace M. Crowfoot, *Methods of hand spinning in Egypt and the Sudan*, 1931, fig. 7. — *b*. *Beni Hasan*, II, pl. XIII, cf. Cailliaud, *Recherches sur les arts et métiers*, 17 A; Klebs, *op. cit.*, fig. 92; Crowfoot, *op. cit.*, fig. 8. — *c*. *El Bersheh*, I, pl. XXVI, cf. Crowfoot, fig. 6. — *d*. N. de G. Davies, *Five Theban Tombs*, pl. XXXVII (Dega), cf. Crowfoot, fig. 5.

que, d'après le fac-similé de Champollion, l'objet tenu par l'homme [hiéroglyphe] serait plutôt une harpe, ce qui d'ailleurs irait aussi bien, le «chanteur-harpiste» se nommant *ḥsi n bin-t*[2].

[1] C'est le *Zwirnen* de Klebs, *op. cit.*, p. 126, le *doubling (cording) thread* de Crowfoot, *op. cit.*, p. 48.

[2] *Recueil Champollion* (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sc. hist. et philol.*, t. 234), p. 604-605.

*
* *

4. Page 799, III B 14. L'animal, d'après la note 11, est à lire *wrd·t* ou *nw·t*. Mais une objection se présente : il n'y a pas d'animal connu se nommant *wrd*[1] ou *nw*. Il est vrai que l'*argumentum a silentio* n'est pas ici très décisif. Un nom d'animal de ce genre peut n'être pas attesté par un pur hasard. Néanmoins on pourrait avancer une autre explication. Un certain quadrupède a la valeur phonétique *wtn* à basse époque. Il figure dans le nom du pays africain *wtn·t*[2] et on en possède au moins quatre exemples :

1° et 2° Edfou, trésor : Dümichen, *Rec. de Mon.*, IV (*Geogr. Inschr.*, II), pl. LXX, n° 10, var. (animal à museau pointu et oreilles courtes) = Chassinat, *Edfou*, II, p. 279, n° IX et (hippopotame).

3° Edfou, pylône, massif nord : Dümichen, *ibid.*, pl. LXIII, n° 15 (animal indéterminé, ressemblant plutôt à un hippopotame) = *Rec. de Mon.*, VI (*Geogr. Inschr.*, IV), pl. 176 (hérisson) = Chassinat, *Edfou*, VIII, p. 75, n° XIX (hippopotame).

4° Philæ : Dümichen, *Rec. de Mon.*, VI, pl. 164 (porc, à en juger par la queue et les oreilles).

Comme on le voit, avant l'édition d'*Edfou* due à M. Chassinat, ce signe ne paraissait pas suffisamment bien sculpté : aussi ne pouvait-on identifier à coup sûr l'animal qu'il représente. Ni Dümichen (*Rec. de Mon.*, IV, p. 40, note *) ni W. Max Müller (*Asien und Europa*, p. 119, note 1) n'ont essayé de le déterminer. Suivant le cas, on pouvait penser à un hérisson ou à un porc. W. Max Müller, *loc. cit.*, propose de rattacher son nom à la racine *wtn* «percer» connue du néo-égyptien au copte, et de l'expliquer par «Löcherbewohner» ou «Löcher-

[1] Le berbère connaît un nom analogue pour la «belette» : *awerθin*, *θawerθa*, pl. *θiwerθiwin* (Renisio, *Étude sur les dialectes berbères des Beni Iznassen*, 1932, p. 286); cf. *θawárθa*, pl. *θiurθin* «belette, gerboise» (Biarnay, *Étude sur les dialectes berbères du Rif*, p. 105), *aurta* (Laoust, *Cours de berbère marocain, Dialecte du Sous*...' p. 88). Mais jusqu'à présent rien de pareil en égyptien; on ne trouve *wrd* attesté que comme nom d'oiseau (*Wört. d. äg. Spr.*, I, 336).

[2] Cf. Schiaparelli, *La geografia dell'Africa orientale*..., *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, serie V, t. 19 (1910), p. 560-561. H. Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques*, I, 209.

gräber». Cette étymologie, jointe à l'aspect de l'animal chez Dümichen dans le premier exemple cité (et peut-être aussi dans le dernier), a porté à croire qu'il s'agissait de l'oryctérope (Erdschwein ou Erdferkel, aard Vark), *Orycteropus æthiopicus* (F. v. Calice, *Ein Tiernamen*, *Ä. Z.*, XL, 1902, 147). Cet animal, auquel Schweinfurth a voulu identifier l'animal de Seth (*Das Tier des Seth*, *Ann. Serv. Antiq.*, XIII, 272-276) et qui est une sorte de fourmilier comme le tamanoir de l'Amérique du Sud (cf. sa silhouette chez Schweinfurth, *loc. cit.*, fig. 2, p. 273), ne vit pas en Égypte, mais au Soudan (au Kordofan et en Éthiopie). Il se creuse un trou pour s'y terrer; c'est un «fouisseur», qui perce les fourmilières et les termitières pour s'y repaître des bestioles qu'il prend avec sa langue. Les Égyptiens ont pu le connaître et le dénommer, d'après sa principale caractéristique, *wtn* «celui qui fait des trous» : aussi bien s'appelle-t-il ailleurs également «celui qui creuse» (Tigré *ḥaffār*, d'où Bilin *ḥafār*[1]; Saho *farāʿāna*[2]).

Mais il est difficile de maintenir cette identification, maintenant que nous possédons une meilleure édition du temple d'Edfou. M. Chassinat m'a aimablement communiqué ses photographies, qui confirment son texte typographié, comme on peut le voir par les deux fac-similés ci-contre. Sur les quatre exemples connus du signe en question, trois représentent donc nettement l'hippopotame tel que l'épigraphie ptolémaïque le figure; en l'absence d'une édition du temple de Philæ, il subsiste un léger doute pour le quatrième exemple. En négligeant provisoirement, faute de documents, ce cas incertain, on peut affirmer que le quadrupède *wdn* est un hippopotame. Que ce pachyderme ait pu être appelé *wdn* «le pesant» et recevoir de ce fait la valeur phonétique *wdn*, c'est ce qu'il est facile d'admettre; nulle part, à vrai dire, on ne rencontre ce nom pour le désigner, mais il porte souvent, en tant qu'animal typhonien, un sobriquet analogue : *dns*, au propre «le lourd»[3], d'où dérive sa valeur phonétique *dns* à basse époque[4].



Fig. 2 et 3. — Fac-similés de l'hiéroglyphe *wdn*, Edfou, trésor (cf. plus haut, p. 152, nos 1e et 2e).

(1) L. Reinisch, *Die Bilinsprache*, II, 189.

(2) L. Reinisch, *Die Sahosprache*, II, 135.

(3) Chassinat, *B I F A O*, X, 1912, p. 162-163, *Wört. d. æg. Spr.*, V, 469.

(4) Sethe, *Urk.*, II, 60, 4. Cf., par exemple, *Rec. de trav.*, 25 (1903), p. 53. Voir encore : v. Bergmann, *Ä. Z.*, 18 (1880), 51 = *dns mhw.t*.

Or le signe dans le texte de Ḥarwa peut très bien être l'hippopotame mal gravé, avec la lecture *wdn*. Sans doute, la formule en question comporte-t-elle en général les verbes *wrd* ou *nny*, jamais *wdn*. Mais on sait que les formules hiéroglyphiques présentent parfois des variantes par substitution de synonymes. Et *wdn* est satisfaisant pour le sens : ce verbe, comme un certain nombre d'autres, a en effet deux sens opposés («Gegensinn» de Carl Abel) : «être lourd, peser sur» et «supporter un poids lourd»[1]. Dans ce dernier sens, il se construit avec , comme c'est le cas ici. On peut donc parfaitement comprendre : «ce n'est pas une chose si ennuyeuse, si fatigante, qu'on en soit comme écrasé».

⁂

5. Page 800, III C 1 . Il faut interpréter «sans cesse»[2] (graphie normale ). Le est le pion de jeu de dames employé avec la valeur *ib*: sous l'Ancien et le Moyen Empire[3], et ici avec la valeur *ib*. Le même signe réapparaît avec la même valeur *ib* p. 804 dans l'épithète qu'il y a lieu de traduire «refuge[4] du malheureux». Le trait après *ind* (*ind*) est le substitut de déterminatif (non pronom), comme après *ḫkr* et *ḥ:w*, p. 806, *wr*, *nḏs* et *snḏ*, p. 807, *nmḥw*, p. 809, *ḫkr*, *ḥ:w* et *šnṯj*, p. 813.

⁂

6. Page 800, III C 3. L'orthographe pour est connue par ailleurs dès la 22ᵉ dynastie et jusqu'à l'époque ptolémaïque. Elle a été signalée en premier lieu par Piehl (*Ä.Z.*, 21, 1883, 128, n. 1; cf. *PSBA*, 14, 1891-92, 488) avec une interprétation inexacte (cf. du même, *Quelques petites inscriptions provenant du temple d'Horus à Edfou*, 1897, p. 11, et *Inscr.*

[1] *Wört. der æg. Spr.*, I, 390.

[2] Cf. la remarque de M. K. Sethe citée par M. Gunn, *supra*, p. 140.

[3] Dans la racine «danser» : *Pyram.*, 1189 *a*, 1947 *a*; *Urk.*, I, 128, 15; Mastaba divers : Montet, *Scènes de la vie privée*, p. 365-366; *Beni Hasan*, II, pl. VII, XIII et XVII. Également dans le nom du mouflon, qui dérive de la même racine : Steindorff, *Grab des Ti*, pl. 128; *B. H.*, II, pl. IV et XIII.

[4] Pour *ibw* «refuge» au figuré, cf. Grapow, *Die bildl. Ausdrücke*, p. 162.

*hiérogl.*, III, Commentaire, p. 54, n. 2). Voici des exemples de noms de fonctions écrits avec ou au lieu de ou :

1. *mr šḥ·t.* Sarcoph. Caire 29306 (époque : Nectanébo), Maspero, *Sarcophages ... pers. et ptol.* (*Catalogue général*), p. 234 et *passim*, var. p. 222 et *passim* etc., p. 223 et *passim* etc.

2. *mr šḥ·t. Annales du Serv. des Ant.*, XVIII, 184 (Dendéra)

3. *mr ip·t nsut. Recueil*, 8, p. 68, § 10 (saïte), var.

4. *mr imi-(y)-ḫnt* : cf. l'article de M. Gunn, à qui je dois cet exemple (p. 141).

5. *mr s·t ḫnt.* Chassinat, *Edfou*, II, 141 (= Dümichen, *Tempelinschr.*, I, pl. LXXXII, l. 4; von Bergmann, *Hier. Inschr.*, pl. XXXIV) var. 150 ; cf. Mar., *Dendérah*, I, 44,

6. *mr s·ti.* E. von Bergmann, *Der Sarkophag des Patupep* (*Rec. de trav.*, III, 1882, p. 148-152), p. 150, var. p. 148 et 150

7. *mr y'b·(y)*[1]. *Annales*, XVII, 92 (Dendéra, ptolém.). Sarc. Caire 29306, Maspero, *Sarc... pers. et ptolém.*, p. 240 et 286, var. p. 223 avec , p. 296 avec .

8. *mr pr.* E. von Bergmann, *loc. cit.*, p. 148, 150 à 152. Scheil, *Rec. de trav.*, XV, 1893, 199, n° 6

9. *mr pr-ḥd. Annales*, XVIII, 187 (Dendéra, ptolém.) — *Annales*, XXVI, 151, l. 5 (ptolémaïque) (cf. p. 149, démotique *pꜣ mr pr-ḥd*).

10. *mr mḫꜣ·t* (?). Daressy, *Rec.*, 17, 116, § 130 = Ahmed Kamal, *Stèles ptolém. et rom.* (*Catalogue général*), n° 22018, p. 20. Cf. Borchardt, *Stat.*, III, 118, n° 836 (ptolém.)[2].

11. *mr mš'.* Daressy, *loc. cit.* = Ahmed Kamal, *op. cit.*, p. 19. — Daressy, *ibid.*, § 131 = Ahmed Kamal, *op. cit.*, n° 22050, p. 46. — *Annales*, XVII, 2 (cercueil ptolém.), var. p. 2, p. 3. — Sethe, *Urk.*, II, 26, l. 7 et 10, var. 26, 5, 25, 3 et 26, 1

[1] Dans l'exemple de Dendéra, on pourrait comprendre aussi *mr-y'b·t*, car le titre existe : Wreszinski, *Äeg. Inschr.... in Wien*, p. 131; *Annales du Serv. des Antiq.*, V, 122.

[2] N'était cet exemple, on serait tenté de lire *iri-mḫꜣ·t* à cause du titre (Speleers, *Recueil... Bruxelles*, p. 64, n° 265; cf. *Livre des Morts*, chap. 30 B, Naville, II, p. 98 : et variantes).

— Maspero, *Sarc. pers. et ptolém.*, p. 140, p. 145 et *passim*, var. *passim*, p. 165. — Petrie, *Nebesheh and Defenneh*, 1888, pl. XIII (cf. p. 36) (saïte).

12. *mr nw-t.* Plusieurs vizirs :

*a*) *Phrr* : Sarcoph. de bois inédit, Caire, Weil, *Die Veziere des Pharaonenreiches*, p. 140, § 11 (22ᵉ dyn.).

*b*) *Nespméd* : El Amrah et Abydos, pl. 35, 7 (var. pl. 42 D 57 avec). Pyramidion Berlin 2090, Weil, *op. cit.*, p. 140, § 12, var. avec.

*c*) *Nesḥepensaḫmet* (saïte) : *Rec.*, 8, 65, § 4 = Brugsch, *Thesaurus*, V, 1066 = Lieblein, *Dict. des noms*, 2324 = Weil, p. 144, § 17.

*d*) *Bekenrinef* (saïte) : Florence 1705, Lieblein, 1135 (Florence 2182 sarcoph.), Weil, p. 145, § 19 var.

*e*) *Ḥarsiése* (22ᵉ dyn.) : Lieblein 1094 (sarcoph. Boulaq); Piehl, *Inscr. hiér.*, III, pl. 84 V δ (Stèle bois Boulaq, var. avec); Gauthier, *Cerc. anthrop. ... Montou* (*Catal. gén.*), nᵒ 41058, p. 330, 345, 350 avec, 347 avec; *Recueil*, 19, 21 (cercueil Boulaq); Weil, p. 152, § 29; Piehl, *Ä.Z.*, 1883, 128, n. 1 (cerc. Boulaq).

*f*) *Nesmin* : Piehl, *Inscr. h.*, I, 53, Weil, p. 152, § 30; Gauthier, *op. cit.*, nᵒ 41058, p. 330, 339, 352 avec, 345 avec, 347 avec; Moret, *Sarc. de l'époq. bub. à l'époq. saïte*, p. 126, 227 avec, 228 avec.

*g*) *Ḥamḥor* (saïte) : Lieblein, 1094 (cerc. Boulaq), Weil, p. 153, § 31; Gauthier, nᵒ 41058, p. 330 avec, 345 avec.

13. *mr nwḏ. Edfou*, VI, 163.

14. *mr ḥm-w-nṯr.* Mariette, *Dend.*, II, 59 *b*.

15. *mr ḥs-w* «chef des chanteurs». Petrie, *Nebesheh and Defenneh*, 1888, pl. XIII (cf. p. 36) (saïte).

16. *mr šnʿ*, *a*) *Tiḥarpto* : Sarc. Caire 29306 (sous Nectanébo), Maspero, *Sarc.* (*Catal. gén.*), p. 240 et 256, suivi par Gauthier, *BIFAO*, XII, 57; la lecture de Brugsch était.

*b*) *Semtowe-tefnaḫt* : Spiegelberg, *Rec.*, 33, 176 (var. Daressy, *Annales*, XVIII, 29).

Ces dix-sept titres (en comptant le [hiéroglyphes] en question de Ḥarwa) prouvent bien que l'orthographe *r* pour *mr* n'est pas spéciale à un seul cas et qu'elle commence dès l'époque bubastite. Griffith, *PSBA*, XXI, 271 et Gardiner, *Ä. Z.*, 40, 1902, 143-144 ont montré que *mr-mš'* > *r-mš'* a donné λεμμηνϣε (transcrit λεμεισα[1], cf. Spiegelberg, *Ä. Z.*, 51, 70 et Sethe-Partsch, *Demot. Bürgschaftsurkunden*, p. 415), et que peut-être *mr-šnt* a donné λεσῶνις λλϣλнє, et *mr*, λω. De plus [hiéroglyphes] *p3-mr-iḥw* est transcrit Πελαίας[2] (Griffith et Thompson, *The demotic magical papyrus of London and Leiden*, p. 24; Griffith, *Catalogue ... Rylands*, III, p. 158, n. 2; p. 257, n. 2; p. 442). La chûte de *m* est donc réelle. Il y a deux problèmes phonétiques soulevés par ce mot :

1° chûte de *m-* dès la 22ᵉ dynastie : elle doit sans doute être mise en parallèle avec celle, encore inexpliquée, qui s'est produite dans *msdm* > стнм : ϭсонм (à l'explication donnée, *Rec.*, 25, 152 : réduction du groupe de trois consonnes de *msdèm't*, on opposera que le mot devait être *məsdèmət*, l'économie syllabique primitive de l'égyptien n'admettant pas de groupes de plus de deux consonnes), dans *ms(n)kt·t* > *skt·t* et *m'nd·t* > *'nd·t* etc.[3];

2° passage de *r* à *l*, difficile à dater : soit avant la chûte de l'*m* (*imi-ri* **mrǒ*, état constr. *mrə-*, passant à *mlǒ*, *mlə-*), soit après cette chûte (*rǒ*, *rə-* > *lǒ*, *lə-*), sans qu'on puisse expliquer ce changement (y aurait-il eu dissimilation dans les titres contenant un *r*, d'où la forme avec *l* se serait propagée par analogie même aux autres titres?). En tout cas, l'orthographe singulière [hiéroglyphes] pour le nom Κολλάθης (basse époque) prouve, comme l'a montré Spiegelberg, *Ä. Z.*, 50 (1912), p. 41, que ⌐ pouvait servir, à l'occasion, de phonétique *la*.

[1] De là sans doute le nom propre Λαμασῆς, Λεμισῆς, Λεμῶσις (Preisigke, *Namenb.*, 192, 194). Cf. l'emprunt méroïtique *pelameš*, "stratège", Griffith, *Karanóg*, p. 23.

[2] Cf. le nom propre féminin **t-šri-t-n-p-mr-iḥ* > Θινπελαία, Θινπελέα, Θινπηλαία, Σεμπελαία, Σενπελαία, Σενπελαίας, Σινπελαία (Preisigke, *Namenbuch*, p. 140, 369, 375, 385).

[3] Cf. Grapow, *Über die Wortbildungen mit einem Präfix* m- *im Ägyptischen*, p. 6-13.

*
* *

7. Page 800, IV B 2, n. 4 : dans [hiéroglyphes], le [hiéroglyphe] serait une faute pour [hiéroglyphe] plutôt qu'un *t* représentant l'ancien *r*. Cette dernière explication est la meilleure, l'orthographe *qrś* étant courante à basse époque, exemples : Borchardt, *Stat. u. Stat.* (*Cat. gén.*), III, 40 [hiéroglyphes], Moret, *Sarc. ép. bub.*, 276 [hiéroglyphes], Bénédite, *Philæ*, 90 [hiéroglyphes], 92 [hiéroglyphes], etc... etc...

*
* *

8. Page 801, texte V D. Aux parallèles signalés par M. Gunn (*supra*, p. 140), on peut en ajouter quelques autres, allant environ de la XXII[e] à la XXVI[e] dynastie. Les dix-sept duplicata connus se répartissent comme suit : treize sur des sarcophages, trois sur des parois de tombeaux, un sur une statuette, celle de Ḥarwa. Sur les sarcophages, ce texte se trouve en général, comme il est logique étant donné sa teneur, sur le côté des pieds, près de l'image d'Isis[(1)]; dans les tombeaux, il se trouve dans un cas sur la paroi nord, dans deux autres sur la paroi sud. Voici ces textes parallèles, qui présentent d'ailleurs quelques variantes curieuses[(2)] :

1 à 6 : Moret, *Sarc. de l'époque bub. à l'ép. saïte*, I, p. 46, 97, 101, 103-104, 141, 228.

[(1)] Au Moyen Empire, les formules attribuent parfois à Isis la garde de la tête du mort, et à Nephthys celle de ses pieds (ex. Lacau, *Sarc. ant. au Nouv. Emp.*, II, p. 102 et 129-130), mais dans certains cas c'est la répartition contraire qu'on rencontre (ex. *ibid.*, p. 137, 138-139, 143). A partir du Nouvel Empire, cette dernière alternative est définitivement adoptée (ex. Davies, *The tomb of Hâtshopsitou*, p. 94-95) ; c'est pourquoi le texte ici étudié est le plus souvent écrit sur le côté des pieds et attribue toujours à Isis le rôle de gardienne des pieds du mort.

[(2)] La troisième phrase, par exemple, a été comprise d'une manière nouvelle par deux des rédacteurs de ces textes (Moret, *op. cit.*, p. 103; Gauthier, *op. cit.*, p. 309). Au lieu de *hsf-s rdwj-k* «elle repousse (?) tes pieds», qui était devenu incompréhensible ou paraissait bizarre, on y trouve : [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] «tes pieds la (= Isis) repoussent», avec [hiéroglyphes] à la place de [hiéroglyphes] comme souvent à cette époque. A propos de cette phrase, on ne prendra pas au sérieux l'interprétation suivante (*Ann.*, II, 101) : «Isis pousse ses pieds pour le faire marcher».

7 à 11 : Gauthier, *Cerc. anthr. des pr. de Montou*, p. 72, 93, 265, 295-296, 309.

12 : Legrain, *Recueil*, 15 (1893), p. 12.

13 : Gauthier, *Annales*, XXXIII (1933), p. 50.

14 : Maspero, *Annales*, I, p. 179, l. 226-228.

15 : Barsanti, *Annales*, I, p. 266.

16 : Maspero, *Annales*, II, p. 110-111 (=p. 102).

17 : Statuette de Ḥarwa.

Puisque le texte de Ḥarwa se retrouve sur les sarcophages avec une localisation si précise et un but religieux si défini, puisque d'autre part cette statuette, dit un des textes qui la couvrent, avait pour but de ne pas tenir «le serviteur éloigné de sa maîtresse», il est vraisemblable qu'elle a été offerte par Ḥarwa pour être déposée dans le tombeau[1] d'Amenardis, et plus précisément près ou à l'intérieur de son sarcophage, du côté des pieds. C'est le seul objet ayant cette destination qui soit connu jusqu'à présent.

Par ailleurs, on se demande pourquoi Ḥarwa présente deux déesses : l'une paraît être Isis, comme il est naturel, mais quelle est l'autre et que vient-elle faire ici?

*
* *

9. Page 803, VI B 3 = VII B 2-3 (variante ) est le nom d'une forme locale d'Osiris dont Legrain[2] a retrouvé la chapelle à Karnak : le dieu y est appelé . La construction date justement de Taharqa : elle est contemporaine de Ḥarwa. Cf. *supra*, p. 141, les remarques de M. Gunn.

*
* *

10. Page 804, VI B 9-10 = VII B 9 : var. [3] est à lire *db: n mḥ* «planche de salut de celui qui est à l'eau». On sait que l'objet composé de deux bottes de jonc réunies[4], servait de flotteur soit pour le

[1] Cf. Gunn-Engelbach, *loc. cit.*, p. 801, note 6.

[2] *Notice sur le temple d'Osiris Neb-Djeto*, *Annales du Serv. des Antiq.*, IV, 181-184.

[3] Corrigé d'après l'édition de M. Gunn, *supra*, p. 137.

[4] Griffith, *Hieroglyphs*, 1898, p. 47.

harpon à hippopotame[1], soit pour le filet de pêche[2]. L'emploi métaphorique se retrouve à la ligne 9 de l'inscription de [hiéroglyphes] (*Urk.*, II, 61, 9-10 = Petrie, *Koptos*, pl. 20 = Roeder, *Naos* (*Catal. gén.*) n° 70031, p. 115) : d'un homme secourable on dit qu'il est «le piquet d'amarre de celui qui va se noyer, le *flotteur* de celui qui est à l'eau» [hiéroglyphes]. Nous employons de même l'expression «planche de salut». Ce genre de métaphore est bien dans l'esprit égyptien, cf. l'épithète *sd bg;* «sauveur de celui qui fait naufrage» (p. 797, B 6; 812, B 6-7; connue dès le Nouvel Empire) et le passage 3, 15-16 d'Amenemope «quand il y a tempête de paroles, cela sera un piquet d'amarre pour ta langue».

L'épithète qui suit, [hiéroglyphes], var. [hiéroglyphes][3] [hiéroglyphes] est à lire *mḳ·t n nti m mdy·t* «échelle[4] de celui qui est dans le gouffre». L'image fait pendant à la précédente : «être dans le gouffre», c'est être dans une situation critique dont on ne sait comment sortir; l'«échelle» désigne l'homme qui tire d'embarras. Au lieu de *mdy·t*, on emploie aussi le verbe *md* et le subst. *dy;·t*, comme dans Piankhi 72 (*Urk.*, III, 23) [hiéroglyphes] «tire-moi de l'Hadès, moi qui suis plongé dans les ténèbres».

On comparera les métaphores bibliques : «Du fond des *abîmes* je crie vers toi, ô Dieu!» (Ps. 130, 1), «Délivre-moi de mes ennemis et des *abîmes* des eaux, que je ne sois pas *submergé* par les flots ni englouti par le *précipice*, que le *gouffre* ne se referme pas sur moi» (Ps. 69, 15-16).

*
* *

11. Page 806, VI C 5 — VII C 4-5, l'épithète [hiéroglyphes][5] [hiéroglyphes], plutôt que «a very virtuous man, complete in (his) lifetime», avec [hiéroglyphes] pour [hiéroglyphes], doit signifier sans doute «solide d'esprit (ou quelque autre qualité intellectuelle ou morale) jusqu'au bout de sa vie». Pour le sens de *śrḳ 'ḥ'*, cf. *Wört. d. æg. Spr.*, IV, 48, n° 10. Deux autres exemples de

[1] Davies, *Ptahhetep*, I, 1900, p. 37.

[2] Gardiner, *Eg. gr.*, p. 500.

[3] Corrigé d'après l'édition de M. Gunn, *supra*, p. 137.

[4] Un autre exemple de l'orthographe récente [hiéroglyphes] est cité par Grapow, *Über die Wortbildungen mit einem Präfix* m- *im Ägyptischen*, p. 22.

[5] Corrigé d'après l'édition de M. Gunn, *supra*, p. 137.

[hieroglyphs], [hieroglyphs], supposés équivalents de [hieroglyphs] (p. 808) s'expliquent eux aussi autrement (cf. plus loin, § 14). Un dernier exemple allégué (p. 811, VIII B 2) n'est pas clair.

*
* *

12. Page 806, VII C 7 met en parallélisme l'enfant [hieroglyph] («l'oisillon», métaphore connue) et la veuve [hieroglyph] (cf. p. 812 même orthographe [hieroglyph]). L'enfant désigne évidemment ici l'orphelin 1° à cause du parallélisme avec la veuve, 2° parce qu'il n'y a pas lieu de protéger un enfant qui a encore son père. Protéger la veuve et l'orphelin était un commandement de la morale auquel les Égyptiens se vantaient souvent d'avoir obéi et qui rappelle maint passage biblique et jusqu'à telle tablette de Ras-Shamra (*Syria*, XII, 23).

*
* *

13. Page 807, VI/VII D 2 se retrouve au tombeau de [hieroglyphs] (Scheil, *Tombeau d'Aba*, in *Mém. Miss. franç. arch.*, V, pl. VI, à droite de la porte, col. 6), juste après un long passage identique à Siut, 11, col. 3-5 et avant une phrase pareille à Siut, *ibid.*, col. 6 : ce qui laisse supposer que tout ce texte est emprunté à quelque tombeau du Moyen Empire. Voici les textes en parallèle :

| | | |
|---|---|---|
| Ḥarwa VI | [hieroglyphs] | [hieroglyphs] |
| — VII[1] | [hieroglyphs] | [hieroglyphs] |
| *Ibi* | [hieroglyphs] | [hieroglyphs] |

*
* *

14. Page 808, VI/VII D 3 [hieroglyphs] «contentant celui qui n'a rien par (= en lui donnant) ce qui lui fait défaut» plutôt que «making the destitute man happy in his great(?)

[1] Corrigé d'après l'édition de M. Gunn, *supra*, p. 137.

need ». Il ne s'agit pas de [hieroglyphes] pour [hieroglyphes]. Le verbe *g3u* 1° « être étroit », 2° « manquer de » (cf. pour l'évolution sémantique ضيقة « étroitesse; gêne, misère », opp. à سعة « ampleur; aisance ») se construit avec [hieroglyphes] devant le nom de la chose qui fait défaut :

1° Caire 20539 (Mentouḥotp), face I, l. 8 : [hieroglyphes] (cf. la formule *gm (s m g3u-f)* « trouvant (précisément) la chose dont on a besoin ».

2° Tombeau de Sirenpowet (*Ä.Z.*, 45 (1908), pl. VI, col. 10), à propos du tombeau, garni de tout ce que le roi avait fourni : [hieroglyphes], var. pl. VII, col. 10 [hieroglyphes] « I was not allowed to lack what is required » (Gardiner, *ibid.*, p. 125).

3° Gardiner-Peet, *Inscr. Sinai*, pl. 26 [hieroglyphes] « les gemmes de la mine se présentent bien en cette saison, mais c'est la couleur (convenable) qui leur fait défaut en cette mauvaise saison de l'été » (V. Loret, *Kêmi*, I, 112). Cf. Sethe, *Lesestücke*, p. 86, note *c* et Gunn, *Statues of Ḥarwa*, p. 806, n. 2 : [hieroglyphes] pour [hieroglyphes]? Sethe, *Erläuterungen*, p. 144 : « dafür, d. h. für den Aufenthalt und die Arbeit »; de même Blackman, *BIFAO*, XXX, 98 : « for it ».

4° Stèle d'Amada, l. 10, après l'énumération des offrandes : [hieroglyphes] « il n'est rien dont on manque ».

*
* *

15. Page 811-812, VIII B 4-5 épithète du mort : [hieroglyphes] « the food of the destitute, provisions of the . . . . . ». Le [hieroglyphe] est un *g* cf. l. 7 [hieroglyphes], et le mot est *g3i* « nécessiteux » d'après le parallèle où les mêmes mots sont associés deux à deux d'une façon différente, p. 810 [hieroglyphes]. Pour le trait, cf. p. 808 [hieroglyphes].

*
* *

16. Page 812, VIII B 8 : [hieroglyphes] « I have protected the old man; I have given gifts to (?) the widow ». [hieroglyphes] serait (note 5) pour *mḥnk*. En réalité, le parallélisme connu de *ḥui* avec *mki* (soit que ces deux verbes soient acco-

lés[1], soit qu'ils figurent dans deux membres de phrase parallèles[2]) demande qu'on interprète comme une mauvaise copie d'un texte du Moyen Empire où *mkj*[3] «protégeant» était écrit ou , peut-être même ou .

*
* *

17. Page 813, VIII C 11 «the oppressed» doit être l'expression connue *hri tw*. Le premier signe, qui est un sac de forme connue et qui paraît se lire ici *hr*, ne serait-il pas le sac *h3r* servant de contenant et de mesure de contenance, tantôt pour les céréales, tantôt pour le charbon? Cf. *Wört. d. æg. Spr.*, III, 363 (var. avec ) et . Outre cette dernière forme, le signe de Ḥarwa rappelle les formes suivantes du sac *h3r* dans un texte religieux attesté à l'époque saïte : [4] [5] [6] [7].

Ch. Kuentz.

Le Caire, janvier 1933.

Remarque. Sur le signe curieux cité p. 149, cf. maintenant Capart, *Un hiéroglyphe mystérieux*, *Kêmi*, II (daté de 1929, mais paru en réalité en janvier 1934), p. 1-2 et pl. I, et un article de M. Drioton, à paraître dans les *Mélanges Maspero*, vol. I (*Mém. IFAO*, t. LXVI).

[1] Gunn, *Annales du Service des Antiquités*, XXVII, 222-223. Cf. *BIFAO*, XXVIII, 105 et ajouter : Jéquier, *Les pyramides des reines Neit et Apouit*, 1933, p. 5, fig. 2 = Sethe, *Urk.*, I, 307, 11, ; Stèle de Toutankhamon, l. 22 (Legrain, *Rec.*, 29, 166), : F. Ll. Griffith, *Catalogue of the demotic papyri in the John Rylands library*, III, p. 249 (IX, 3-4).

[2] Ex. Sethe, *Urk.*, II, 60, 10-11 .

[3] Pour l'expression «protéger la veuve», cf. p. ex. Sethe, *Urk.*, II, 61, 15 «protégeant le vieillard».

[4] *Ann. du Serv. des Ant.*, I, p. 256, l. 497-498.

[5] *Ann. Serv.*, XXVII, p. 10, l. 9.

[6] L., *D.*, III, 262 *b*, col. 8 et 9.

[7] *Rec.*, 17, p. 19, l. 40, 41, 42.

# KUNSTGESCHICHTLICHE BEMERKUNGEN

## ZU DEN ACHT STATUEN DES HARWA

VON

GÜNTHER RŒDER.

Den Aufsatz von B. Gunn und R. Engelbach in diesem *Bulletin*, XXX (1930) 791-815 habe ich mit besonderer Freude begrüsst, weil er acht Statuen eines Mannes bekannt machte, die sämtlich in Theben gearbeitet sind. Sie müssen während eines einzigen Lebensalters an dem gleichen Orte entstanden sein — ein in der gesamten Geschichte der Kunst sehr seltener Fall — und an sie können deshalb viele Fragen gerichtet werden, die man in künstlerischer Hinsicht an ein solches Material stellen darf. Die erste Frage musste der Ikonographie des Harwa gelten : Wie sah er aus und welche Ausdrucksmittel sind gewählt worden, um ihn darzustellen? Die zweite Frage musste sich an die Bildhauerschule heranwagen : Stammen die Statuen von einem einzelnen Künstler oder von mehreren und worin liegen die Unterschiede der erkennbaren Künstler?[1]

Ob das Material eine klare Antwort auf diese und andere Fragen geben würde, war von vorn herein recht unsicher. Der Kopf fehlt bei drei von den acht Statuen, sodass die Aufklärung des Bildnisses erschwert ist. Die Herkunft ist nur bei I-III ermittelt worden : sie stammen aus der Cachette von Karnak; also sind sie in dem Tempel des Amon aufgestellt gewesen, gewiss als Auszeichnung des Harwa wegen seiner Verdienste. Für IV-VIII ist als Herkunft nur Theben bekannt oder sie ist gar nicht festzustellen; also können diese Statuen aus Tempeln oder aus dem Grabe des Harwa stammen. Als Material sind fünf verschiedene Stoffe angegeben, und zwar tritt das gleiche Material bei Stücken auf, die verschiedenen Gruppen angehören, z. B.

[1] Gern bin ich der freundlichen Aufforderung von Mr. B. Gunn gefolgt, auf diese Probleme hier aufmerksam zu machen. M. Ch. Kuentz hatte die Liebenswürdigkeit, unsere Bemerkungen zu diesen Statuen trotz ihres Umfanges aufzunehmen.

grauer Granit bei II und VII, grüner Schiefer bei I und VIII. Also ist die Verschiedenheit des Rohstoffes nicht zu einer Unterscheidung innerer Eigenschaften zu verwenden. Die Inschriften, sonst immer die Rettung für die Ansetzung fester Punkte, enthalten zunächst keine Angaben über das Leben des Harwa.

Angesichts des Versagens aller äusseren Hilfsmittel bleibt nur die Stilkritik übrig, d. h. die Analyse der künstlerischen Ausdrucksmittel, um das Wesen der acht Statuen und ihr gegenseitiges Verhältnis zu ermitteln. Fragen wir uns, in welche Gruppen sie zerfallen, wenn wir sie unter verschiedenen Gesichtspunkten betrachten.

A. Komposition. — Harwa ist in den Statuen dargestellt :

1. allein : in I-IV und VI-VIII;
2. mit zwei Göttinnen (bezw. Amon-erdas in Gestalt von zwei Göttinnen) : in V.

B. Haltung. — Harwa ist dargestellt :

1. Schreitend in IV.
2. Hockend : in V.
3. Hockend-knieend : in I-III.
4. Würfelhocker : in VI-VIII.

C. Dekoration. — Die Verteilung der Inschriften auf den Flächen der Statuen geht aus der folgenden Tabelle hervor. Sie zeigt die Verwendung einiger bestimmter Plätze für die Inschriften :

1. Platz *a-c* : Brust, Oberarm und Schurz[1]. Beansprucht bei I-III und V.
2. Platz *d* : Rückenpfeiler. Beansprucht bei I und III-V. Anscheinend besitzt II keinen Rückenpfeiler.

[1] Gunn-Engelbach, p. 794-798 nehmen bei I-III ein «unrolled book» an, aber ich vermag keine sichere Andeutung eines Papyrus zu erkennen, vor allem nicht die zusammengerollten Enden. Deshalb setze ich den Schurz selbst als Schriftfläche voraus, wie er es in anderen Fällen tatsächlich ist, ebenso wie das Gewand bei dem Würfelhocker. Einige Statuen zeigen wirklich den Papyrus, z. B. Kairo 42184 (Dyn. 19) : Legrain, *Statues*, 2 (1906) 48, pl. XLVII.

3. Platz *e-f* : Sockel. Beansprucht bei II und V. Frei bei I, III und den Würfelhockern VI-VIII. Der Sockel, der vielleicht eine Inschrift getragen hat, ist weggebrochen bei IV.

4. Platz *g* : senkrechte Zeile auf dem Schurz. Nur möglich und beansprucht bei der stehenden Statue IV.

5. Platz *h-i* : Schultern und Gewandfläche kommen nur bei den Würfelhockern VI-VIII in Frage, und von ihnen lässt VIII die Schultern (*i*) frei.

Tabelle für die Anbringung der Inschriften A-E (nach Gunn-Engelbach) auf den Statuen I-VIII.

| | HOCKEND-KNIEND. | | | SCHREITEND. | HOKKEND. | WÜRFELHOCKER. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | I | II | III | IV | V | VI | VII | VIII |
| *a*) Brust | A | | | | A | | | |
| *b*) Oberarm | B | | A | | | | | |
| *c*) Schurzfläche | C | A | B | | | | | |
| *d*) Rückenpfeiler | D. E | | C | B | D | | | |
| *e*) Sockel oben | | B | | ? | | | | |
| *f*) Sockel, Zarge | | C | | ? | B, C | | | |
| *g*) Schurz, senkrechte Zeile | | | | A | | | | |
| *h*) Schulter | | | | | | A | A | |
| *i*) Gewandfläche | | | | | | B-E | B-E | A-D |

D. Stil. — Der Charakter des Stils der Statuen ist :

1. realistisch : am Körper bei I-IV; am Kopf bei I (bei II-IV weggebrochen).

2. idealisierter Kopf : bei VI-VIII auf den streng stilisierten Würfelhocker gesetzt.

3. konventionell, jedoch mit individuellen Zügen an Kopf und Gewand : bei V.

4. Der zunächst in die Augen fallende Zug individueller Eigenart ist der fette Rumpf, bei I-IV stark betont durch den unbekleideten Oberkörper, bei V gemildert durch den verhüllenden Ärmelrock. Die Steigerung des Fettansatzes spricht sich im Wesentlichen aus in dem Vortreten des Bauches, in

der quer gestellten Nabelgrube und einer oder mehreren Falten oberhalb von ihr, endlich in den dicken überhängenden Brüsten. Andere Statuen fetter Männer bedienen sich der gleichen Ausdrucksmittel, z. B. Amenophis, Sohn des Hapu[1], und in stärkster Steigerung Prinz Hem-On[2].

5. Der Kopf des Harwa ist bei den Würfelhockern als konventioneller Typus ohne Bildniswert gegeben, bei VI glatt und fast lächelnd, bei VII ernster, bei VIII verdüstert durch die abwärts gezogenen Mundwinkel. Der Kopf ist bei V breiter und niedriger; das Gesicht weicht ab von dem der Würfelhokker VI-VIII, enthält aber wenig porträthafte Züge. Wären die Inschriften nicht vorhanden, würde niemand zu behaupten wagen oder beweisen können, dass V denselben Mann darstellt wie VI-VIII. Noch viel weniger ist das der Fall bei dem realistischen Kopf von I, der mit keinem einzigen Gesicht der übrigen Statuen zusammengehen will. Wahrscheinlich haben die Statuen II-IV einen ähnlichen Kopf gehabt wie I, und es ist überaus schmerzlich, dass wir einer so seltenen Erscheinung in der ägyptischen Plastik nicht durch Vergleichung nachgehen können. Der mächtige, nach hinten aufsteigende Schädel hat kein Haar, sodass die anliegenden Ohren frei in der glatten Fläche stehen. An den vollen Backen streichen zwei Paare von Falten abwärts, das eine von den Flügeln der breiten Nase, das andere von den Winkeln des graden Mundes mit schmalen Lippen. Gesamtform wie Einzelheiten dieses Kopfes entfernen sich weit von den typischen Ausführungen an ägyptischen Statuen, gleichviel ob der Dargestellte bei der Anfertigung jung oder alt, mager oder fett gewesen ist[3].

6. Als Beispiel für den Grad, bis zu dem der naturalistische bezw. konventionelle Stil die Einzelheiten durchdringt, gebe ich eine Bemerkung über die Ausführung der Augen. Die Würfelhocker VI-VIII haben konventionelle Augen, mit erhabener Braue, vielleicht ohne einen erhabenen Schminkstrich als Verlängerung, aber doch mit der typischen Gestaltung der Augenöffnung.

[1] Kairo 42127 = Legrain, *Statues*, I (1906), pl. 76.

[2] Hildesheim 1962 (*Denkmäler des Pelizaeus-Museums*, 1921, 48) aus Gise (Junker, *Giza*, I, 1929, 153).

[3] Der gleiche Unterschied liegt häufig in ägyptischen Reliefs vor, z. B. in einer Reihe von Gabenträgern (idealisierter Typus) gegenüber dem sie anführenden Schreiber (naturalistischer Kopf auf einem ←→ Körper mit rechter Schulter in Profilzeichnung) auf dem saïtischen Relief des Grafen Henot aus Memphis : Berlin 15414 (Wreszinski, *Atlas*, I 391; Capart, *Documents*, 2, 1931, pl. 90).

Diese ist gross und erscheint noch weiter geöffnet, weil der obere Rand wie immer vom inneren Augenwinkel aus sofort steil ansteigt. Die naturalistischen Augen von I und auch von V haben an den Brauen nur einen Absatz mit einem Wulst, aber nicht einmal hier einen erhabenen Schminkstrich, geschweige denn eine Verlängerung an den Augenwinkeln. Die Augenöffnungen sind niedriger als gewöhnlich und mehr in die Breite gezogen; sie haben nicht den üblichen Verlauf der oberen und unteren Randlinie, sondern eine abweichende Schwingung. Alles dieses ist nur schwach bei V; aber stark ausgeprägt bei der Statue I, die sogar dicke und vorquellende Lider andeutet im Gegensatz zu den flachen Augen der Würfelhocker.

7. Über die Tracht des Harwa verlohnt es nicht viel Worte zu machen. Er trägt in I-IV den Schurz (in IV einen anderen als in I-III), während die Würfelhocker VI-VIII nichts von einer bestimmten Gewandung erkennen lassen. Aber es ist gewiss kein Zufall, das V sich weder der ersten noch der zweiten Gruppe anschliesst, sondern einen Ärmelrock, ein weltliches Gewand, verwendet, in dessen Auftreten schon ein gewisser Realismus liegt. Das Haar verdient noch eine Kennzeichnung. Der naturalistische Kopf von I und auch der sich ihm annähernde von V haben kein Haar. Wenn es bei den Würfelhockern VI-VIII mit unnatürlicher Fülle und Geschlossenheit weit absteht, so trägt Harwa hier offenbar eine Perücke, und diese ist benützt, um dem Kopf durch genügende Breite und pyramidales Aufstreben ein eigenes Gewicht zu verleihen gegenüber dem die Silhouette beherrschenden Würfel. Der gleiche Unterschied zwischen einem Kopf mit anliegendem Haar (bezw. Kahlkopf) und einem Kopf mit massiger Perücke liegt bei vielen Statuen seit dem Alten Reich vor, sogar für ein und denselben Mann, z. B. bei den beiden Statuen des Ranofer (Dyn. V) aus Memphis (Kairo 18 und 19). Die Perücke des Harwa in VI-VIII schliesst sich an Vorbilder des Mittleren Reichs an.

Die flüchtige Betrachtung der acht Statuen hat ergeben, dass sich ungefähr die gleichen Gruppen von ihnen bei allen Gesichtspunkten wiederholen. Zunächst hebt sich fast überall die Gruppe I-IV geschlossen heraus. In dieser Gruppe steht II allein in Bezug auf das Fehlen des Rückenpfeilers (C 2) und die Anbringung der Inschrift auf dem Sockel (C 3). Andererseits weicht

IV von I-III ab in der Haltung (B 1), in zwei Plätzen für die Inschriften (C 1.4) und im Schurz (D 7).

Ebenso ergibt sich die geschlossene Gruppe VI-VIII der Würfelhocker bei fast allen Gesichtspunkten; sie gehen nur in nebensächlichen Punkten mit der Gruppe I-IV zusammen, z. B. in dem Freilassen des Sockels von Inschrift (C 3). Zwar macht VIII die Anbringung der Inschrift auf den Schultern (C 5) nicht mit, aber im Allgemeinen verhalten sich die Statuen innerhalb der Gruppe völlig einheitlich.

Statue V gehört zu keiner der beiden Gruppen, schliesst sich aber in gewissen Einzelheiten bald an die eine, bald an die andere an. Statue V weicht von allen übrigen Statuen ab in der Komposition (A 2), in der Haltung (B 2 hockend) und im Gewand (D 7). V geht zusammen mit einer oder mehreren Statuen aus der Gruppe I-IV im Rückenpfeiler (C 2), in der Verwendung des Sockels und anderer Plätze für eine Inschrift (C 1.3) und in einigen naturalistischen Zügen des Kopfes (D 5 7) und des fetten Körpers (D 4). Aber auch in diesen Punkten bleibt V der ausgesprochenen Eigenart von I-IV fern, und V zeigt seine Mittelstellung zwischen beiden Gruppen deutlich in dem Stil des Kopfes (D 3).

Die im Vorstehenden skizzierte Sachlage besprach ich mit Dr. H. Senk, und er hat die Probleme vom Standpunkt des theoretischen Ästhetikers durchgedacht und im Anschluss an seine kunstgeschichtliche und philosophische Schulung Formulierungen gefunden, die der Ägyptologie nicht geläufig sind. Ich glaubte deshalb, dass seine Untersuchung für eine ägyptologische Zeitschrift wertvoll sein würde. Seine Folgerungen decken sich zum grössten Teile mit den meinigen, bei denen ich die von ihm behandelten Fragen fast ganz ausgeschaltet habe. Ich vereinige beide und komme zu folgenden Antworten auf die eingangs gestellten Fragen.

Wie Harwa ausgesehen hat, ist gewiss nicht aus Statue VI-VIII zu entnehmen; sie sind ganz und gar künstlerische Stilform geworden, und von dem dargestellten Individuum ist so gut wie nichts übrig geblieben. Statue V gibt ein ziemlich gleichgültiges Gesicht und die Andeutung eines beleibten Mannes. Erst I-IV lehren uns die Persönlichkeit genauer kennen, aber nur I bietet das durchgearbeitete Gesicht eines zu befehlen gewöhnten Mannes. Wer nach Statue I ein lebenswahres Bildnis des Harwa malen wollte, wie

Mrs. Brunton es für andere Persönlichkeiten des ägyptischen Altertums getan hat, würde an ihr ein verhältnismässig gutes Material finden. Die naturalistischen Züge sind uns wertvoll in ikonographischer wie ästhetischer Hinsicht. Letzten Endes bleiben sie freilich Einzelheiten und sind völlig eingespannt in einen Rahmen, der von den Traditionen des ägyptischen Stils beherrscht wird. Das völlige Auseinanderfallen des Gesichts von Statue I gegenüber VI-VIII und auch V, das eine Mittelstellung einnimmt, warnt uns vor die Verwendung anderer ägyptischer Bildnisfiguren für ikonographische Zwecke. Statuen, die nur stilisierte Typen sein wollen, entziehen sich ihrer Natur nach jedem Versuch, das Individuum aus ihnen herauszuschälen, und sie schweigen auf Fragen, für deren Beantwortung ihr inneres Wesen kein Organ enthält. Wenn H. Senk trotzdem aus ihnen eine Folgerung für das Lebensalter des Harwa zu ziehen gewagt und die Statuen zeitlich geordnet hat, so ist seine Methode lehrreich für ähnliche Fälle.

Die für die Darstellung des Harwa gewählten Ausdrucksmittel sind, wie oben ausführlich dargelegt, recht verschieden. Sie weichen so stark von einander ab, dass sie die Masse der acht Statuen in drei Gruppen aus einander fallen lassen, die durchaus eigene Wege gehen und nur in beschränktem Umfange durch dünne Fäden mit einander verbunden werden. Wir haben noch keine Methoden gefunden, um die stilistische Zusammenfassung dieser drei Gruppen zu einem einheitlichen Ganzen zu begründen. Wer hätte ohne die Inschriften diese Statuen einem einzigen Manne zuweisen dürfen?

Die Feststellung der drei Gruppen ladet von vorn herein zur Zuweisung der Statuen an drei Künstler oder wenigstens drei Werkstätten ein. Wer die Kriterien kennt, nach denen solche Zuweisungen in der europäischen Kunst des Mittelalters gemacht worden sind, wird nicht viel Vertrauen zu der Ausdeutung unseres Materials haben, wenigstens nicht, solange wir nicht umfangreiche Entwicklungsreihen vorlegen können, in denen Harwa ein Glied einer Kette bildet. Die Problemstellung musste freilich einmal unternommen werden, und zum mindesten hat unsere Untersuchung die Wege gezeigt, auf denen der Hand bestimmter Künstler nachgespürt werden kann. Gewiss möchte eine kühne Phantasie an den Stellen, an denen ich von verschiedenen »Gruppen von Statuen« spreche, sogleich verschiedene »Künstler« einsetzen. Aber ich vermeide derartige Einsetzungen vorläufig noch aus prinzipiellen Gründen.

Kennzeichen von Künstlern sind ermittelt, aber ihre Persönlichkeiten bleiben uns noch verborgen. Vielleicht lernen wir eines Tages, dass ein einziger Bildhauer alle drei Gruppen der Statuen angefertigt hat oder wenigstens anzufertigen verstand — wer möchte angesichts einer solchen Möglichkeit heute jede Gruppe mit einem bestimmten Künstler identifizieren? Gegen eine solche Gleichsetzung sprechen auch die Fäden, die zwischen den einzelnen Gruppen hin und her laufen, z. B. die Verwandtschaft von I und V oder von V und VI, nicht zuletzt auch die Entstehung der drei Gruppen in Theben innerhalb von höchstens drei Jahrzehnten. Damals kann in Theben nicht nur eine einzige Tendenz für die Gestaltung von Bildnissen bestanden haben, etwa die realistische oder die der Würfelhocker; sondern nach unseren Kenntnissen von der Aufeinanderfolge der Typen haben gegensätzliche Formen neben einander bestanden. Wir müssen deshalb darauf gefasst sein, dass z. B. eine Statue aus der Gruppe I-IV vom gleichen Künstler entworfen ist wie eine aus der Gruppe VI-VIII. Der in der ägyptischen Kunst enthaltene Zug des Unpersönlichen wirkt sich in jeder Hinsicht erschwerend aus, wo Persönlichkeiten erfasst werden sollen, sei es bei den Dargestellten, sei es bei den schaffenden Künstlern.

Als Lebenszeit der Amon-erdas I., Tochter des nubischen Königs Kaschta, deren Beamter Harwa gewesen ist, habe ich an anderer Stelle[1] etwa 735-675 v. C. geschätzt; also sind die Statuen des Harwa um und nach 700 v. C. gearbeitet. Es liegt nahe, nach weiteren Beispielen innerhalb der thebanischen Schule zu suchen. Unser Blick fällt zunächst auf Mont-em-hêt, der eine Generation später unter Schep-en-upt III., Tochter des Königs Pianchi II. (regierte 715-712 v. C. oder früher), eine ähnliche Stellung wie Harwa als Majordomus der Gottesgattin eingenommen hat, also etwa um 650 v. C.[2] Von Mont-em-hêt besitzen wir seit 1897 aus Karnak das ungewöhnliche Altersporträt (Kairo 647)[3], leider nur den Kopf mit den Schultern, aber ohne den zugehörigen Körper, der ausserordentlich fett wiedergegeben ist. Ferner aus der gleichen Herkunft eine Hockerstatue (Kairo 646)[4] ohne Kopf,

[1] Roeder, *Statuen ägyptischer Königinnen* (1932) 10 Tab. I zu § 5.

[2] Breasted, *Ancient Records*, 4 (1906), § 937, 949.

[3] von Bissing, *Denkm. ägypt. Skulptur* (1914) Taf. 62-63; Borchardt, *Statuen und Statuetten*, 2 (1925) 193 mit Bl. 119.

[4] Borchardt eb. S. 190 mit Bl. 119.

der, nach dem erhaltenen Halsansatz zu urteilen, weit weniger fett dargestellt war, vielleicht sogar ganz mager, also als ein idealisiertes Bildnis. Endlich kam 1904 aus der Cachette von Karnak eine vollständig erhaltene Statue hinzu (Kairo 42 236)[1] mit kräftigem, doch immer noch schlankem Körper und einem vollen, aber nicht übermässig fetten Gesicht und prächtigen Porträtzügen, offenbar aus jüngerem Lebensalter als der berühmte Kopf Kairo 647. Das Material für die Untersuchung der Bildnisfrage ist hier also ähnlich wie für Harwa, bei dem die Zahl der Statuen allerdings weit grösser ist. Aber die gleichen charakteristischen Elemente treten auf: verschiedene Haltungen, verschiedene Behandlung des Gesichts und verschiedener Stil der Arbeit, sodass kein Schluss auf gemeinsamen Ursprung aus der gleichen Werkstatt ohne Weiteres möglich ist.

Aus der Familie des Mont-em-hêt sind noch Bildnisse von weiteren Persönlichkeiten vorhanden[2], die eine Fortführung der Untersuchung über Arbeiten aus der thebanischen Schule jener Zeit erlauben. Aus älterer Zeit ist noch bemerkenswert Bek-en-Chons, Hoherpriester des Amon unter Ramses II. Von ihm haben wir den bekannten Hocker in München[3], und einen ähnlichen aus Karnak (Kairo 42 155)[4]. Mit diesen Hinweisen breche ich ab, um nicht in eine kunstgeschichtliche Untersuchung hineinzugeraten, die allerdings ausserordentlich verlockend ist, sowohl nach dem bedeutungsvollen Thema wie nach dem Material, das die besten Arbeiten ägyptischer Kunst in sich schliesst.

G. Roeder.

Hildesheim, Pelizaeus-Museum.

(1) Legrain, *Statues et statuettes*, 3 (1914), 85 mit pl. XLIV-V; Maspero, *Essais sur l'art égyptien* (1912) 117 Fig. 31.

(2) Legrain in: *Rec. trav. égypt. assyr.*, 33-36 (1911-1914); Tabelle in 36 (1914), 150.

(3) von Bissing, *Denkm.*, 51-52.

(4) Legrain, *Statues*, 2 (1909), 21 mit pl. XVIII.

# ZU FORM UND TITULATUR

## DER ḤARWA-STATUEN[1]

VON

HERBERT SENK.

Dass von einer bekannten Persönlichkeit acht Statuen von vier verschiedenen Formen (»Typen«) erhalten sind, ist für ägyptische Verhältnisse ungewöhnlich. Da überdies die Inschriften jeden Zweifel an der Identität des Dargestellten ausschliessen[2], so hat im Falle Ḥarwa schon der blosse Befund vorweggenommen, was sonst erst das grundlegende Geschäft des Ägyptologen ausmachen müsste. Aber der blosse Besitz bedeutet dem Wissenschaftler nichts, solange er nicht weiss, wie das tatsächlich Gesicherte sich selbst wieder zueinander verhält. Denn — um den Philosophen Poincaré zu paraphrasieren — so gewiss Steine zu einem Hausbau gehören, so wenig macht ein Haufen Steine schon ein Haus aus.

Um allerdings in unserem Falle an einen soliden Hausbau denken zu wollen, müsste eine gesicherte ägyptologische Kunsttheorie das notwendige Fundament schon vorbereitet haben. Wer aber die Geschichte einer solchen Theorie verfolgt hat, weiss, dass sie noch in tastenden Anfängen steckt. So können die vorliegenden Bemerkungen im Ganzen nur mehr auf Methodisches hinauslaufen.

Wir werden uns auf vier Wegen den Statuen zu nähern suchen. Wir fragen I. nach ihrem formalen Eindruck (»phänomenologischer Bestand«), II. nach dem psychologischen Eindruck (»psychologischer Bestand«), III. nach den Inschriften (Titel), IV. nach der Möglichkeit stilistischer Bestimmung. Diesen vier — *sit venia verbo* — »Experimenten« liegt als Ziel zu Grunde

[1] Battiscombe Gunn and R. Engelbach, *The statues of Ḥarwa*. Extrait du *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, t. XXX (1930), p. 791-815.

[2] Bei Statue IV ist der Name allerdings weggebrochen. Aber ihre Zugehörigkeit zu Ḥarwa ist unverkennbar (vergleiche Gunn-Engelbach, p. 792).

der Versuch einer chronologischen Fixierung der Statuen sowohl zueinander wie innerhalb spätzeitlicher ägyptischer Kunst überhaupt.

## I. — DER PHÄNOMENOLOGISCHE BESTAND.

1. Phänomenologische Kunstbetrachtung sei hier als Betrachtung und Erkenntnis dessen gefasst, was der Augenschein lehrt. Allerdings kann es sich dabei nicht um den »blossen« Augenschein handeln, der eben nichts weiter zeigt als »blosse« Tatsachen, sondern um einen, der die einzelnen Tatsachen schon systematisch erscheinen lässt. Eine solche Betrachtungsweise bedarf also gewisser Kriterien als Grundlagen, etwa dessen, was die Theorie der neueren Kunstgeschichte als »Grundbegriffe« erkannt hat[1].

Der ägyptologischen Archäologie fehlt es noch an solchen Grundbegriffen, nicht zuletzt wegen des noch für lange Zeit zu sichtenden Materials. Um so glücklicher trifft es sich, dass die Ḥarwa-Bildwerke bei ihrer verschiedenen Formgebung gewissermassen eine Probe auf den phänomenologischen Charakter ägyptischer Rundplastik fordert und bis zu einer gewissen Grenze gewährt.

2. Von solchen Grundbegriffen seien hier zwei gewählt : die offene, d. h. gelockerte Form, und die geschlossene, d. h. in sich gebundene Form. Auf den ersten Blick erscheint es gewagt, bei ägyptischer Rundplastik an eine gelockerte Form zu denken. Gewiss ist und bleibt ägyptische Kunst an abendländischer gemessen die grundsätzlich geschlossenere. Aber der phänomenologische Vergleich der Ḥarwa-Statuen wird nicht weniger deutlich erweisen, dass, wenn man schon auf den Ausdruck der offenen Form innerhalb ägyp-

[1] Etwa Wölfflin, Heinrich : *Kunstgeschichtliche Grundbegriffe*, München 1915. — Von Geschlossenheit in ägyptischer Kunst spricht grundsätzlich auch Schäfer in *Von ägyptischer Kunst* (1930) Seite 48, 50 ff und öfter. Auf Schäfer's Ansicht, »dass der Ägypter beim Arbeiten in Stein sich durch den Werkstoff allein beeinflusst fühlte, dass also die Geschlossenheit nicht aus einer dem Menschen innewohnenden Formneigung geflossen, sondern durch die Natur des Werkstoffes angeregt« sei (Seite 50), kann hier nicht eingegangen werden. Doch scheint uns eine solche Einstellung für kunstwissenschaftliche Überlegung im engeren Sinne zu eng und nicht so günstig, wie sie sich uns zum Beispiel bei Curtius, L., *Antike Kunst*, I (1913), etwa Seite 61, 191 ff andeutet.

tischer Kunst grundsätzlich zu verzichten hat, man doch zugleich verpflichtet ist, den der geschlossenen Form zu differenzieren.

3. Es ist gewiss kein Zufall, dass Gunn und Engelbach die Abbildungen so haben aufeinander folgen lassen, wie sie folgen, obwohl beide Autoren ihre Handlungsweise weder durch inschriftliche noch chronologische Gründe rechtfertigen. Bewusst oder unbewusst haben sie sich der Phänomenologie der Form unterworfen: in einem dem Abendländer ganz «natürlichen» Empfinden lassen sie die relativ offenere Form (I-III) über die relativ geschlossenere (IV und V) in die reine geschlossene der Würfelform (VI-VIII) einmünden[1]. Und wenn es selbstverständlich auch sinnlos wäre, von einer «Entwicklung» zu sprechen d. h. einer zeitlichen Herausentwicklung einer Form aus der anderen — die vier Statuentypen gibt es längst vor Ḥarwa[2] —, so ist dieses,

[1] Hierzu schreibt mir Mr. Gunn: «I fear Engelbach and I must disclaim any deep «phenomenological» motive in our arrangement of the statues. We placed the Cairo statues first (these being the principal subject of our article), setting I first, as being the only complete one, IV last because of its uncertain attribution to Ḥarwa; 36711 and 36930 were placed after I in numerical order! Next we placed V because it shows a certain corpulence, and a head somewhat similar to I. At the end of the series we placed VI and VIII because they are both «Würfelhocker», and VII (of which we did not know the exact form) after VI because its texts are closely similar to those of the latter.» — Ich finde, dass beide Autoren zum Teil *implicite* getan haben, was ich *explicite* versucht habe.

[2] Die folgende Aufzählung macht selbstverständlich keinen Anspruch auf Vollständigkeit. Sie ist im typologisch-phänomenologischen, nicht im historisch-genetischen Sinne gedacht.

a) *Hockend-knieender Typ* (*Statue I-III*):

1. In Schäfer, *Eine neue Isisbronze* (Berliner Museum 44, Jan.-Febr. 1923) Abb. 4: Frau, ihr Kind säugend, Kalkstein, nach Fundumständen Altes Reich.

2. Daselbst: Abb. 6: Isis mit Horus, Kupfer (Berlin 14078). Mittleres Reich.

3. Garstang, John: *El Arabah* (London 1901): pl. IV glazed figure of Horus (Fund aus dem Grabe E 303). Mittl. Reich.

4. Mogensen, *Glyptothèque Ny Carlsberg* (1930). Pl. XV, A 64: Statuette Nègre, Calcaire, IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> Dynastie; Texte (1930) A 64, S. 16 und 17.

Es ist also der bekannte Typ, den im Neuen Reich Senmut mit Hatschepsut (Kairo 42 110) zeigt: Legrain, *Statues*, I (1906), Pl. LXVII. (Vergleiche Maspero, *Essais* (1912), p. 104, fig. 21).

5. Neues Reich ferner: Legrain, *Statues*, II (1909), Pl. XLVII (42 184).

b) *Stehender Typ* (*Statue IV*):

Bedarf keines Beleges.

c) *Hockender Typ mit Göttinnen* (*Statue V*):

1. Vorbereitet unter Thutmosis III.

Legrain, *Statues*, I (1906): Pl. XXXIV (42 060), XXXV (42 061), LXVIII (42 117), LXXI (42 121).

2. Ein Beispiel aus der 20. Dynastie: Legrain, *Statues*, II (1909), Pl. XXVII (42 163).

3. Mogensen a. a. O. XVII, A 69; Texte Seite 18, A 69: XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> dynastie.

wie wir es einmal nennen wollen, phänomenologische «Zeitgefühl» doch unleugbar und, was für uns wichtiger ist, zunächst das einzige «Kriterium», die Ḥarwa-Statuen zu ordnen und aufzureihen. Und wenn wir ferner auch schon im nächsten Abschnitt die chronologische Bedeutung dieses phänomenologischen Ergebnisses noch einmal ausdrücklich selber zu kritisieren haben werden, so bleibt es doch dabei, dass die Ḥarwa-Statuen (relativ) offene und geschlossene Form zeigen, eine Feststellung, die nicht ganz überflüssig sein kann.

## II. — DER PSYCHOLOGISCHE BESTAND.

1. Aber eben der unverkennbare Einfluss abendländischen Fühlens muss diese phänomenologische Aufreihung der Ḥarwa-Statuen kritisch bedenklich machen. Den phänomenologischen Tatbestand zugegeben, bleibt immer noch die Frage, wieweit er ägyptischen Verhältnissen entspricht und entsprechen kann.

Diesen Zweifel zu beheben, bedarf es des Nachweises bestimmter Merkmale, die der zunächst einmal angesetzten phänomenologischen Ordnung nicht widersprechen. Ein solches Merkmal bietet sich zum Beispiel in der Frage an: wieweit etwa das jeweilige Lebensalter des Ḥarwa an seinen Statuen erkennbar ist.

Ja, eine Statue wie die des Khai (19. Dynastie, Legrain, *Statues*, 2 (1909) Pl. XXIX, 42 165) könnte wie eine Art Synthese zwischen c) und d) aufgefasst werden; sie zeigt die Figur zwischen den Händen des Hockenden, aber zugleich eingesperrt in die Naosform.

Vergleiche auch Borchardt, *Statuen*, 2 (1925), Blatt 109, 604 und Blatt 110, 606, beide 19. Dynastie. — Gleichwohl ist Ḥarwa V anscheinend ein verhältnismässig seltener Typ, wie auch keines der angeführten Beispiele ihm völlig entspricht. Aber natürlich darf nicht vergessen werden, dass

d) *Der reine Würfelhocker* (*Statue VI-VIII*) vom Gewandmotiv her bestimmt ist. So schreibt von Bissing (*Denkmäler*, 51 und 52 «Bek-en-Chons») : «Das Motiv des zusammengekauerten Mannes, dessen Glieder ein weites Gewand einhüllen (*sic*), war an sich nicht neu : vereinzelt tritt es bereits im mittleren Reich auf, seit dem Beginn der achtzehnten Dynastie ist es ganz gewöhnlich und bis in das Ende der saitischen Zeit wird es beibehalten.» (Ähnlich Curtius, *Antike Kunst*, I (1913), Seite 192). Schäfer scheint den Würfelhocker vom Gewandmotiv nicht unbedingt abhängig zu machen, wenn er schreibt : «Im sogenannten Würfelhocker (Propyl. Bd 2, 334) ist die mit angezogenen Knien, meist ins Gewand gehüllt, auf dem Boden kauernde Menschengestalt zu einem geschlossenen Würfel zusammengeballt» (*Von ägyptischer Kunst* (1930) Seite 51).

2. Zweifellos zeigt *Statue I* nach Physiognomie und Körperformen das Bild eines alten Mannes: der Kopf ist, ein wenig müde, leicht nach vorn geneigt: der Mund nach unten hin von tiefen Furchen begrenzt, wieder aufgenommen durch die Furchen zwischen Nase und Mundwinkeln; die fettigen Brüste lasten breit, ineinander verschwommen, über dem aufgeschwemmten Leib, dessen Nabelgrube breit gespalten ist.

Der truncus der kopflosen *Statuen II-IV* zeigt dieselben Formen. Sie schliessen sich lebenszeitlich zweifellos an I an.

*Statue V* zeigt den runden Kopf wie I und denselben fleischigfetten Leib. Aber Kopf und Leib sind, I-IV gegenüber, doch kräftiger und weniger müde. Der Gedanke, es mit einem Manne im besten Alter zu tun zu haben, ist nicht ohne Weiteres von der Hand zu weisen.

*Statue VI* zeigt wieder unverkennbar den runden Kopf von V. Aber VI erscheint uns noch jugendlicher, wenn auch nicht so jugendlich herb wie VII und VIII, deren Gesichtszüge ans Jünglingshafte erinnern könnten.

3. Diese psychologische Analyse — ihre subjektive Bedingtheit ist unverkennbar — würde also, auf den phänomenologischen Bestand bezogen, ergeben: die relativ offenere Form zeigt das höhere, die geschlossenere das jüngere Lebensalter an.

Aber was bedeutet diese Feststellung noch, wenn man sich sogleich erinnert, dass Bek-en-Chons seinen Würfelhocker im Alter von 86 Jahren errichten liess[1] und dass der Kopf dieses Bildwerkes alles andere, nur nicht der eines Greises ist?[2].

[1] von Bissing, *Denkmäler aegyptischer Sculptur*, 51 und 52.

[2] Hierzu Spiegelberg, *Die Darstellung des Alters in der älteren ägyptischen Kunst vor dem Mittleren Reich*, Ä Z, 54 (1913) 67 ff. (Die von Spiegelberg auf Seite 73 mehrfach irrtümlich verwendete Bezeichnung «Rahotep» ist hier in «Ra-nofer» verbessert).

Wir zitieren eine Stelle, die zugleich auf den folgenden Abschnitt vorbereiten mag: «Mir ist es wenig wahrscheinlich, dass sich Ra-nofer einmal als Jüngling und dann 20-30 Jahre später noch einmal als älterer Mann für sein Grab hat porträtieren lassen. Da liegt die Annahme doch näher, dass der Kirchenfürst in vorgerückten Jahren, als er sein Grab bestellte, gleichzeitig die beiden Statuen in Auftrag gab, von denen die eine ihn jung, die andere alt darstellen sollte. Dazu stimmt dann auch die Inschrift, welche Ra-nofer auf beiden Statuen denselben Titel gibt, den er erst am Ende seines Lebens führen konnte» (Seite 73).

## III. — DIE INSCHRIFTEN (TITEL).

1. Das Ergebnis der phänomenologischen und psychologischen Fragestellung ist also recht wenig ergiebig, wenigstens was den Versuch einer Anordnung der Ḥarwa-Statuen angeht. Aber da diese Fragen nach Stellung und Beantwortung zugleich so entscheidend subjektiv bedingt waren, so trösten wir uns um so leichter mit der Möglichkeit einer mehr objectiv begründbaren Anordnung der Statuen : mit dem Verhältnis der Inschriften (Titel) zur Form der Statuen. Unser einfacher Schluss ist : wenn es nach Spiegelberg stimmt, dass Wiedergabe des Alters im Bildwerk nicht ohne Weiteres Wiedergabe des wirklichen Lebensalters bedeutet, und wenn es nicht weniger stimmt, dass Titel nur nach und nach verliehen und geführt wurden, so ist ein chronologischer Ansatzpunkt objektiv gegeben.

2. Wir bedienen uns am einfachsten zweier Tafeln :

*Tafel I* zählt die Titel nach Gunn-Engelbach'scher Abschrift auf. Es wurde dabei nur das als Titel angesehen, was sich mit einer Stellung (Rang oder Amt) verbinden lässt[1].

### TAFEL I[2].

| | | | | | | | | | | Varianten |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| R 1 | [Hieroglyphen] ..................... | I C, D, E | II A | III B | IV A | VI B, D | VII B, D | VIII A, C* | VIII* von Gunn-Engelbach C ergänzt, p. [illegible]. | |
| R 2 | [Hieroglyphen] (I C)............... | I C, E | II A | III B | VIII A | | | | | R 2 |
| R 3 | [Hieroglyphen] (I C)........ | I C | II C | III C | IV A | VI B*, C, D | VII B*, C*, D, E | VIII A | * je zweimal. | R 3 |
| R 4 | [Hieroglyphen]............... | I E | | | | | | | | |

[1] Wir unterscheiden genauer : Rangbezeichnungen (R) und Amtstitel, die sich ihrerseits auf «weltliche» (W) und «kultische» (K) Ämter beziehen. Dass es bei einer solchen Unterscheidung gerade in Bezug auf die Spätzeit noch immer nicht ohne Willkür abgehen kann, ist dem Verfasser klar. Hier scheint es noch grundsätzlicher Klärung zu bedürfen. So habe ich auf Vorschlag Mr. Gunn's die Titel W 3 und W 4 (siehe Tafel I) erst jetzt unter die «weltlichen» gebracht, während ich sie vorher als «kultische» angesetzt hatte, was mich allerdings auch nicht ganz befriedigte. Mr. Gunn's Entscheidung ist ganz gewiss die übliche. Aber dass in den Titeln W 3 und W 4 das [Hieroglyphe], dagegen in einem Titel wie W 1 das [Hieroglyphe] steht, ist doch vielleicht nicht ganz zufällig und gleichgültig. Unsicher zu entscheiden erscheint mir auch der Titel K 6. — Varianten in der Schreibung der Titel des Ḥarwa finden sich als Anhang auf Seite 187.

[2] Bei Statue VII sind die mir von Mr. Gunn mitgeteilten endgültigen Lesarten eingesetzt

| | | | | Varianten |
|---|---|---|---|---|
| K 1 | [Hieroglyphen] ................ | III B | | |
| K 2 | [Hieroglyphen] ................ | VI B | VII B, C | K 2 |
| K 3 | [Hieroglyphen] | VI B | VII (1) B | |
| K 4 | [Hieroglyphen] ................ | VI B | | |
| | [Hieroglyphen] ................ | VII B | | |
| K 5 | [Hieroglyphen] ................ | VI B | VII B | |
| K 6 | [Hieroglyphen] (VI B, D) ........ | VI B, C, D, E | VII* C — * Nach Mitteilung Goos's, S. Anhang. | K 6 |
| K 7 | [Hieroglyphen] ................ | VII D | | |
| W 1 | [Hieroglyphen] (I C) ................ | I C, E | II A · III D · VII B · VIII A | W 1 |
| W 2 | [Hieroglyphen] ........................ | I E | | |
| W 3 | [Hieroglyphen] (I A) ................ | I A, C, E | II A · III B, C · VI C · VII B, C | W 3 |
| W 4 | [Hieroglyphen] ................ | VI B | VII* B · VIII A · VII* B — Nach Mitteilung Goos's. | W 4 |

*Tafel II* bringt die Anzahl der Titel insgesamt und in ihrer Verschiedenheit für jede Statue. (Beispiel: Statue I hat 13 Titel insgesamt, aber nur 7 davon sind verschieden).

## TAFEL II.

Statue I... 3 R 1, 2 R 2, 1 R 3, 1 R 4, 2 W 1, 1 W 2, 3 W 3 = 13 insgesamt, 7 verschieden.
— II... 1 R 1, 1 R 2, 1 R 3, 1 W 1, 1 W 3 = 5 (5).
— III.. 1 R 1, 1 R 2, 1 R 3, 1 K 1, 1 W 1, 2 W 3 = 7 (6).
— IV.. 1 R 1, 1 R 3 = 2 (2).
— V... ................
— VI.. 2 R 1, 3 R 3, 1 K 2, 1 K 3, 1 K 4, 1 K 5, 4 K 6, 2 W 3 = 15 (8).
— VII.. 2 R 1, 5 R 3, 2 K 2, 1 K 3, 1 K 4, 1 K 5, 1 K 6, 1 K 7, 1 W 1, 2 W 3, 1 W 4. = 18 (11).
— VIII. 2 R 1, 1 R 2, 1 R 3, 1 W 1, 1 W 4 = 6 (5).

(vergleiche S. 187, Anmerkung 3). Nach Gess ist auch der Titel [Hieroglyphen] (VII B) zu streichen.

(1) Die verschiedene und ausführliche Titulatur der Amenerdas bleibt für uns ausser Betracht; desgleichen die sich variierende Schreibung des Osiris in K 5.

3. Kombiniert man nun Tafel I und II und schaltet man einen Augenblick Statue IV und V als inschriftenarm aus, so ergibt sich: der Summe von 25 Titeln insgesamt und 18 verschiedenen bei I-III stellt sich eine Summe von 39 (bzw. 24) Titeln bei VI-VIII entgegen.

Diese Differenz ist sofort erklärt: VI-VIII sind Würfelhocker und bieten also Inschriften von vorn herein mehr Platz. Aber gerade damit erhebt sich sogleich die Frage: warum brauchte man mehr Platz? Und diese Frage schliesst die andere in sich: wieweit ist es möglich, damit zugleich den Gedanken einer chronologischen Reihenfolge der Statuen zu verbinden?

4. Den Fall gesetzt, Ḥarwa hätte ähnlich wie Bek-en-Chons seine Statuen im späteren Lebensalter anfertigen lassen, so gäbe es zwei Möglichkeiten, die Differenz der Inschriftenzahl zu erklären. Entweder: Ḥarwa war im Augenblick der Auftragserteilung an den Bildhauer im Besitz aller seiner Titel und hat bei I-III nur eine Auswahl einmeisseln lassen. Oder: er hat die Titel erst nach und nach erhalten und sie so den Statuen von Fall zu Fall einmeisseln lassen. Die Entscheidung dieser beiden Möglichkeiten kann nur durch die Betrachtung der Titel selbst kommen.

5. Es ist nun eine zunächst überraschende Tatsache, dass VI-VIII fast alle Titel von I-III aufweisen; dass man aber bei I-III eine Reihe Titel von VI-VIII nicht vorfindet. Nicht nur das. Die nur VI-VIII eigentümlichen Titel unterscheiden sich auch noch in Etwas von denen bei I-III. Ausschliesslicher als diese bezeichnen sie bestimmte kultische Ämter. Von den sich auf I-III verteilenden 8 verschiedenen Titeln ist eigentlich nur 1 (K 1) mit kultischen Ämtern verknüpfbar (K-Titel = 12 o/o) während von den sich auf VI-VIII verteilenden 11 verschiedenen Titeln nur 6 nicht mit kultischen Ämtern verknüpfbar sind (K-Titel = 45 o/o). Und gerade von diesen kultischen Amtstiteln finden sich K 2-K 7 ausschliesslich bei VI-VIII. Nicht nur das. Ausser dem Überwiegen der kultischen Titel zeigen VI bis VIII noch einen «weltlichen» Titel, der sich bei den übrigen Statuen nicht findet: der des *jrj-nfr-ḥ:t* (Tafel I, W 4). Wenn aber in ägyptischen Verhältnissen wie überall die Gewohnheit herrschte, dem in langer Zeit Erprobten, also dem älteren Manne besonders ehrenvolle Ämter zu übertragen, und wenn es ferner dem alten Ägypter wie allen Menschen eigentümlich war, seine Verdienste eher zu zei-

gen als zu verbergen — und gerade der Ägypter war hierin keineswegs befangen —, so bleibt nur die *eine* Konsequenz, dass Ḥarwa seine Statuen nach und nach in der Reihenfolge anfertigen liess, in der er seine Ämter erhielt [1].

So ergäbe sich als Teilresultat für I-III und VI-VIII : ohne die Statuen im Einzelnen chronologisieren zu können, ist nach allem anzunehmen, dass die Statuen I-III früher, VI-VIII später angefertigt wurden.

6. (Statue IV und V).

Wie aber steht es mit IV und V, die wir als inschriftenarm einen Augenblick ausschalteten?

Die überraschende Inschriftenarmut dieser beiden Statuen kann nach Allem nicht mehr einfach dadurch erklärt werden, dass man sie mit ihrer für Beschriftung wenig günstigen Form erklärt. Überdies bot zum mindesten V nach sonstigen Erfahrungen für Inschriften mehr Platz als beansprucht wurde. Auskunft kann also auch hier am leichtesten der Character der Inschriften geben.

Statue IV zeigt nur zwei Titel [2] : R 1 und R 3, und beide sind im definierten Sinne (siehe III, 5) nicht mit bestimmten Ämtern verknüpfbar. Statue IV gehört also nicht in die Reihe VI-VIII, deren Inschriften sich gerade als besonders auf kultische Ämter bezogen characterisierten. Aber da Statue IV Torso ist und der fehlende Sockel zweifellos beschriftet war, so können wir ihr nur nach ihrer formal-stilistischen Erscheinung mit einiger Sicherheit den Platz hinter I-III zuschreiben.

Statue V ist durch ihre Inschriften von vornherein characterisiert. Gunn-Engelbach irren gewiss nicht, wenn sie die Bedeutung der Statue so ansetzen : «the statement in B, as well as the fact that D is addressed solely to Amenerdas, make it very probable that this statue was originally set up near a statue, or in a building, of the Queen» (p. 801, (6)). Bei einer solchen für unsere Zwecke indifferenten Inschrift, kann es also nur der psychologische

[1] Wie weit Ḥarwa der Titulatur entsprechend die Ämter wirklich erhalten hat oder bis zum Ende behielt, bleibt natürlich unentschieden, ist auch für uns von keiner Bedeutung. Übrigens ist es auch fraglich, ob eine solche Frage überhaupt zu entscheiden wäre : wenn etwa die Dinge ähnlich lagen wie in den älteren Zeiten (vergleiche Erman-Ranke, *Aegypten* (1923), Seite 109).

[2] Die Lücken (A., B. = p. 800) haben wohl keine Titel in unserem Sinne enthalten.

Eindruck[1] sein, der uns Statue V den Platz zwischen I-III und VI-VIII einräumen lässt, den sie in Gunn-Engelbach's Anordnung ohnehin einnimmt.

7. So liesse sich also nach dem Inschriftenbefund etwa folgende Reihe ansetzen :

I-III, IV = ältere Gruppe
V = mittleres Stück
VI - VIII = jüngere Gruppe.

Diese Gruppierung entspricht dem phänomenologischen Bestande.

Wie aber ist mit unserem Inschriftenergebnis der psychologische Bestand verbindbar und erklärbar? Wir erinnern uns : die Statuen I-III, IV zeigten nach Allem das höhere, V, VI-VIII die jüngeren Lebensalter an. Man hätte das Umgekehrte erwartet.

Wir glauben dafür eine Erklärung gefunden zu haben, die, so sonderbar sie zunächst klingen mag, jedenfalls besser ist als das blosse Hinnehmen der Tatsache. Die Ḥarwa-Statuen sind, wie alle ägyptischen Statuen, Bildwerke mit der bestimmten Funktion, ein Weiterleben nach dem Tode zu ermöglichen. Ferner : die Statuen wurden zwar nach und nach, aber doch im Ganzen zweifellos im höheren Alter in Auftrag gegeben. Dem im höchsten Alter stehenden Ḥarwa also haben die Statuen insgesamt zu dienen. Und nun : gäbe man der frühesten (inschriftenärmsten) Statue zugleich einen jugendlicheren Kopf oder Leib, so würde die Statue für den alten Ḥarwa gewissermassen funktionslos. Und umgekehrt : gäbe man den jüngeren (inschriftenreicheren) Statuen einen ältlichen Kopf, so würde der jüngere Ḥarwa von diesen Statuen ausgeschlossen, d. h. nicht der ganze Ḥarwa könnte in solchen Bildwerken weiterleben, sondern nur ein «Teil» von ihm, ein Gedanke, wie es ihn fürchterlicher für den Ägypter nicht geben konnte. So ergänzen sich Kopf- und Körperformen einerseits und Inschriften andererseits wechselseitig : zu lebenszeitlich jüngerer Körperform tritt lebenszeitlich ältere Titelform und umgekehrt. Man wird also nie sagen können : Statuenportrait = Lebensportrait; aber wohl : diese Statue liess Ḥarwa früher, jene später anfertigen[2].

[1] Vergleiche Abschnitt II, 2 unseres Artikels und das, was mir Mr. Gunn über die Einordnung von Statue V mitteilte (Seite 177 Anmerkung 1).

[2] Es ist uns an dieser Stelle versagt, diese Zusammenhänge grundsätzlich zu verfolgen. Aber die Erinnerung an Ra-nofer (jugendlicheres Bildwerk zeigt die Inschrift der lebenszeit-

## IV. — STILISTISCHE FRAGEN.

Obwohl diese Bemerkungen nach Allem nicht mehr als Andeutungen sein können, würden sie doch ohne eine Art Abschluss bleiben ohne den Versuch stilistischer Bestimmung.

Zunächst ganz allgemein : alle Statuen sind ohne Theben undenkbar. Nichts ist dafür bezeichnender als etwa die betonten Falten über dem Leib bei I-III, IV. Das ist altes thebanisches Gut, wie es schon seit dem Mittleren Reich längst bekannt und erprobt sein musste (etwa Legrain, *Statues*, I (1906) 42 035, 42 042). Es ist der immer wieder bemerkte realistische Zug Thebens (vgl. Maspero, *Essais* (1912), p. 95), der nicht nur den Statuen I-III, IV, sondern gerade auch einer Form wie der von V ihr spezifisches Gepräge aufdrückt. Man betrachte z. B. die brutale Schlichtheit, mit der die derben Züge des Ḥarwa in V wiedergegeben sind, und gerade das bei einer Statue, die ihrer Funktion nach weniger mit Ḥarwa dem Menschen als mit dem «Great Steward of the God's Wife» zu tun hat. Und ist der Würfelhocker nicht eine Form, die Theben schon im MR eigentümlich gewesen zu sein scheint? Ganz abgesehen davon, dass das Gottesweib, ohne dessen Kult Ḥarwa kaum denkbar ist, selbst wieder ohne Theben undenkbar ist? Ganz abgesehen auch davon, dass der König Kaschta als Vater der Amenerdas auf V (D, p. 801) ausdrücklich genannt wird?[1].

So erscheint es leicht, mit Theben als zweifelloser Grundlage an stilistische Bestimmung der Statuen zu denken. Aber ebenso grosser Gewissheit tritt ebenso grosse Unsicherheit entgegen. Gewiss kann man annehmen, dass I-III, IV demselben Atelier entstammen oder einer Schule, deren Ateliers sich nahestanden. Aber ob unter dem Einfluss einer starken Persönlichkeit oder dem Zwang engerer, lokaler Tradition — wer weiss es?

Ateliergemeinschaft für VI-VIII anzunehmen, erscheint uns ebenso gewagt, wie sie abzulehnen. Vielleicht aber ist es, nach den Köpfen zu urteilen so,

lich ältlicheren Statue) und an Bek-en-Chons (Würfelhocker mit relativ jugendlichem Kopf vom 86-jährigen B. errichtet) scheinen uns auf interessante Fragen und Wege hinzuweisen.

[1] Für die chronologischen Verhältnisse : Roeder, *Statuen ägyptischer Königinnen* = *Mitteilungen der Vorderasiatisch-Ägyptischen Gesellschaft*, 37. Bd. 2. H. (1932), S. 10, Tabelle I.

dass V und VI enger zusammen gehören. Bei beiden zeigt sich eine weiche, breite Kopfgebung, während VII und VIII strengere Form und herbere Züge zeigen. Dazu würde auch passen, dass V und VI im ganzen voluminöser und schwerer wirken als VII und VIII, die sich nach unten leichter, fast ein wenig elegant verjüngen.

Damit stehen wir am Abschluss unserer Bemerkungen. Es war, wie man leicht erkennt, nicht ohne Grund, wenn wir ihren Sinn mehr — im Methodischen zu suchen aufforderten. Gleichwohl sind unsere Bemühungen auch darüber hinaus nicht ohne Resultat.

Acht Statuen waren uns gegeben in vier verschiedenen Typen. Sie einander zuzuordnen, musste also unsere nächste Aufgabe sein. Und mit fast überraschender Leichtigkeit führten unsere vier Ansätze zum gleichen Resultat : I-III, IV bildete die ältere Gruppe, V das mittlere Stück, VI-VIII die jüngere Gruppe. Dass diese Gruppen nicht zusammenhangslos auseinanderfielen, beruhte auf ihrer gemeinsamen thebanischen Herkunft.

Das sind also die positiven Ergebnisse unserer Andeutungen. Aber wir behaupten nicht, dass sie die letzten überhaupt wären. Denn so unverkennbar z.B. die gemeinsame thebanische Herkunft ist, so gewiss bleibt für uns ein Hiatus zwischen dem Realismus der älteren und der Abstraktheit der jüngeren Gruppe bestehen. Es liegt nahe, an irgendwelche geistesgeschichtliche Umwälzung politischer, religiöser oder künstlerischer Art zu denken. Aber wer will es wagen, sie nach dem heutigen Stand unserer Kenntnisse für künstlerische Fragen klar zu deuten oder auch nur anzudeuten? Unsere Erklärung, dass man aus Inschriftenrücksicht zur Würfelhockerform griff, klingt plausibel : aber sie ist zugleich zweifellos unbefriedigend.

So bleibt es zum Schluss bei der Erinnerung an die Tatsache des Archaisierens, die der Spätzeit überhaupt eigentümlich ist. Aber die Feststellung einer Tatsache ist noch nicht ihre Erklärung. Aufs Neue offenbart sich so der a-historische Charakter der ägyptischen Kunst und ihrer Problematik, die sich dem abendländischen Betrachter immer wieder aufdrängen muss. Sie im Falle Ḥarwa aufzuweisen, musste also auch der letzte Sinn dieser wenigen ergänzenden Bemerkungen sein.

H. Senk.

## Anhang. — Varianten[1] in der Schreibung der Titel des Ḥarwa[2].

### R 2

(1) I E

(2) II A

(3) III B

(4) VIII A

### R 3

(1) II C; VI B, D; VII B, C, D; VIII A

(2) III C; VII C

(3) VI C

(4) IV A

(5) VII B

(6) VI B

(7) VII E

### K 2

(1) VII B[3]

(2) VII C

### K 6

(1) VI C

(2) VII C[3]

(3) VI E

### W 1

(1) I E

(2) II A

(3) sic (p. 798) III B

(4) VII B; VIII A

### W 3

(1) I A

(2) III B

(3) I C, E[4]

(4) II A

(5) III C[5]

(6) VII B

(7) VI C

(8) VII C[4]

### W 4

(1) VI B; VII B[3]

(2) VIII A

[1] Nicht noch einmal aufgeführt ist die Variante von K 4 in Tafel I.

[2] Vergleiche, S. 180, Anmerkung 2.

[3] Nach Mitteilung Gunn's.

[4] Seite 181, Anmerkung 1.

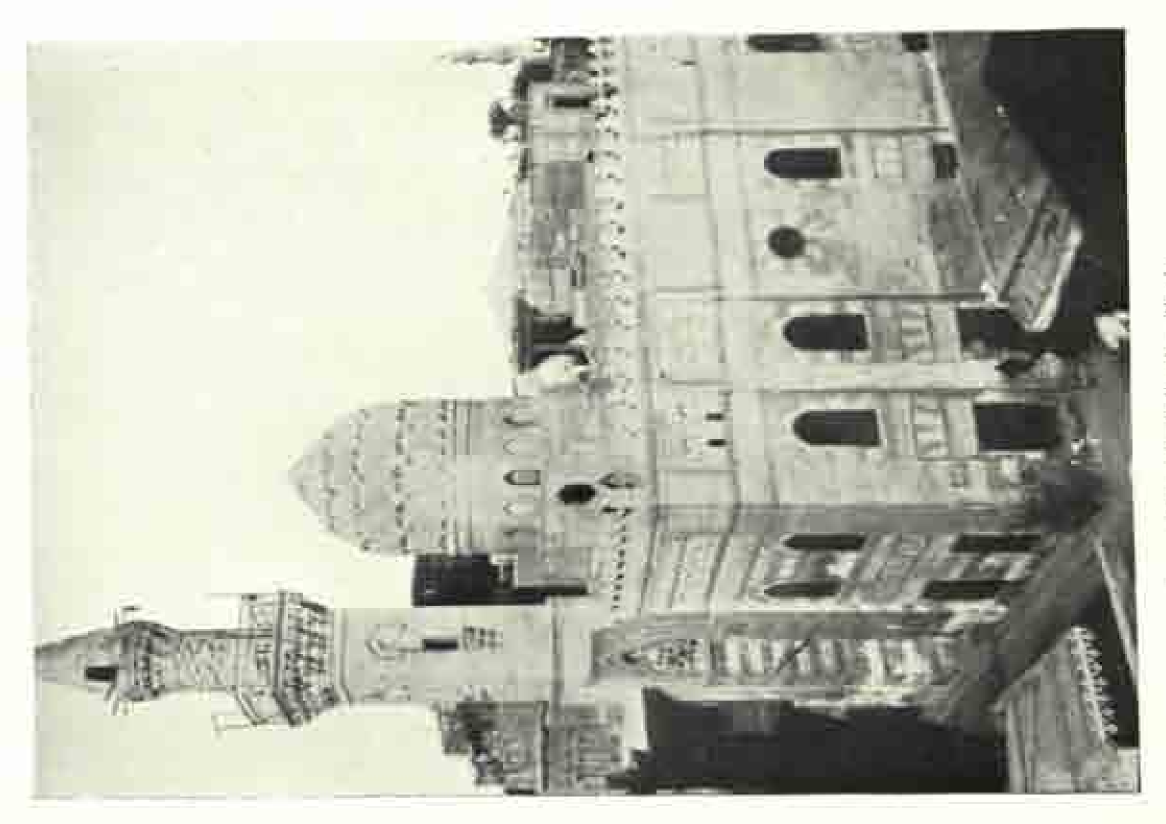
[5] Gunn-Engelbach, p. 800 (2).

# TABLE DES MATIÈRES.





6. — Mosquée du Qady 'Abd al Bâsit.



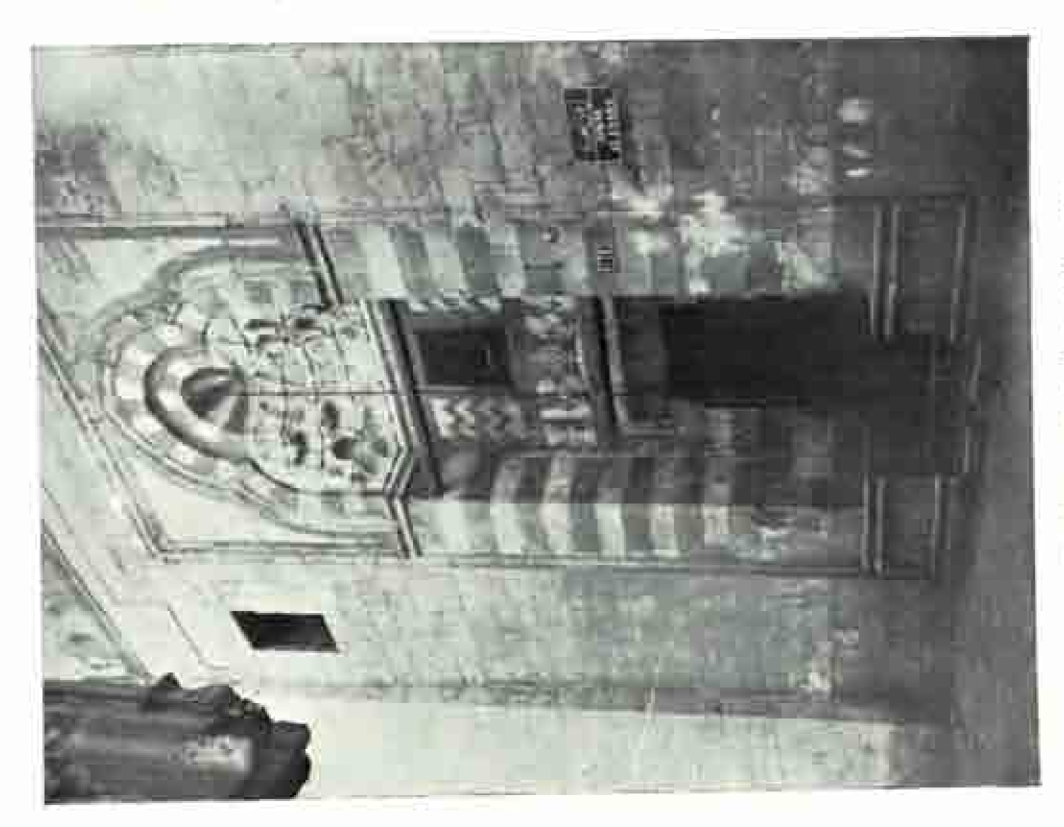
5. — Mosquée de Taghry Berdy.



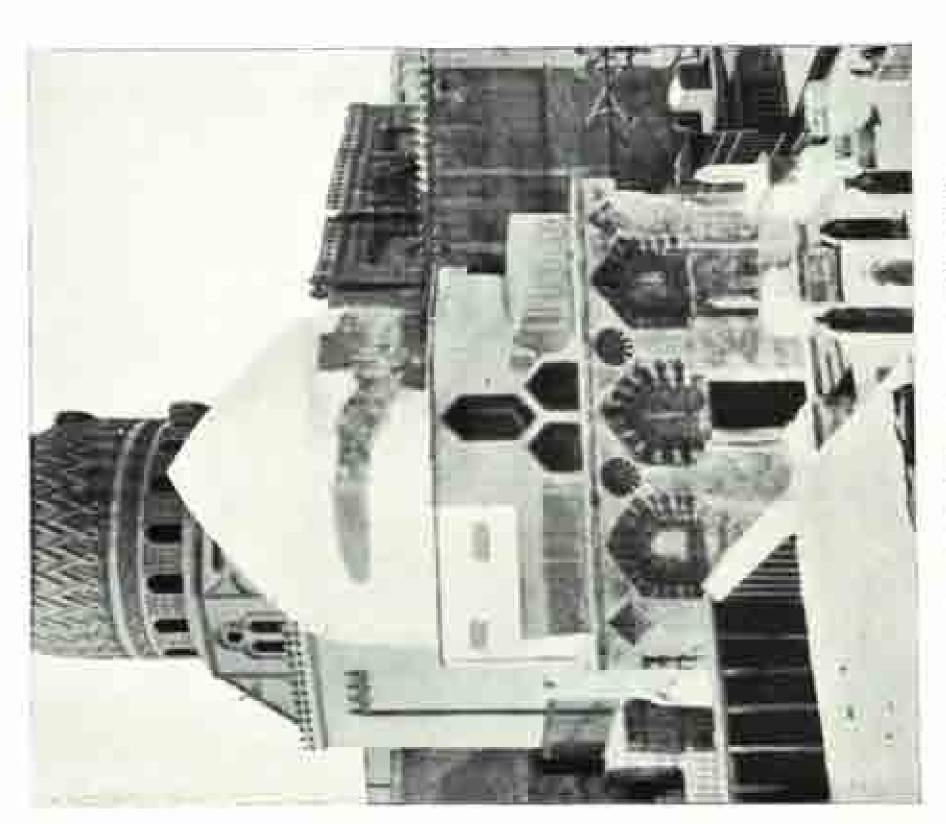
1. — Mosquée de Zein ad Din Yehia, à An Nehāsīn.



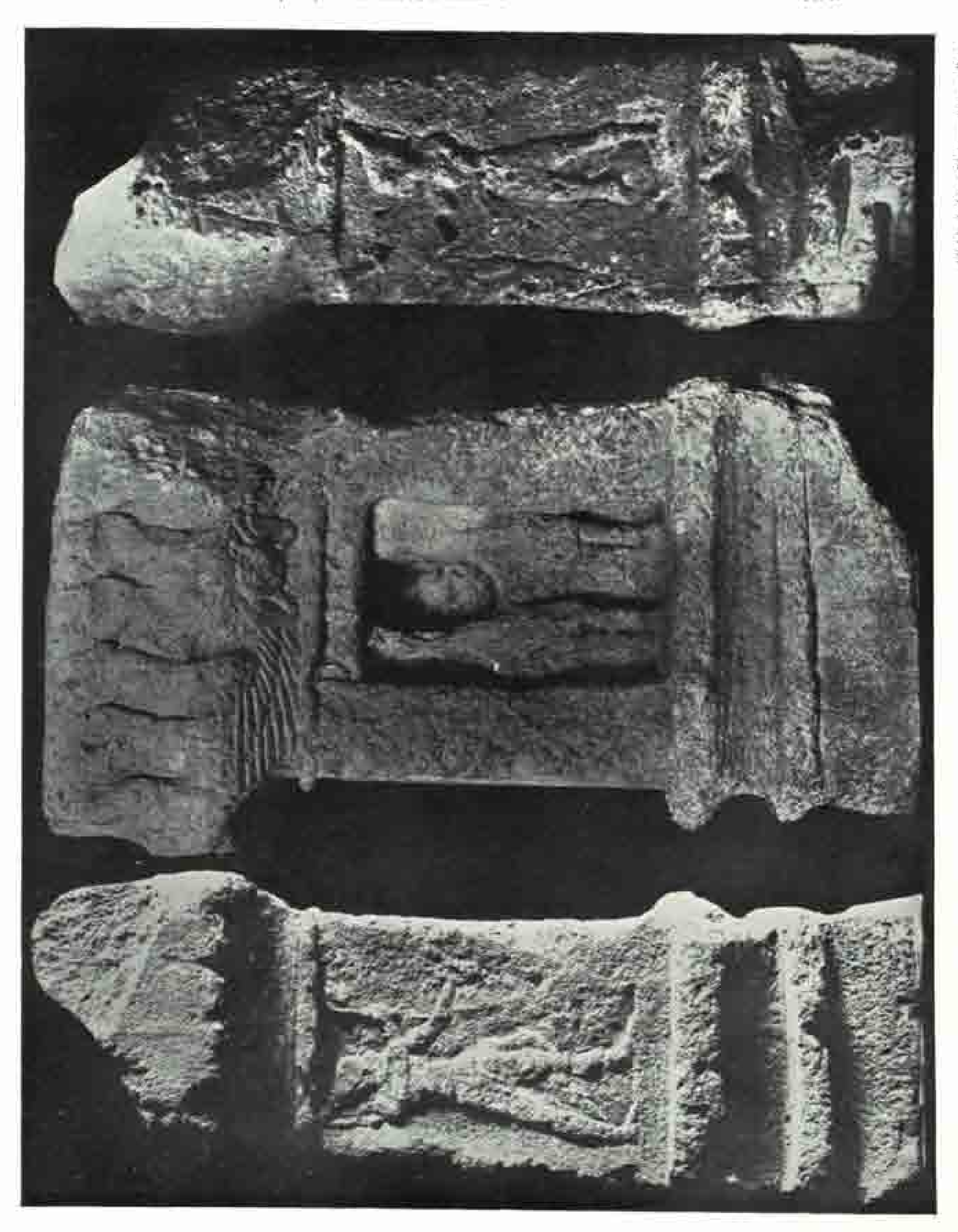
2. — Mosquée de Zein ad Din Yehia, à Al Habbaniya.



4. — Portail de la mosquée de Badr ad-Dîn al-'Ainy.

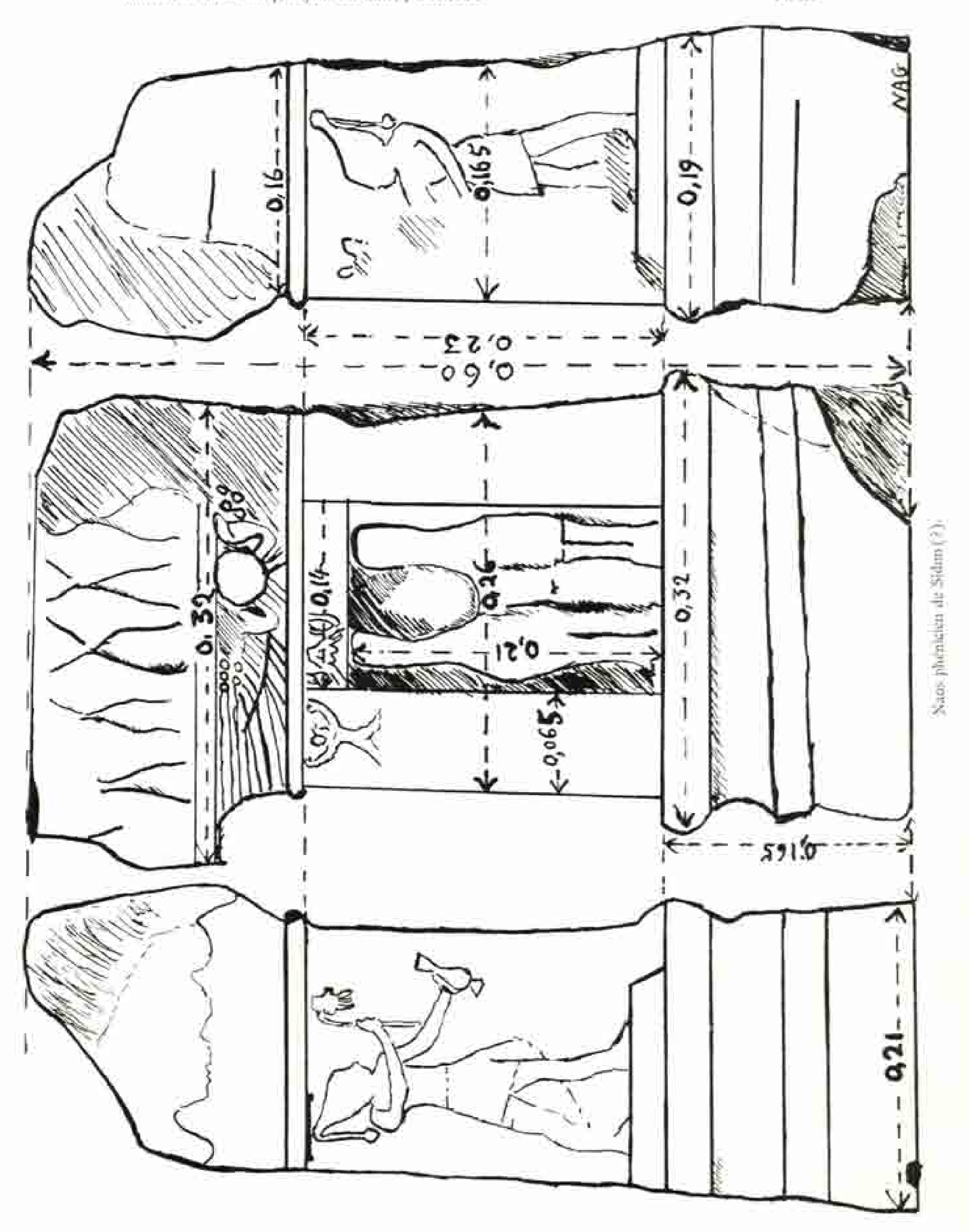


3. — Mausolée des Abbassides, près de Saïda Nefîsa.

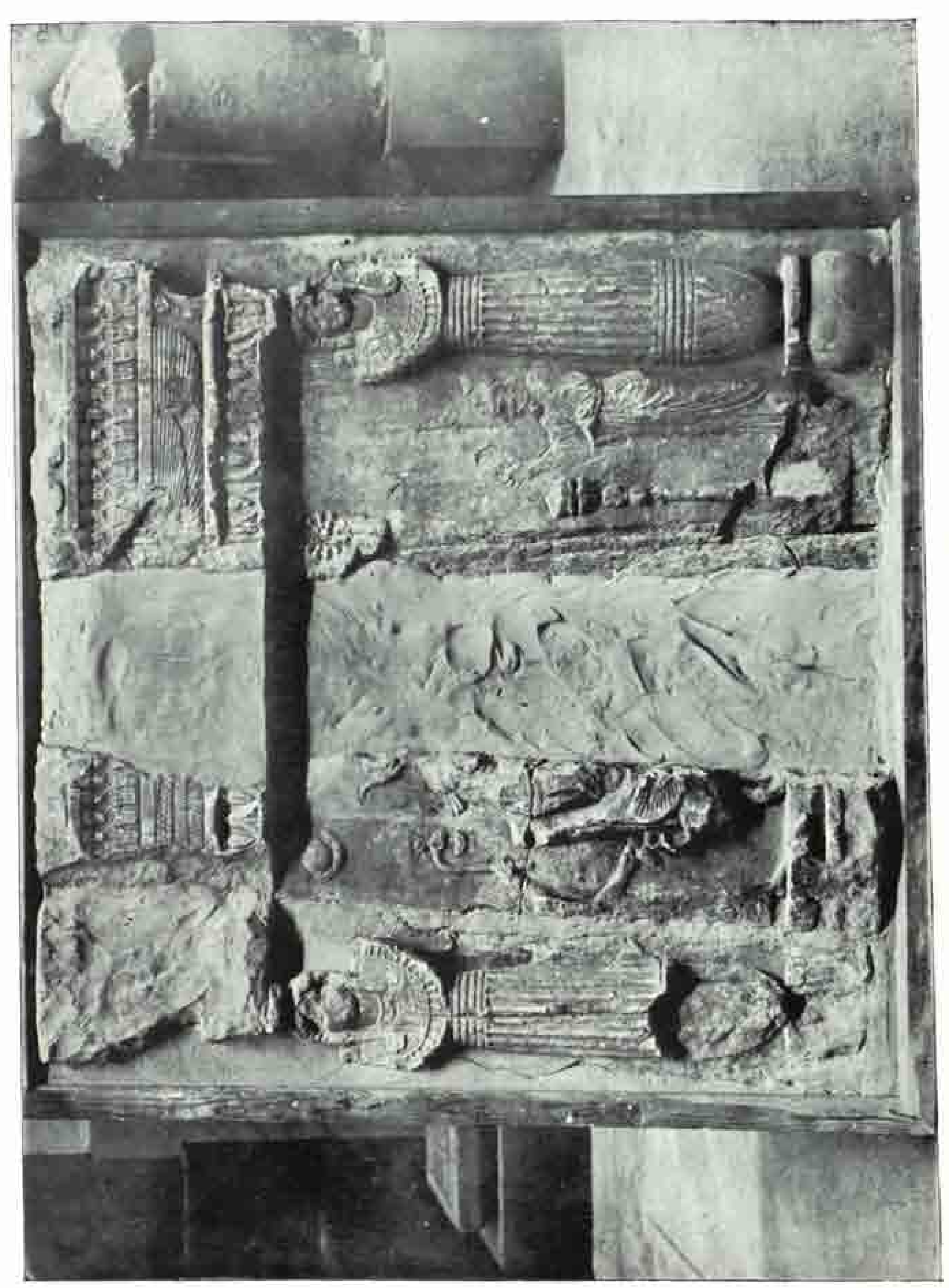


Naos phénicien de Sidon (?). Musée du Louvre, A. O. 2060.

Clichés Archives Photographiques, Paris.

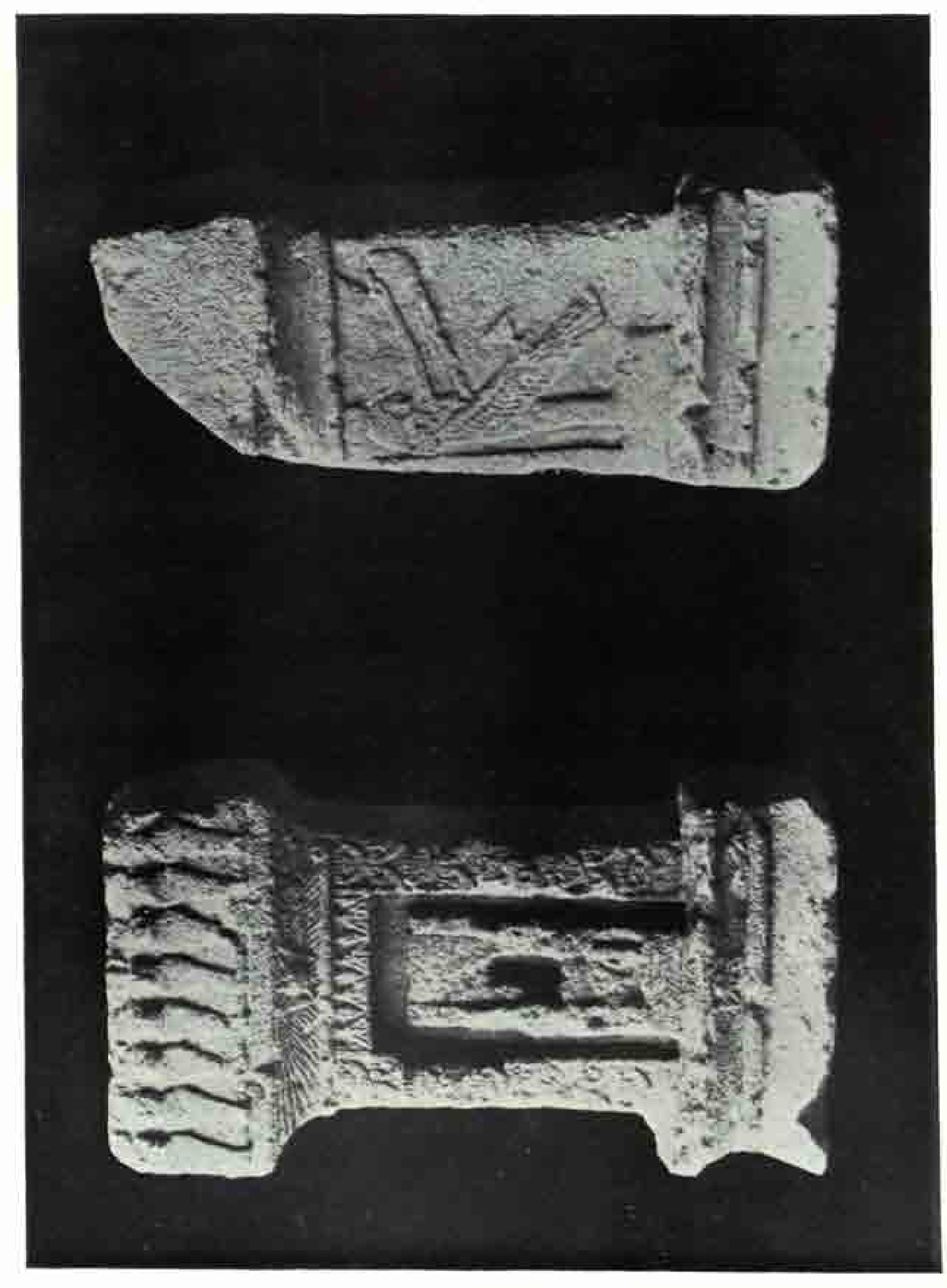



Naos phénicien de Sidon (?)



Ex-voto à Astarté. Musée du Caire, n° 43081.

Noël Aimé-Giron, *Ans phéniciens de Sidon*.



Naos phénicien de Sidōn. Musée d'Istamboul, nº 92.





59137



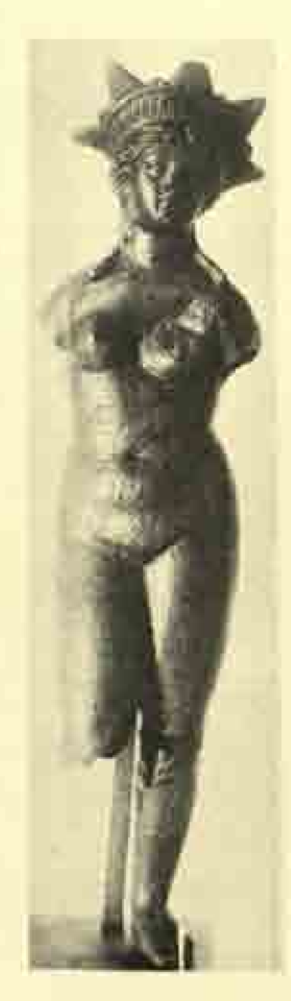
58940



39535



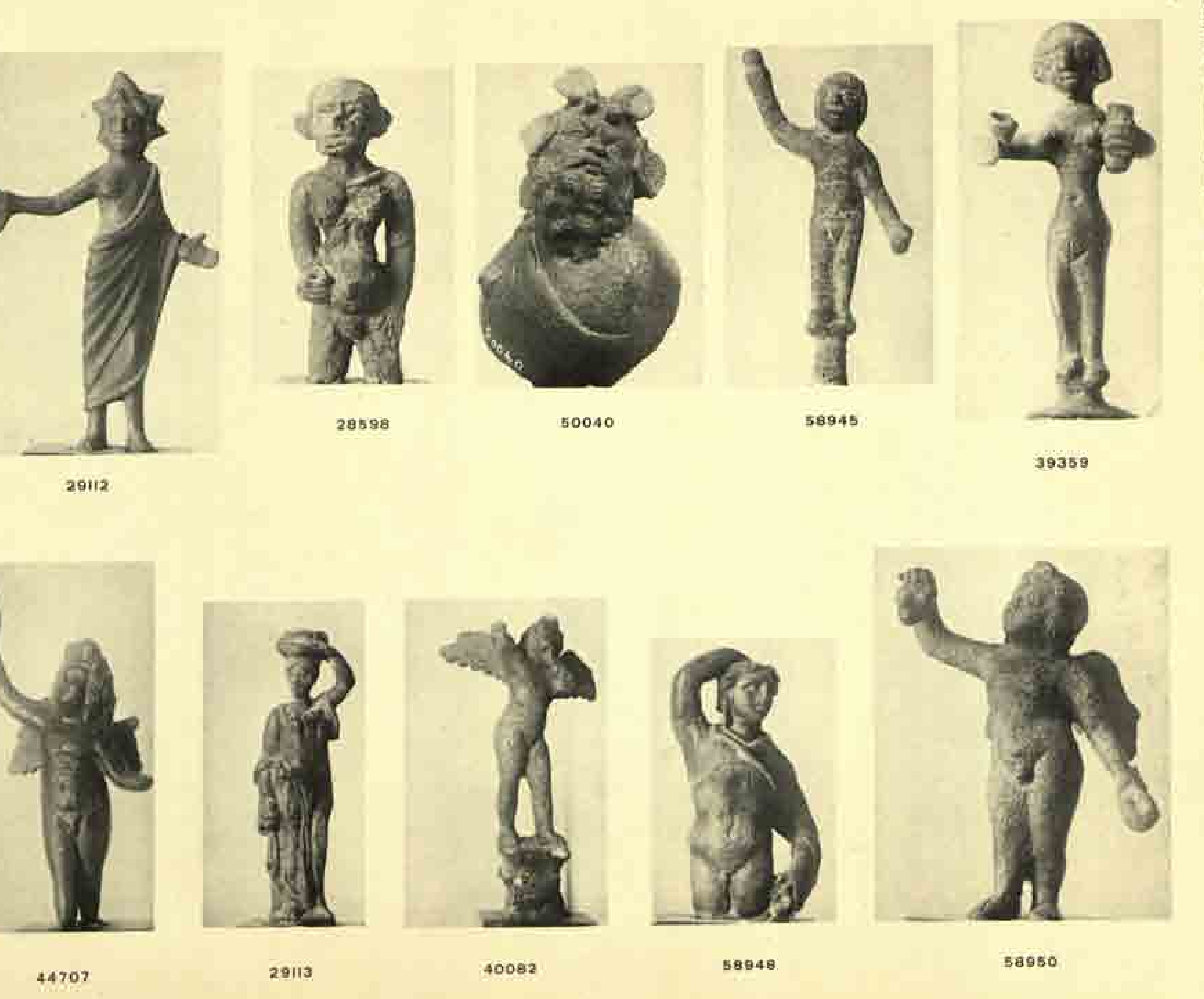
26678



47127



58947


29112
28598
50040
58945
39359
44707
29113
40082
58948
58950





58942





49542



41807



49542

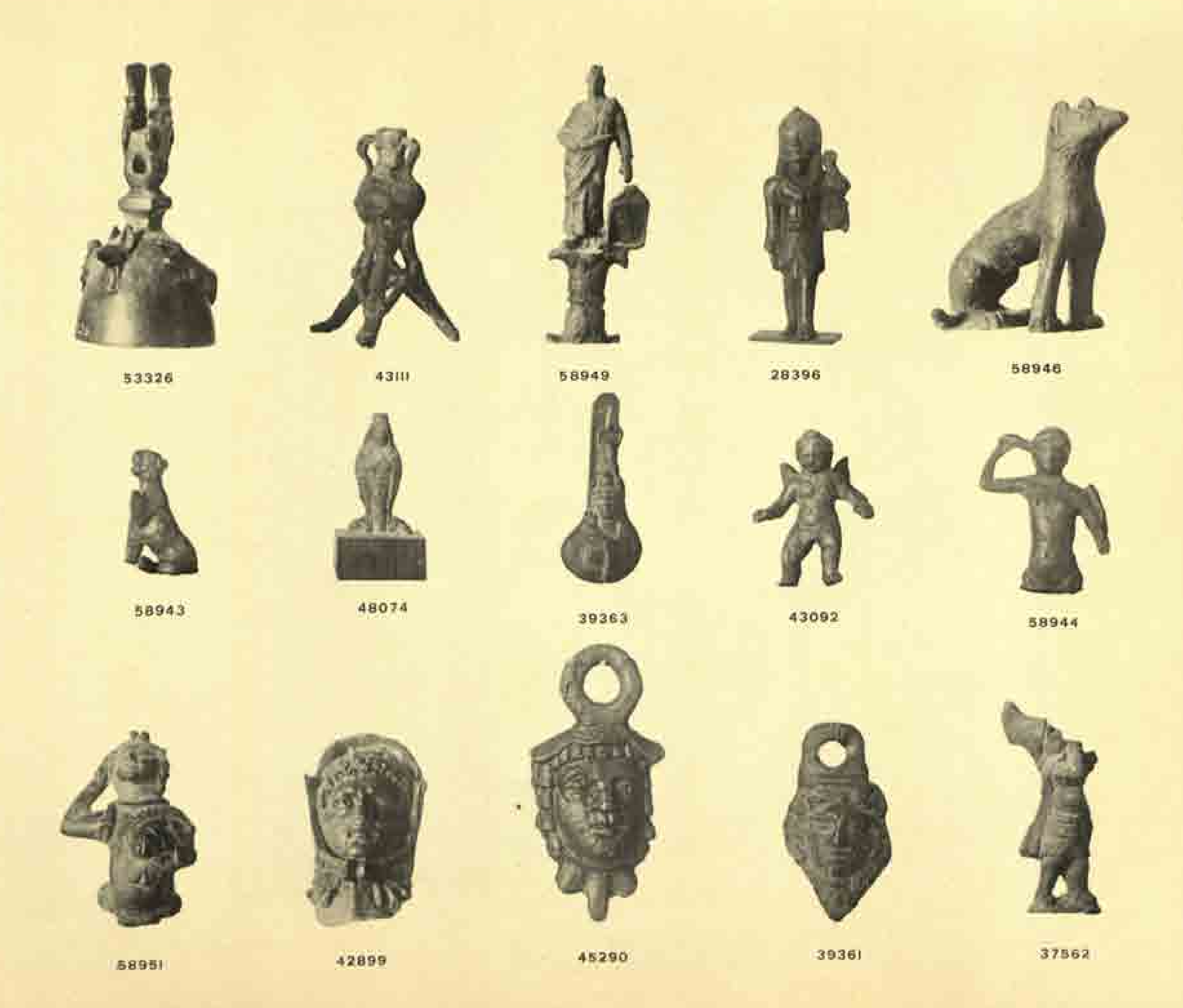


58941

46410

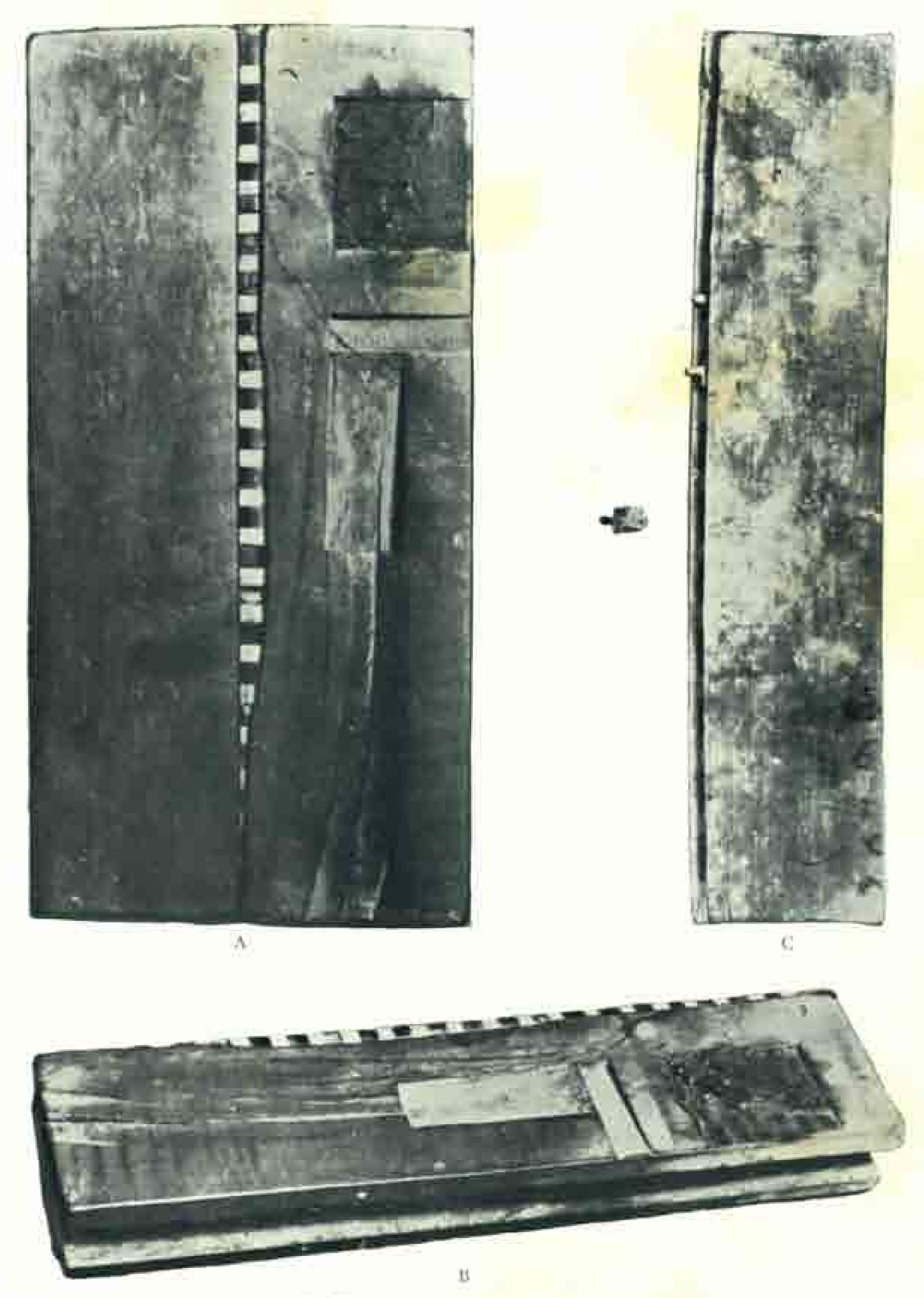


36463


53326
43111
58949
28396
58946
58943
48074
39363
43092
58944
58951
42899
45290
39361
37562



Éclat de calcaire portant un texte hiératique.




B

A-B. Diptyque-écritoire du Musée du Louvre.
(Cliché Archives Photographiques, Paris.)
C. Planchette du Musée de Berlin.
Échelle générale : 2/5 environ.

1a

1b

Ms. Bodleian Heb. e. 74.

R. J. H. Gottheil, *Fragments from an Arabic Common-Place Book.*

2a

2b

Ms. Bodleian Heb. c. 74

R. J. H. Gottheil, *Fragments from an Arabic Common-Place Book.*

3a

3b

Ms. Bodleian Heb. c. 74.

4 a

4 b

Ms. Bodleian Heb. e. 74.

R. J. H. Gottheil, *Fragments from an Arabic Common-Place Book.*

5 a

5 b

Ms. Bodleian Heb. e. 74.

R. J. H. Gottheil, *Fragments from an Arabic Common-Place Book.*

6a

Ms. Bodleian Heb. c. 74

6b



1. Caire 47711 (= C[1]).



2. Caire 47828 (= C[2]).



3. Médamoud 2837 (= M[1]).



4. Caire 48517 (= C[3]).



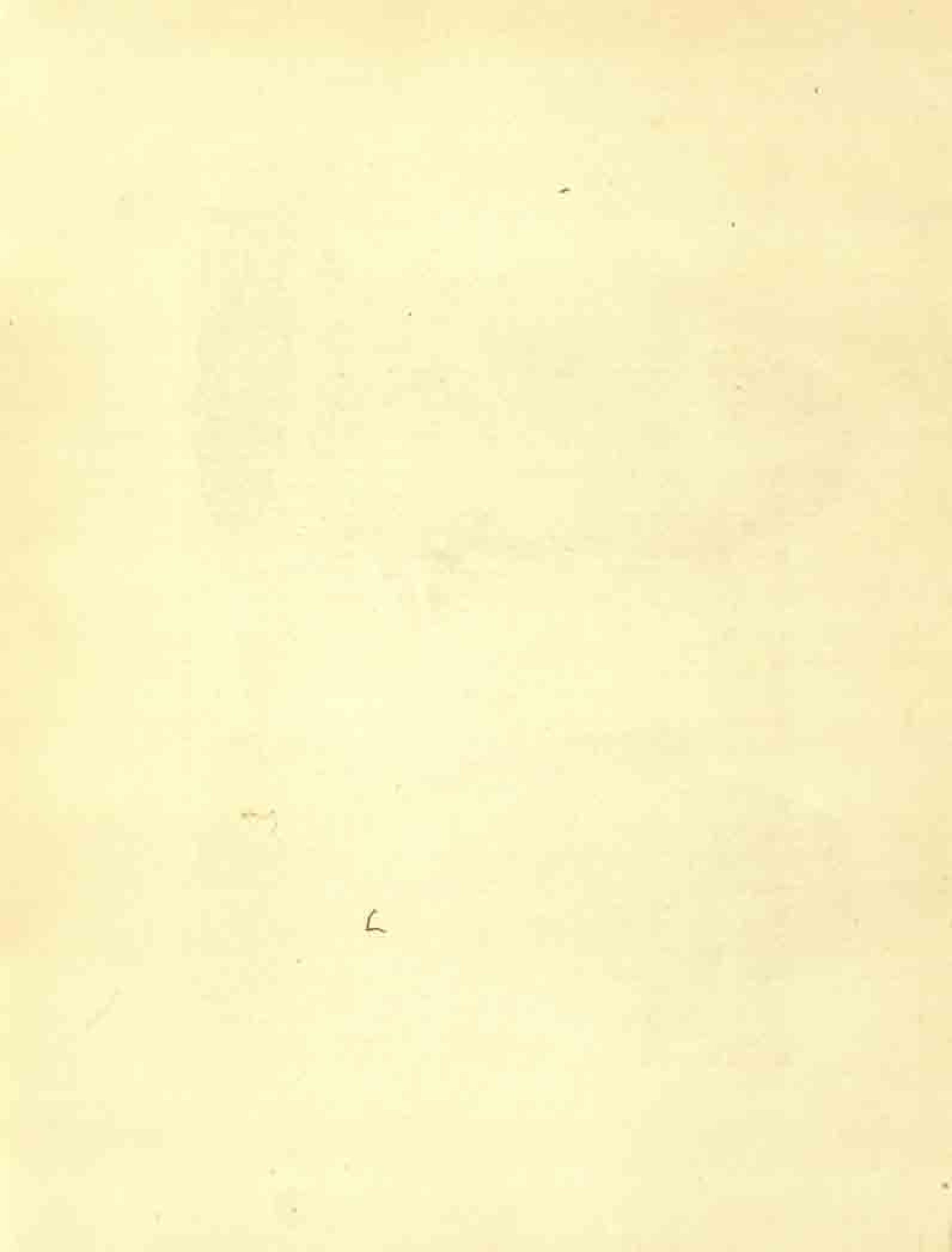
5. Médamoud 3103 (= M[2]).

Échelle générale 1 : 2.





The Berlin statue of Harwa.





Statue d'Arigadiganen
(Musée du Caire, *Journal d'entrée*, n° 38018).



Statue d'Arigadiganen
(Musée du Caire, *Journal d'entrée*, n° 38018]



